

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

PAUVRE PÈRE !

Il est des souvenirs, à la fois tristes et doux, qui laissent dans la mémoire une trace ineffaçable. Sur la route où le temps nous entraîne, parfois ils nous reviennent au cœur,—comme le son lointain de l'angelus du soir, qui fait penser à Dieu.

Tel est pour moi le court épisode que je vais raconter.

J'arrivais à Paris du fond de ma paroisse,—voilà bientôt quinze ans,—muni d'une bourse un peu légère, mais riche de ce trésor de la jeunesse qui s'appelle l'espérance. Pour m'envoyer dans la grande ville achever le cercle de mes études, Dieu sait quelles privations s'imposait ma pauvre mère, devenue, à cette heure, mon ange gardien là-haut ! Au moment de mon départ, après m'avoir embrassé comme on embrasse son fils lors d'une première séparation, elle m'avait remis une lettre pour M. Dumanoir, un de ces rares savants que l'Europe nous envoyait alors. Madame Dumanoir, morte d'une maladie de poitrine depuis environ six ans, avait été l'amie intime de ma mère. Elles s'étaient connues toutes jeunes filles dans un pensionnat du faubourg Saint-Germain, et cette amitié de leur enfance n'avait fait que s'accroître avec l'âge et la raison. Mariées vers la même époque, l'une en province, l'autre à Paris, elles avaient resserré plus que jamais, en dépit de l'éloignement, l'union de leurs deux belles âmes ; et l'absence, cette pierre de touche de cœur, les avait éprouvées sans péril. Jusqu'à la mort de madame Dumanoir, la correspondance entre les deux amies avait été fréquente et sans interruption.

Ma première visite, le lendemain de mon arrivée, fut pour M. Dumanoir. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit tout

d'abord sur moi cette noble et pâle figure, creusée par une douleur incurable ; ce front large et intelligent, qu'agrandissait encore une calvitie précoce ; ce regard ferme, profond, et en même temps d'une douceur inexprimable. Il lut avec émotion la lettre de ma mère, qui réveillait en lui de chers et douloureux souvenirs ; puis il me tendit la main.

“ Aimez-bien votre mère, monsieur Albert Souvrel,—me dit-il d'un ton pénétré ; —c'est un noble cœur, et celle que je pleure encore, mon Amélie, qui s'y connaissait, avait su justement l'apprécier. Aimez-la bien, mon enfant, pendant que vous avez le bonheur de la posséder en ce monde. Les accidents de la vie sont nombreux et imprévus. Il arrive un moment, dans ce pénible voyage d'ici-bas, où la seule consolation de celui qui reste isolé sur la route, c'est de pouvoir se dire :—Tant qu'ils ont marché près de moi, ceux que j'aimais n'ont pas cessé d'être heureux.”

Mes relations avec M. Dumanoir prirent de jour en jour un caractère plus intime. Je savais que toutes ses journées étaient remplies par un travail assidu, refuge de cette grande âme brisée. Mais deux ou trois fois par semaine j'allais passer ma soirée chez lui, dans le modeste logement qu'il occupait sur le boulevard Montparnasse. Nous causions, ou plutôt je l'écoutais causer durant de longues heures qui s'écoulaient comme des minutes ; il me dirigeait dans mes études, et me prodiguait les trésors de son érudition sans égale. Car c'était un de ces savants laborieux, un de ces bénédictins laïques, comme on n'en voit presque plus depuis le seizième siècle ; c'était un digne descendant de ces robustes ouvriers de l'intelligence qui travaillaient quatorze heures par jour, et se plaignaient encore, à l'exemple de Titus, d'avoir perdu leur journée. Ami d'Eugène Burnouf, correspondant de Bopp, il s'était fait connaître depuis longtemps par d'importants travaux d'histoire littéraire et de haute philologie. Pour moi, je lui dois en grande partie cet amour de l'étude qui m'a procuré plus tard tant de jouissances, et auquel je suis redevable encore des plus heureux moments de ma vie.

J'avais toujours évité jusqu'alors de réveiller chez M. Dumanoir, par des questions cruellement indiscretes, un passé dont l'image semblait d'ailleurs le poursuivre sans cesse ;—fardeau moral sous lequel sa santé pliait, chaque jour, d'une manière alarmante pour ses amis. Un soir pourtant, à la suite d'une conversation plus intime qu'à l'ordinaire, je lus dans ce pauvre cœur, qui depuis si longtemps se dévorait lui-même en silence, un besoin d'épanchement auquel mon affection, plus encore que ma curiosité, me faisait un devoir de me prêter sans réserve. La douleur est bien moins amère quand elle se

ment écoutée et comprise. Il se leva tout à coup, suffoqué par des sanglots qu'il essayait en vain de refouler au fond de sa poitrine ; et, de son cabinet de travail, où nos soirées se passaient habituellement, il me conduisit dans sa chambre à coucher.

“ Regardez ! ” murmura-t-il en me montrant d'une main tremblante deux miniatures suspendues au-dessus du chevet de son lit et encadrées dans une guirlande de myosotis artificiels.

C'était le portrait de madame Dumanoir, et celui d'Eugène, son fils unique, mort, il y avait environ six mois, dans sa dixième année.

Il y avait entre ces deux figures angéliques une ressemblance si complète, que, sans la différence naturelle d'âge et de costume, on aurait pu se demander où était la mère, où était l'enfant.

Une autre différence, beaucoup plus sensible, me frappa dans celui-ci : le front d'une blancheur d'albâtre, présentait un développement extraordinaire.

Nous rentrâmes dans le cabinet.

“ Quand ma pauvre Amélie mourut, — continua M. Dumanoir, — elle me laissa, comme vous voyez, son vivant portrait dans notre Eugène, notre unique enfant, doublement chéri, doublement idolâtré par son père. Et cette ressemblance ne s'arrêtait pas aux traits du visage. Chez l'enfant comme chez la mère, même trésor de sensibilité, même richesse de cœur.

“ De plus, dans Eugène, une puissance de pensée, une plénitude de facultés intellectuelles qui m'épouvante encore, et ne me laisse aucun doute sur la prodigieuse enfant de Pic de la Mirandole.

“ La nature a de mystérieux caprices, mon cher Albert ; et ce n'est pas seulement dans l'ordre physique qu'elle produit des géants.

“ Eugène avait tout au plus cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Jusqu'alors, je ne m'étais occupé que de son éducation matérielle ; je m'aperçus bientôt, pour mon malheur, que son intelligence grandissait tous les jours, en dépassant de bien loin son âge et ses forces. C'étaient à chaque instant, non pas seulement de ces saillies imprévues qui étonnent tous les pères, mais des questions d'une si vaste portée, d'une si terrible profondeur, que, saisi d'effroi, j'essayais d'éluder la réponse par tous les moyens imaginables.

“ — Tu sauras cela plus tard, lui disais je ; plus tard, quand tu seras grand, je te le promets.

“ Le pauvre enfant me regardait en silence, de ses grands yeux bleus, où perçait un timide reproche. Puis, des jours entiers, il restait immobile et rêveur ; et quand je lui demandais :

“ — A quoi penses-tu donc, mon Eugène ?

“ Il me répondait, de sa voix douce et résignée :

“ — Je cherche à me répondre tout seul.

“ Que faire ? Il faut céder ; il fallait lui donner, dans toute leur étendue, les solutions qui le préoccupaient. Alors ses yeux s'animaient d'enthousiasme, sa figure d'une pâleur transparente se colorait comme la neige aux reflets d'un incendie, un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine, et sur ses lèvres d'une finesse exquise revenait son divin sourire,—le sourire de sa mère !

“ O mon ami ! vous pensez bien que je n'aurais jamais voulu confier à des mains étrangères le soin d'une nature si frêle et si précieuse. Je compris la redoutable gravité de mes devoirs, et consacrai dès lors tous mes instants, mes jours, mes nuits, ma vie entière à mon fils. Moi seul pouvais mesurer sa dose quotidienne d'aliment à cette intelligence d'une avidité dévorante, d'une compréhension sans bornes. Et cependant, malgré des précautions et des efforts inouïs, elle s'élançait toujours, toujours plus loin que je n'aurais voulu. Vous dire avec quelle rapidité de conquérant ce jeune esprit envahissait le monde de la pensée,—Albert ! ce serait une chose impossible et superflue : vous ne me croiriez pas ! Il atteignait à peine sa neuvième année, qu'il traduisait couramment les chefs-d'œuvre antiques et ceux de la littérature allemande, pour laquelle il se sentait une prédilection particulière. Ce n'est pas tout : en même temps qu'il embrassait déjà dans sa vaste mémoire l'histoire universelle par grandes masses, et la chronologie de tous les faits principaux, il s'avancait à pas de géant dans l'immense domaine des sciences proprement dites. En vain j'espérerais parfois le voir s'arrêter devant des difficultés de premier ordre, et donner ainsi quelque trêve à cette fièvre d'apprendre qui consumait sa vie. L'obstacle irritait son orgueil et centuplait sa force de volonté ; les muscles de sa figure frémissaient d'une sainte colère ; il luttait, il luttait sans cesse,— et le malheureux enfant comprenait tout !

“ Albert, — continua le savant avec une sorte de terreur, — cet enfant était plus fort que moi ; je ne pouvais l'arrêter. Et chaque jour, mon Dieu ! je le voyais plus débile et plus chétif. Trop hâtée d'éclorre, cette pensée colossale brisait son étroite enveloppe de matière. J'essayais de le distraire, de l'arracher à lui-même par des promenades, par des jeux avec les enfants de son âge ; peine inutile ! le corps se laissait faire, l'âme était ailleurs. Je m'efforçais de le gronder ; mais il était si doux, si aimant, il m'enlaçait de caresses si angéliques, que je n'avais pas le courage de continuer sur ce ton. Une autre fois, je lui enlevais ses livres, — pour les lui rendre à la première larme. Ah ! faible et mauvais père que j'étais ! je n'ai pas su aimer mon fils, — et je l'ai perdu ! ”

M. Dumanoir s'interrompit à ces mots, et resta quelque temps comme abîmé dans sa douleur. Je le regardais en silence. Que lui dire ? et quelle consolation trouver pour un désespoir aussi profond ? Il reprit bientôt d'une voix un peu plus ferme :

“ Un seul espoir, une seule chance de salut me restait encore. Eugène avait conservé dans son cœur un culte ardent pour la mémoire de sa mère. Si jeune qu'il fût lorsque nous eûmes le malheur de la perdre, cette douce image semblait l'accompagner partout. La nuit, dans ses rêves, il avait avec elle des entretiens qui me faisaient frémir. Souvent aussi, le jour, son regard se fixait d'une manière étrange.

“ — Que regardes-tu ? lui disais-je.

“ — Ma mère ! me répondait-il à voix basse. Elle me parle, elle me dit qu'elle est bien heureuse, et qu'elle le serait encore davantage si tous deux nous étions auprès d'elle. Oh ! qu'elle est belle, ma mère, et que sa voix est douce ! Oh ! père, si tu la voyais, si tu l'entendais comme moi !

“ Un matin, après déjeuner, je le pris sur mes genoux, et, promenant mes doigts dans sa chevelure blonde, je lui dis d'un ton mystérieux :

“ — Enfant chéri ! je l'ai vue ta mère ; je l'ai entendue à mon tour, cette nuit même. Elle était là, debout, près de ton petit lit blanc. Sais-tu ce qu'elle disait ? Elle disait tout bas, tout bas, pour ne pas t'éveiller, que son Eugène l'affligeait beaucoup, qu'il la faisait souvent pleurer.

“ — Oh ! dit-il en m'interrompant, pour déconcerter d'un mot tout mon stratagème, on ne pleure pas où est ma mère. Et pourquoi, d'ailleurs, aurait-elle pleuré ?

“ — Parce que tu veux te rendre malade ; parce que tu fais de la peine à ton père, à ton pauvre père, qui t'aime tant !

“ Il me regarda d'un air étonné ; ses grands yeux, pleins de doute, semblaient lire au fond de mon âme.

“ — Elle t'a dit cela ? me demanda-t-il.

“ — Oui, mon enfant.

“ — C'est étrange. Je l'ai vue aussi, moi ; mais elle m'a dit toute autre chose.

“ — Et quoi donc ?

“ — Qu'elle m'attendait depuis longtemps ; que mon bonheur avec elle surpasserait toutes mes espérances... Et puis, elle m'a dit encore... Oh ! père, voilà pourquoi je voudrais bien mourir...

“ Je me sentis frissonner de tous mes membres.

“ — Elle t'a dit, mon Eugène ?...

“ — Qu'ici-bas nous ne pouvions rien savoir, mais que là-haut on savait tout !

“ Je l'étreignis à lui faire mal : il me semblait en ce moment que la mort l'arrachait de mes bras.

“ Tu pleures ? me dit-il tout à coup de sa douce voix émue. Pourquoi pleurer, si je vais rejoindre ma mère ?

“ — Et moi, cruel enfant ! moi qui resterais seul !

“ — Pauvre père ! me répondit-il avec un sourire que je n'oublierai de ma vie ; prends patience... Nous t'attendrons !

“ Je me tus consterné... J'étais vaincu.

“ Que vous dirai-je, mon ami ? Ce qui devait être, arriva : Eugène fut attaqué d'une fièvre cérébrale contre laquelle tous les secours de l'art se trouvèrent impuissants... Une nuit, — affreux souvenir ! — je le veillais avec angoisse. Tout à coup, je l'entendis m'appeler d'une voix à peine distincte. Je me penchai sur lui. Ses pauvres petits bras, blancs et maigres, se serrèrent convulsivement autour de mon cou.

“ — Père, murmura-t-il, la vois-tu ?... Elle est là... elle m'appelle... Oh ! quel sourire !... Pourquoi donc est-elle si grande ?... La lumière m'éblouit... On est heureux là-haut... Et puis, on sait tout... Je m'en vais... A bientôt, père !... Au revoir !...

Ses bras inertes étaient retombés sur le lit... Je me relevai plein d'épouvante... Immobile, les yeux fixes et grands ouverts, mon pauvre enfant était mort !...”

Ici encore, le malheureux père s'arrêta malgré lui. Quand ses larmes l'eurent un peu soulagé :

“ Venez ! ” me dit-il.

Il me fit passer dans un cabinet attenant à celui où nous étions, mais beaucoup plus petit.

“ Vous avez vu tout à l'heure, poursuivit-il d'une voix altérée, que le lit de mon Eugène était resté à la même place, près du mien. Il me semble encore, tous les soirs, le voir s'endormir sur son oreiller blanc, la tête tournée vers moi ; il me semble entendre, comme autrefois, le doux bruit de sa respiration. Voici maintenant son petit cabinet de travail, d'où j'avais tant de peine à l'arracher ; voici ses livres, ouverts à la même page ; ses papiers, dans le même ordre ; sa plume, les dernières lignes qu'il a écrites... Oh ! prenez garde... ne dérangez rien...”

Puis il murmura des paroles sans suite, croisa les bras, et sa tête affaisée retomba sur sa poitrine.

Je sentis qu'en ce moment il avait besoin d'être seul.

Profondément ému par le récit douloureux que je venais d'entendre, je m'approchai de M. Dumanoir, et lui serrai la main en silence. Absorbé par son idée fixe, il s'aperçut à peine de mon départ.

En rentrant à mon hôtel de la rue de la Harpe, je trouvai dans la loge du concierge une lettre de ma mère, où ma présence au pays était réclamée le plus tôt possible, pour d'importantes affaires de famille. Je partis le lendemain, sans avoir pu faire mes adieux à M. Dumanoir, qui venait de sortir au moment de ma visite, et que je dus instruire par un billet de ce voyage précipité.

Mon absence dura six mois, pendant lesquels j'écrivis plusieurs lettres à M. Dumanoir, sans recevoir de réponse. De retour à Paris, je courus savoir de ses nouvelles. En m'apercevant, le concierge de la maison, brave homme avec qui mes fréquentes visites m'avait rendu familier, m'arrêta sur la première marche, et me dit avec tristesse :

“ Ne montez pas, monsieur Albert... vous ne trouveriez plus M. Dumanoir.

— Est-ce qu'il ne demeure plus ici ? demandai-je.

— Hélas ! non... depuis trois semaines au moins... Du reste, voici un petit mot de sa part, qu'on m'a chargé de vous remettre.”

C'était une lettre cachetée de noir. Je l'ouvris en tremblant. Elle me disait :

“ Mon cher Albert,

“ Pardon de ne pas vous avoir répondu. J'étais trop faible... Et maintenant encore, j'emprunte, pour vous écrire, une main étrangère. “ Quand vous reviendrez, j'aurai changé de logement. Ma nouvelle adresse est au cimetière Montparnasse, où j'habite avec ma femme et mon fils. Ne m'oubliez pas, et venez nous voir quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

“ Votre vieil ami,

“ CHARLES DUMANOIR.”

Le cœur affreusement serré, je me rendis en hâte au cimetière. Avant d'entrer, je me procurai trois couronnes d'immortelles. On m'indiqua la sépulture de la famille Dumanoir. Elle était fort simple : c'étaient trois dalles entourées d'une grille. Celle de gauche abritait la mère, celle de droite le père, et celle du milieu l'enfant. Sur la tombe de l'enfant étaient gravés ces mots, dont l'allusion ne m'était pas inconnue :

NOUS T'ATTENDONS.

Et sur celle du père :

ME VOICI.

Je déposai pieusement mes trois couronnes, et je sortis, les yeux pleins de larmes. Toute la nuit suivante, je rêvai de ma mère. Un funèbre présage semblait planer sur moi...

Mon Dieu ! je ne m'étais pas trompé!...

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 15, 182, 223 et 346.)

Les heures que nous passions ainsi deux fois par jour, seul à seul, à nous reconsole et à rêver à deux dans notre cachot (car c'était vraiment autant le mien que le sien), étaient les plus délicieuses que j'eusse passées de ma vie ; en vérité, j'aurais voulu que toutes les heures de notre vie fussent les mêmes, et que les portes de ce paradis de prison ne se rouvrirent jamais pour nous deux ; quand on a ce que l'on aime, qu'est-ce donc que le reste ? qu'un ennui.

J'aurais voulu que ces heures ne coulissent pas, ou bien que toutes nos heures passées et futures fussent contenues dans une de ces heures.

Mais, hélas ! l'ombre du cloître n'en descendait que plus vite sur la cour, et les étoiles ne s'en levaient pas moins dans le coin du ciel qu'on apercevait du fond du cachot ; il fallait nous séparer, coûte que coûte, de peur que ma veille dans la cour ne parût trop longue au *bargello* ; sa femme et lui étaient bien contents de mon service ; ils ne cessaient pas, les braves gens, de se féliciter de ma fidélité, de mon assiduité à mon devoir, et des soins que je prenais des prisonniers, des chiens et des colombes. Quel crime eût été de les livrer à la ruine et à la prison, en récompense de leur confiance ? Ce n'était pas là ce que ma tante m'avait appris en me faisant répéter mon catéchisme.

Au bout d'une demi-semaine, d'une attente si douce et cependant si inquiète, le frère Hilario revint de son couvent : il raconta à Hyeronimo que l'évêque et le prieur n'avaient pas balancé à lui accorder le consentement, l'autorisation, les dispenses ecclésiastiques, motivées sur le salut du meurtrier repentant, à qui le pardon et la résignation ne coûteraient rien s'il mourait avec le droit et la certitude de retrouver, dans le paradis des repentants, l'éternelle union avec celle qu'il aimait, union dans le temps, symbole de l'union de l'éternité bienheureuse.

— Je sais, lui avait dit l'évêque, que cette superstition pieuse est dans le pays de Lucques une opinion populaire que rien ne peut extirper dans les campagnes ; mais c'est la superstition de la vertu et de l'amour conjugal, utile aux mœurs ; il n'y a aucun mal à y condescendre pour la fidélité des époux et surtout pour le salut des condamnés.

Le supérieur de San Stefano avait dit de même.

Quant à la mère d'Hyeronimo et à mon père, comment auraient-ils

hésité à donner un consentement à une union sainte de tout ce qu'ils aimaient sur la terre, surtout quand ils espéraient que cette union serait peut-être le gage de la grâce accordée à Hyeronimo et tout au moins de mon retour auprès d'eux, si l'iniquité des hommes le retenait en captivité après sa commutation de peine.

Muni de toutes ces autorisations le père Hilario avait amené avec lui, à la ville, le père aveugle avec le chien qui le conduisait, et ma tante qui les précédait de quelques pas, pour éclairer de la voix les mauvais pas de la descente à son beau-frère.

Le père Hilario les avait conduits tous les deux, comme des mendiants sans asile qu'il avait rencontrés sur les chemins ; il avait obtenu pour eux un coin obscur sous le porche du couvent de Lucques qu'il habitait lui-même ; ils y recevaient la soupe qu'on distribuait deux fois par jour aux habitués de la communauté ; sur leurs deux parts, ils en avaient prélevé une pour le petit chien à trois pattes de l'aveugle, le pauvre Zampogna. La petite bête semblait comprendre qu'il y avait un mystère dans tout cela, et, couché sur les pieds de son maître ou sur la tablier de ma tante, il les regardait avec étonnement et il avait cessé d'aboyer, comme il avait l'habitude de faire à notre porte, au passage des pèlerins.

— Prenez bien garde, avait dit à nos parents le père Hilario, de rien révéler ni au *bargello*, ni à sa femme, ni à personne du secret qui se passe entre Hyeronimo, Fior d'Alisa, vous et moi ; un seul mot, un seul geste perdrait, non-seulement la vie, mais le salut même de votre cher enfant, s'il doit mourir.

Ma tante et mon père l'avaient bien promis ; mais j'aime mieux laisser ma tante, à son tour, vous raconter ce qui s'était dit et ce qui se dit ensuite entre eux et Hyeronimo, quand ils se revirent, car je n'y étais pas, monsieur, le jour de la reconnaissance.

La tante alors, au lieu de parler, se prit à pleurer à chaudes larmes, le visage caché dans son tablier.

— Pardonnez-moi, monsieur, me dit-elle enfin, rien qu'en y pensant je pleure toujours les yeux de ma tête.

Mettez-vous à notre place, pauvres vieux que nous étions, l'un privé de la lumière, l'autre de son mari, tous les deux de leurs chers enfants, leur unique soutien, lui allant chercher sa fille qui ne voudrait peut-être pas revenir tant elle aimait son cousin, moi allant recevoir mon fils pour lui faire le dernier adieu au pied d'un échafaud ou tout au plus à la porte d'un baigne perpétuel, la plus grande grâce qu'il pût espérer, si monseigneur le duc revenait avant le jour fatal, et tous n'ayant pour appui dans une ville inconnue qu'un vieillard chancelant avec sa besace et son bâton, demandant pour eux l'aumône aux portes.

C'est pourtant comme cela que nous entrâmes à Lucques, monsieur, moi disant mon chapelet derrière le frère quêteur ; et lui, en montrant son beau frère, marchant à tâtons derrière nous, guidé par son pauvre chien estropié.

Hélas ! qu'aurait pensé mon pauvre défunt mari, s'il nous avait vus ainsi du haut de son paradis, lui qui m'avait laissée en mourant si jeune et si nippée, avec une si belle enfant au sein ; son frère, avec ses deux yeux, riche d'un si beau domaine autour du gros châtaignier ; son fils riant dans son berceau auprès du foyer pétillant des sarments de la vigne, honorés dans toute la montagne et faisant envie à tous les pèlerins qui montaient ou descendaient par le sentier de San Stefano ?

Et maintenant, son fils condamné pour homicide, au fond d'un cachot, sur la paille, attendant le jour du supplice, son frère ayant perdu la lumière du firmament ; moi, flétrie et pâlie par les soucis, loin de ma fillé que j'allais retrouver sans qu'il me fût permis de l'embrasser seulement quand je la reverrais !

Tous nos biens passés dans les mains des hommes de loi, ruinés, mendians, et, qui plus est, déshonorés à jamais dans la montagne par un homicide commis à notre porte, comme dans un repaire de brigands, bien que nous fussions honnêtes ! Mais qui le savait, excepté Dieu et le moine ? Voilà pourtant, monsieur, ce que nous étions devenus en si peu de temps, et comment nous entrions dans la ville de Lucques. Pourrais-je ne pas pleurer, quand j'y pense ?

Le lendemain du jour où le père Hilario nous avait déposés dans la niche obscure, sous l'escalier du couvent de Lucques, près de la prison où l'on servait la soupe des pauvres, il vint nous reprendre avec une permission du juge pour aller revoir tant que nous voudrions le condamné à mort dans sa prison parce que nous étions sa seule famille ; le *bargello* avait l'ordre de nous ouvrir la porte à toute heure du jour pourvu que le confesseur de l'homicide, frère Hilario, fût avec nous.

C'est ainsi que nous entrâmes, tous tremblants de peur et de désir à la fois, dans la grande cour vide de la prison, où roucoulaient les colombes, qui semblaient pleurer comme nous et se parler d'amour comme nos deux enfants.

Le *bargello* et sa femme avaient eu l'égard de ne pas entrer avec nous et de refermer la porte derrière nous pour ne pas assister indiscrètement au désespoir d'un oncle et d'une mère qui venaient compter les dernières heures de leur enfant et de leur neveu.

Fior d'Aliza, avertie par le moine, avait eu le soin de ne pas s'approcher non plus trop près pour que nous ne nous jetassions pas follement, en nous revoyant, dans les bras les uns des autres ; mais j'aperçus sa tête si belle et toute éplorée qui s'avavançait, malgré elle,

pour nous entrevoir de derrière un noir pilier du cloître, où elle se cachait bien loin de nous ! Ah ! que sa vue me fit peine et plaisir à la fois, monsieur ! Je sentis fléchir mes jambes sous moi, et, sans l'épaule de mon frère, à laquelle je me retins, je serais tombée à terre ; le petit chien Zampogna, qui l'avait reconnue avant nous, jappa de joie en voulant s'élançer vers elle, mais je le retins par sa chaîne, et nous fûmes bientôt devant la grille ouverte du cachot d'Hieronimo.

Il nous attendait, le pauvre enfant ; il se jeta, quand il nous vit, aux genoux de son oncle et de moi comme pour nous demander pardon de toutes les tribulations involontaires que l'ardeur de défendre sa cousine et nous avait fait fondre sur la maison. Son oncle pressait sa tête contre ses genoux chancelants d'émotion ; moi, je pleurais sans rien lui dire que son nom dans mes sanglots, en tenant sa main toute mouillée dans la mienne.

Le petit chien, qui avait reconnu son ami, secouait sa chaîne pour s'élançer sur Hieronimo, jappait de toute sa joie, et, ne pouvant s'appuyer, pour le lécher, sur ses deux pattes, roulait sur nos jambes en recommençant toujours à s'élançer vainement, jusqu'à ce que Hieronimo l'eût embrassé aussi, à son tour, en pleurant. Enfin, monsieur, c'était une désolation dans le cachot, où l'on entendait plus de sanglots et de jappements que de paroles.

A la fin, le père Hilario, n'y pouvant plus tenir lui-même, nous dit en pleurant aussi :

— Asseyez-vous sur cette paille et causez en paix, je vais m'écarter pendant tout le temps que vous voudrez, avant l'heure où l'on apporte la soupe aux prisonniers et pour que vous puissiez voir du moins celle à laquelle la prudence vous interdit de parler ici, je vais me promener avec le porte-clefs sous le cloître : chaque fois que nous passerons, elle et moi, devant le cachot, vous pourrez la contempler, pauvre tante ! et elle pourra entrevoir d'un coup d'œil, sans détourner trop la tête, tout ce qu'elle chérit ici-bas ; ne lui parlez que des yeux et du geste du fond de la loge, elle ne vous parlera que par son silence ; vous aurez assez le temps de lui parler tous de la langue, si je parviens jamais à vous la rendre par la grâce de Dieu, et surtout empêchez bien le chien de japper et de s'élançer vers elle contre la grille, quand nous passerons et repasserons devant le cachot.

Ainsi fut fait, monsieur, et nous ne pûmes rien nous dire tant que nous n'entendîmes pas s'approcher sous le cloître le bruit des sandales du moine et des pas légers de Fior d'Aliza.

A ce moment, je me collai seule contre la grille, et je bus des yeux le visage de ma chère enfant. Mon Dieu ! qu'elle était belle ! mais qu'elle était pâle dans son costume sombre de gardien d'une prison

Ses yeux, en me regardant à la dérobée, pendant qu'elle pouvait être entrevue de nous en passant et repassant, étaient tellement voilés de larmes mal contenues, qu'on ne pouvait les voir que comme on voit une pervenche mouillée à travers les gouttes d'eau au bord de la source. Comme le cloître était bien long et que le frère Hilario marchait pesamment, à cause de son âge, nous causions, Hyeronimo, mon frère et moi, pendant la distance d'un bout du cloître à l'autre bout ; le chien même semblait s'en mêler, monsieur, et ses yeux semblaient véritablement pleurer autant que les miens, quand je regardais Fior d'Aliza ou Hyeronimo. Il n'y avait que le père qui ne pleurait pas, hélas ! par ce que ses yeux aveugles ne donnaient plus de larmes ; mais son cœur n'en était que plus noyé !

Ce que nous dûmes tous les trois, pendant ces deux heures que le père Hilario fit durer, à sa grande fatigue, le plaisir et la peine, comment pourrais-je vous le redire ? Un jour n'y suffirait pas. Jugez donc ce que quatre personnes qui ne font qu'une, et qui se sentent le cachot sous leurs pieds et la mort sur leur tête par le supplice prochain d'un seul d'entre eux, prêt à les tuer tous d'un seul coup, peuvent se dire !

Hyeronimo nous confessa que son bonheur, s'il devait vivre, et son salut éternel, s'il devait mourir, tenait au refus ou au consentement que nous lui donnerions de laisser consacrer avant son dernier jour son union avec sa cousine (*sorella*, comme nous disions, nous) ; sachant combien sa *sorella* le chérissait de tous les amours et n'ayant pas nous-mêmes de plus cher désir que ce mariage, comment aurions-nous pu refuser au pauvre mourant ?

C'était nous qui lui avions donné son idée que les époux sur la terre se retrouvaient dans le paradis ! Nous lui aurions donc refusé son paradis à lui-même, si nous avions dit non, l'aveugle et moi ?

Il nous bénit mille et mille fois de notre condescendance à son amour, et il nous répéta tout ce que le père Hilario lui avait appris de la condescendance de l'évêque ; outre le souci qu'il avait de nous, en nous laissant dans la misère par son supplice, dans ce supplice il ne semblait redouter qu'une chose, c'est que sa mort ne fût avancée par quelque événement avant que le prêtre eût accompli sa promesse, en bénissant cette union secrète et en consacrant sa passion devant l'autel.

Oh ! pressez-le, nous disait-il les mains jointes, pressez-le de faire ce qu'il a promis pour que je vive en paix mes derniers jours, et que je n'emporte pas mon désespoir dans l'autre vie !

Nous ne répondîmes que par des larmes, et quand Fior d'Aliza revenait à passer, elles redoublaient tellement dans le cachot que nous en étions comme étouffés pendant sa promenade au fond du cloître.

La dernière fois qu'elle passa devant les barreaux, je ne pus me

retenir, et je dis à demi-voix, de manière qu'elle m'entendit sans que les autres pussent m'entendre :

— Fior d'Aliza, que veux-tu de nous ?

Elle répondit sans se retourner, comme quelqu'un qui regarde le bout de ses pieds en parlant.

— Lui, ou mourir avec lui !

Cela fut dit et, cela dit, monsieur, quand nous ressortîmes à l'heure que nous avait indiquée le père Hilario, nous la vîmes qui s'éloignait de lui en courant, pour remonter dans sa chambre avant notre sortie de la grotte. Le *bargello* et sa femme ne s'étonnèrent pas de voir nos yeux rouges, eux qui sont habitués à entendre des sanglots du cœur dans leur puits, comme nous autres à entendre le sanglottement de l'eau dans les sources.

La tante se tut.

— A toi maintenant, dit-elle à Fior d'Aliza ; il n'y a que toi qui saches ce que tu pensais pendant que nous nous reconsoilions en causant ainsi, peut-être pour la dernière fois, avec notre pauvre Hyeronimo.

Voyons, parle au monsieur avec confiance ; c'est ton tour maintenant d'ouvrir ton cœur, maintenant que le jour du bonheur est proche, et de le vider de tout ce qu'il contenait de rêves et de larmes, pour n'y laisser place qu'au bonheur et à la reconnaissance que tu vas goûter pendant le reste de ta vie.

— Oh ! oui, raconte-nous cela toi-même, dit l'aveugle en joignant ses deux mains sur la table ; je me le ferais bien raconter tous les soirs de ma vie sans me rassasier jamais des miséricordes du bon Dieu pour nous.

— Eh bien ! dit Fior d'Aliza, je vais obéir à mon père et à ma tante, mais cela me rend toute honteuse. Comment une fille si innocente et si simple que j'étais a-t-elle bien pu avoir tant de ruse. Ah ! c'est l'ange de la parenté et de l'amour ; ce n'est pas moi ; mais enfin voilà.

Je ne me couchai pas, vous pensez bien, n'est-ce pas ? Je me jetai tout habillée sur mon lit ; je fermai les yeux et je recueillis en moi toutes mes forces dans ma tête pour inventer le moyen de nous sauver ensemble ou de le faire sauver au dernier moment, en le trompant innocemment lui-même et en mourant pour lui toute seule. Et voici ce que mon ange me dicta dans l'oreille, comme si une voix claire et divine m'eût parlé tout bas ; car, encore une fois, ce n'était pas moi qui discutais avec moi-même ; mes lèvres étaient fermées et la parole d'en haut me parlait sans me laisser répondre et comme si quelqu'un m'avait commandée. Je le crus du moins, et voilà pourquoi je n'essayai même pas de contredire cette voix qui portait avec elle la conviction.

Le sauver tout seul en te laissant mourir ou captive à sa place, cela

ne se peut pas, disait en moi la voix céleste; tu sens bien qu'il n'y consentirait jamais, lui qui t'aime plus que sa vie et qui a risqué sa liberté et sa vie pour te venger des sbires qui t'avaient blessée et avaient cassé la patte de ton chien ! Non, il n'y faut pas penser ; alors comment donc faire, car tu ne peux le faire évader qu'en le trompant lui-même ?

Ici la voix s'interrompt longtemps comme quelqu'un qui cherche ; puis elle reprit :

— Oui, une fois que vous serez mariés, il faut le tromper lui-même et lui faire croire qu'il doit partir le premier, t'attendre ensuite au rendez-vous sous l'arche du pont, au pied de la montagne où tu as rencontré la noce de la fille du *bargello*, jusqu'à ce que tu viennes le rejoindre par un autre chemin un peu avant la nuit, et que vous partiez ensemble par des chemins détournés au bas de la montagne pour sortir des Etats de Lucques et pour atteindre avant le jour les frontières des Etats de Toscane, dans les Maremmes de Pise. Alors on ne vous pourra rien faire, et vous vous louerez tous les deux aux propriétaires d'un *podere* pour faire les moissons, lui comme coupeur, et toi comme lieuse de gerbes ; ou bien lui comme bûcheron, et toi comme ramasseuse de fagots dans les sapinières du bord de la mer. Pour cela, qu'as-tu à faire ? Dès demain, il faut achever de scier un barreau de fer de la lucarne derrière l'autel de la chapelle des prisonniers, de manière à ce qu'il ne tienne plus en place que par un fil, et laisser la lime à côté, pour qu'un coup ou deux de lime lui permette de le faire tomber en dehors dans le verger de la prison, et qu'à l'aide de l'égoût qui ouvre dans ce verger, au pied de la lucarne, et qui traverse les fortifications de la ville, Hyeronimo se trouve hors des murs, libre dans la campagne....

Et toi, pourquoi ne le suivrais-tu pas ? me dit la voix, et pourquoi préfères-tu mourir à sa place, plutôt que de risquer la liberté en le suivant dans sa fuite ?.....

— Ah ! me répondit la voix dans ma conscience, c'est que si je me sauvais derrière lui, le *bargello* et sa femme, si bons et si hospitaliers pour moi, seraient perdus, et qu'on les soupçonnerait certainement d'avoir été corrompus par nous, à prix d'argent, pour tromper la justice, et le moins qui pourrait leur arriver serait le déshonneur, la prison, et qui sait, peut-être la peine perpétuelle pour prix de leur charité pour moi, le mal pour le bien ! la ruine et la prison pour un bon mouvement de leur cœur ! Non ! plutôt mourir que de me sauver la vie par un tel crime ! Et comment jouiras-tu en paix de la liberté et de ton bonheur avec Hyeronimo, en pensant que d'autres versent autant de larmes de douleur éternelle que tu en verses de bonheur dans les bras d'Hyero-

nimo ? Et lui-même, si juste et si bon, est-ce qu'il pourrait vivre de la mort d'autrui ? Non, non, non, il aimerait mieux mourir ? Ce n'est pas là ce que notre tante et notre père nous ont enseigné le soir dans la cabane, à la clarté de la lampe, dans le catéchisme ; d'ailleurs sans le catéchisme, le cœur, ce catéchisme intérieur, ne nous le dit-il pas ?

Donc il faut le tromper pour le sauver ; je lui dirai : Fuis, je t'en ai préparé les moyens pour la nuit où tu seras mis seul en chapelle et je vais te rejoindre ; ce n'est pas même un mensonge, car, morte ou vivante, je le rejoindrai bientôt. Puis-je vivre sans lui ? puis-je même mourir sans que mon âme vole sur ses pas et le rejoigne comme la colombe rejoint le ramier quand il meurt ou quand il émigre de la branche avant elle ?

Il fut donc décidé que je le tromperais pour ne pas tromper le *bargello* et sa femme.

— Quand il sera libre, continua la voix, tu revêtiras le froc et le capuchon des pénitents noirs qu'il aura laissés tomber de la fenêtre en s'enfuyant, et tu reviendras dans son cachot, avant le jour, prendre sa place, pour que les sbires te mènent au supplice, en croyant que c'est lui qu'ils vont fusiller pour venger le capitaine ; tu marcheras en silence devant eux, suivie des pénitents noirs ou blancs de toute la ville qui prieront pour toi ; et quand tu seras arrivée au lieu du supplice, tu mourras en prononçant son nom, heureuse de mourir pour qu'il vive !

Voilà, monsieur, voilà exactement ce que l'ange me dit. Je ne l'aurais pas inventé, en toute ma vie, de moi-même. J'étais trop simple et trop timide, mais l'ange de l'amour conjugal en invente bien d'autres, allez ! Je l'ai bien compris quand je fus sa femme !

Après ce miracle, je m'endormis comme si une main divine avait touché ma paupière et calmé mon pauvre cœur.

Ma résolution était prise d'obéir, sans lui rien dire qu'au moment où le prince qu'on attendait dans Lucques serait arrivé, et qu'il aurait ou ratifié ou ajourné l'exécution. C'était notre dernier espoir.

Hélas ! il fut trompé encore ; le lendemain à mon réveil, le *bargello* me dit négligemment, comme je passais pour mon service dans le préau, que le prince venait d'écrire à son ministre qu'il ne fallait pas l'attendre et qu'il était retenu en Bohême par les chasses.

Tout fut perdu ; mes jambes me manquèrent sous moi ; mais le *bargello* ne s'aperçut pas de ma pâleur, parce qu'il ne faisait pas jour encore dans le vestibule grillé du préau. Il crut que je dormais encore à moitié, ou que le retour du prince m'était indifférent comme l'ajournement du supplice du meurtrier.

J'entrai dans le préau et je courus dans la loge d'Hieronimo ; le père Hilario y était déjà, il était venu lui annoncer que tout espoir de grâce était perdu par l'absence du prince qui voulait chasser le faisan en

Bohême, et que le jour de la mort était fixé à trois jours de là pour le condamné ; il recevait sa dernière confession et la promesse de lui apporter le sacrement du mariage et le sacrement de l'eucharistie avec celui de l'extrême-onction, la veille de sa mort. Puis, se tournant vers moi à demi morte :

— Je vous laisse ensemble, me dit-il ; mes deux enfants, demain, avant la nuit, vous serez unis pour un jour et séparés le jour suivant pour un peu de temps ! Que l'éternité vous console du jour qui passe ! Je vais annoncer le désespoir à vos pauvres parents ! Fiez-vous d'Aliza, venez avec moi pour qu'ils ne meurent pas sous le coup ; vous leur resterez, n'est-ce pas ? et le souvenir d'Hieronimo revivra pour eux en vous.

Je n'étais déjà plus triste, parce que je savais ce que l'ange m'avait dit la nuit, et je le suivis, avec l'autorisation du *bargello*, jusqu'à la loge sous l'escalier de son couvent voisin. Avant qu'il ouvrit la bouche, je fis un signe invisible à ma tante et je lui fis comprendre que l'exécution n'aurait peut-être pas lieu. Elle le dit tout bas à mon père sans que le père Hilario s'en aperçut ; puis ils reçurent la fatale nouvelle avec la résignation apparente de ceux qui n'ont plus rien à craindre ici-bas, que la fin de tout.

Le père Hilario leur dit seulement qu'il viendrait les chercher le lendemain secrètement, avant le lever du jour, pour donner devant eux la bénédiction mortuaire et la bénédiction nuptiale à leurs enfants. Il leur enseigna en même temps de garder le silence sur l'objet de la cérémonie, de prier Dieu dans leur cœur et de se taire devant le *bargello*, pendant que lui, le père Hilario, dirait la messe des morts et que l'enfant de chœur qui servirait la messe entendrait, sans les comprendre, les paroles latines prononcées par le prêtre sur la tête des deux fiancés.

Je les embrassai tout en larmes, et je rentrai avec le père Hilario dans le guichet. Quelle journée, monsieur, que celle-ci, et comme j'aurais voulu tout à la fois en presser et en ralentir les heures ! les unes pour mourir tout de suite et pour aller l'attendre dans le paradis, dont je n'aurais vu que quelques heures sur la terre, et les autres pour lui rendre la liberté et la vie, lui sacrifiant à son insu la mienne.

Enfin elle passa ; je n'osai pas, par mauvaise honte, m'approcher beaucoup de la loge où Hieronimo attendait, sans vouloir m'appeler, la tête en ses deux mains, appuyé sur la grille du cachot, me regardant à travers les mèches de ses cheveux rabattus sur sa tête ; et moi, du haut de ma fenêtre, plongeant mes regards furtifs sur sa figure immobile dans la demi-ombre de sa loge.

Je ne sentais ni la faim ni la soif, monsieur, et je dis à la femme du

bargello que j'étais malade, pour me dispenser de m'asseoir à table avec ces braves gens. Je ne dormis pas non plus, mais je priai pendant la nuit tout entière pour que mon bon ange et ma patronne intercédassent auprès de Dieu, et pour que le jour suivant me fit sa *sposa*, et pour qu'ils me donnassent le surlendemain, jour fixé pour sa mort, la force et l'adresse de mourir pour lui.

Bien longtemps avant que le jour blanchit les montagnes de Lucques, je lavai sur mon visage la trace de mes larmes, je peignai mes blonds cheveux et je me regardai au miroir à la lueur de ma lampe, pour que ce jour-là, du moins, je fusse un peu belle pour l'amour de mon mari ; puis je mis ma chemise blanche de femme ornée d'une gorgère de dentelle sous ma veste d'homme, dont je laissai passer la broderie entre les boutons de mon gilet, afin que quelque chose au moins rappelât en moi la femme et m'embellit aux yeux de mon fiancé.

Il faut compâtrer, ma tante, à la vanité des femmes ; même quand elles vont mourir, elles veulent, malgré tout, laisser une image d'elles, avenante, dans l'œil de celui qu'elles aiment.

Je descendis et je remontai trois ou quatre fois l'escalier de la tour, croyant que mes mouvements hâteraient le jour, et m'avançant jusqu'à la porte de la rue pour écouter si je n'entendais pas les pas lourds du père Hilario, et les pas légers de l'enfant de chœur faisant tinter sa sonnette dans l'ombre devant lui ; mais rien, toujours rien, et je remontai pour redescendre encore ; la dernière fois, le père Hilario allait sonner, quand je prévins le bruit en ouvrant la porte du guichet devant lui, comme si j'avais été l'ange qu'on voit peint sur la muraille de la cathédrale de Pise et qui ouvre la porte du cachot à Pierre, en tenant un flambeau en avant, pendant que les deux gendarmes dormaient, la tête sur leur bras, sans voir et sans entendre.

Je mis mon doigt sur mes lèvres pour que le vieillard et l'enfant ne réveillassent pas le *bargello* ; vous savez que j'avais assez mérité sa confiance pour qu'il me laissât la clef du préau. Je fis entrer le prêtre et l'enfant. Nous traversâmes sans bruit la cour de la prison ; le prêtre, l'enfant de chœur et moi, nous entrâmes dans la loge d'Hyeronimo. Je marchais la dernière et je baissais la tête.

Hyeronimo était aussi tremblant que moi ; il ne me dit rien. Le père Hilario ouvrit la porte du corridor qui menait du cachot, par un couloir sombre, à la chapelle. L'enfant alluma les cierges et la messe commença. Je ne savais ce que j'entendais, tant mes oreilles me tintaient d'émotion.

Le père et ma tante assistaient seuls, dans l'ombre, muets comme deux statues de pierre sculptée, contre un pilier de la cathédrale ; ils étaient entrés en même temps que nous, par la porte extérieure de la

chapelle donnant sur la cour. Je les voyais sans les voir. Hyeronimo regarda sa mère, et le père pleurait sans nous voir. Après l'élevation, le prêtre nous fit approcher, et déployant sur nos deux têtes un voile noir, que l'enfant de chœur prit pour un linceul du condamné, il nous glissa chacun un anneau dans la main et nous bénit en cachant ses larmes.

— Aimez-vous sur la terre, mes pauvres enfants, nous dit-il tout bas, pour vous aimer à jamais dans le paradis; je vous unis pour l'éternité.

Hyeronimo trembla de tous ses membres, se leva, s'appuya à la muraille et retomba à genoux. L'enfant croyait qu'il tremblait de sa mort prochaine et se mit lui-même à sangloter. Le père Hilario se hâta de dépouiller ses habits de prêtre et m'entraîna avec lui hors de la cour avant que personne fût debout dans la prison; je lui ouvris la porte de la rue.

Je remontai doucement dans ma tourelle, et je tombai à genoux, au pied de mon lit, pour remercier Dieu de la plus grande de ses grâces de vivre un jour la *sposa* d'Hyeronimo et de mourir le second jour pour lui avec la confiance de lui préparer son lit nuptial dans le paradis.

De tout le jour, monsieur, je ne sortis pas de ma tour. Le *piccinino* fit tout seul le service des prisonniers. Il porta à manger au meurtrier, mais le meurtrier, à ce qu'il me dit, ne toucha pas à ce qu'on lui avait préparé pour son repas de mort ou de noce; il était muet déjà comme la tombe. Les frères pénitents vinrent plusieurs fois dans la soirée réciter les prières des agonisants pour lui dans la cour; la dernière fois, ils ouvrirent la porte et lui dirent que la religion avait des pardons pour tout le monde, et que, s'il voulait se repentir et mourir en bon chrétien, il n'avait qu'à emprunter le lendemain l'habit de la confrérie pour marcher au supplice, où tous les pénitents noirs l'accompagnaient en priant pour son âme.

Cette robe, qu'on mettait par-dessus ses habits, ressemblait à un linceul qui cachait les pieds et les mains en trainant jusqu'à terre; en abattant son capuchon percé de deux trous à la place des yeux, on voyait entièrement son visage.

Hyeronimo, à qui j'avais fait la leçon, parce que la femme du *bargello* m'avait raconté cette coutume, accepta l'habit et le déposa sur son lit pour le revêtir le lendemain, et remercia bien les frères de la Sainte mort. Il resta seul, et le jour s'éteignit dans la cour. Je m'y glissai sans rien dire avant le moment où le *bargello* allait la fermer.

Il crut que la faiblesse de mon âge me rendait trop pénible, ce soir-là, la vue d'un homme qui devait mourir le lendemain et dont on entendait déjà l'agonie tinter dans tous les clochers de Lucques et

même aux villages voisins. Quant à lui et sa femme, ils ne se couchèrent seulement pas, les braves gens, mais ils se relayèrent toute la nuit derrière la porte du préau, pour dire en pleurant les psaumes de la pénitence. Que Dieu le leur rende à leur dernier jour, ils ont bien prié, et pour moi sans le savoir ! Mais nous sommes dans un monde où rien n'est perdu, n'est-ce pas, ma tante ?

Moi, cependant, j'avais promis à Hyeronimo de revenir passer avec lui la dernière nuit, sans crainte d'être découverte, puisque je ne devais plus le quitter qu'après qu'il serait sauvé et me dévoiler qu'après être morte à sa place.

En disant cela, ses yeux tombèrent involontairement sur le berceau du charmant enfant que son pied balançait avec distraction sur le plancher et qui dormait en souriant aux anges, comme on dit dans le patois de Lucques.

— A peine me fus-je glissée furtivement dans la loge, qu'il éteignit du souffle la lampe, que tout resta plongé dans la nuit.

Nous nous assîmes sur le bord de son lit, la main dans la main, puis il m'embrassa pour la première fois, sans que je fisse de résistance, et la nuit de nos noces commença par ces mots cachés au fond du cœur, qu'on ne dit qu'une fois et qu'on se rappelle toute sa vie.

Nuit terrible, où toutes nos larmes étaient séchées par nos baisers, et tous nos baisers interrompus par nos larmes. Ah ! qui vit jamais comme moi l'amour et la mort se confondre et s'entremêler tellement, que l'amour luttait avec la mort et que la mort était vaincue par l'amour. Ah ! Dieu me préserve de m'en souvenir seulement ! Je croirais la profaner en y pensant ; c'est comme une apparition qui reste, dit on, dans les yeux, mais que le cœur ne confie jamais aux lèvres !

.....

.....

— Hyeronimo, lui disais-je, lève-toi ; c'est la pointe du jour qui éclaire déjà les barreaux.

— Non, disait-il ; il nous reste assez de temps pour fuir avec toi. Ne perdons pas une minute de ce ciel ensemble, qui sait si nous le retrouverons jamais !

— Va, fuis ! reprenais-je, ou ton amour va te coûter la vie.

— Non, répétait-il, non, ce n'est pas le jour encore ; c'est le reflet de la lune qui éclaire la première ou la dernière heure de la nuit.

Elle se passa ainsi ; mais enfin nous entendîmes quatre coups de marteau de l'horloge du couvent voisin sonner les matines. Il me laissa toute baignée de larmes sur la paille qui nous servait de couche, et, s'échappant comme une ombre de mes bras, il courut à la chapelle avant que je pusse l'embrasser encore, et montant jusqu'à la hauteur du barreau de la lucarne scié par moi :

— Adieu, me dit-il tout bas, j'ai assez vécu, puisque vivant ou mort nous sommes époux.

A retrouver sous le pont du Cerchio, me dit-il tout bas, en se laissant glisser de la fenêtre dans l'égout du jardin.

— A retrouver dans le paradis, me dis-je en moi-même, sans regretter seulement la vie.

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

LES ALARMES DE L'ÉPISCOPAT.

(Voir pages 160 et 335.)

IV

LE MATÉRIALISME ET L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS.

Enfin, monseigneur,—et c'est le dernier fait général, sur lequel je me permets d'appeler votre attention, dans ces quelques pages où je ne fais qu'effleurer des questions immenses,— ce matérialisme et par conséquent cet athéisme, qui s'enseigne ou s'expose ainsi, dans les cours autorisés par M. Duruy, prend chaque jour des proportions plus vastes et plus menaçantes.

Positivisme, panthéisme, matérialisme, athéisme, — tous systèmes d'accord au fond pour nier Dieu, l'âme humaine, le libre-arbitre, la vie future, les fondements de tout ordre moral et social, — font, depuis quelque temps surtout, une véritable invasion dans l'enseignement contemporain. On enseigne crûment aujourd'hui que “le sentiment est une propriété de la matière *; “que la pensée est un mouvement de la matière †;” “qu'il n'y a pas de volonté libre, — que la “CONSCIENCE est aussi une propriété de la matière, qu'un crime est le “résultat logique, direct et INÉVITABLE de la passion qui anime ‡;”

* *La Circulation de la vie*, traduit de Moleschott.

† *Ibid.*

‡ *Ibid.* Parmi les idées de Moleschott, il en est une qui mérite particulièrement d'être connue. Il veut abolir le culte des morts et changer sans cesse les cimetières de place. Des ossements humains, il veut faire un *engrais*, pour utiliser le sulfate de chaux qu'ils contiennent. Et c'est là de plus, selon lui, le moyen de mettre en circulation des pensées et de *créer des hommes*.

“ Quel n'était pas le prix, dit-il, de cette poussière que les anciens déposaient “dans des urnes cinéraires au fond des tombeaux; elle contenait la matière “qui donne aux plantes le pouvoir de créer les hommes.

“ Il suffirait d'échanger un lieu de sépulture contre un autre, après qu'il

qu' "une force qui ne serait pas unie à la matière serait une idée absolument vide : " que " la toute-puissance créatrice, c'est l'affinité de la matière * ; " que " par conséquent l'homme ne peut venir que de la transformation des espèces animales ; qu'il vient du singe, qu'il est un singe perfectionné " †.

Et ces théories honteuses, professées en Angleterre, en Allemagne, en Piémont, en Suisse, par les Darwin, les Lyel, les Huxley, les Buchner, les Vogt, les Moleschott ; en France, par les hommes que j'ai souvent nommés, — et qui rappellent les théories et les livres les plus vils du dix-huitième siècle, l'homme plante, l'homme machine, l'homme singe — la jeunesse des écoles, égarée par ses maîtres, les acclame, et, si je le puis dire ainsi, s'y précipite en masse. Le matérialisme triomphe à l'École de médecine de Paris. On se rappelle ces cris sauvages de : " Vive le matérialisme ! " poussés l'année dernière à l'ouverture des cours, et j'ai cité, dans *La Femme française et chrétienne*, cette thèse reçue récemment à la même faculté ‡, où non-seulement le plus abject matérialisme est professé, mais où les conséquences radicales et les plus révolutionnaires du système sont exprimées formellement avec la plus étonnante audace : " Qui vient encore nous parler de liberté ? s'écriait le jeune auteur : comme la pierre qui tombe obéit à la loi de la pesanteur, l'homme obéit à des lois qui lui sont propres... La responsabilité est identique pour tous, C'EST-A-DIRE NULLE..." Dès lors, nos lois pénales et nos tribunaux sont d'abominables comédies, les assassins que les magistrats envoient au bagne ne sont pas responsables de leurs crimes, et les magistrats sont plus coupables que ceux qu'ils condamnent.

La thèse va jusqu'à dire expressément que les médecins ne doivent pas se faire *les complices des magistrats* : " Ah ! messieurs, s'écrie l'auteur, que *les magistrats et les juges* tiennent ce langage, ils le peuvent : ils ne sont pas forcés de connaître la nature humaine, mais que *les médecins se fassent leurs complices*, ce ne peut être que par irréflexion ou par une paresse mentale qui leur fait partager *les idées admises par tous*."

Et il achevait avec une imperturbable logique, par cette déclaration

" *aurait servi un an* ; on aurait ainsi, au bout de six ou dix ans, un champ des plus fertiles, qui *créerait des hommes* en même temps qu'il augmenterait la quantité des céréales." (*La Circulation de la vie*, t. I et II).

Et voilà un des livres qu'on ose bien mettre dans une *bibliothèque de philosophie contemporaine* pour la jeunesse.

* Buchner, *Force et Matière*.

† Darwin, Carl Vogt, etc.

‡ Le 30 décembre dernier.

de guerre à la société : " Le mal est, si je puis appliquer ce terme médical à l'organisation de notre société, le mal est constitutionnel : les remèdes doivent être radicaux *."

La thèse, vous disais-je, monseigneur, a été admise par la Faculté de médecine et par l'autorité universitaire.

Voilà où l'on en est à l'Ecole de médecine de Paris, et dans l'enseignement public en France, à l'heure qu'il est : c'est-à-dire qu'on a pu y justifier, dans une thèse solennelle, tous les crimes dont un seul suffit pour envoyer le coupable aux galères ou à l'échafaud.

Je sais bien que tardivement, et après que cette thèse eut été signalée au public, et que des discussions eurent été portées au Sénat sur l'enseignement matérialiste, M. le ministre, — le conseil académique auquel il avait renvoyé l'affaire s'étant déclaré incompetent, — M. le ministre se décida alors enfin, quelques jours seulement avant le rapport de M. Chaix-d'Est-Ange, à refuser le diplôme †.

Mais le jeune étudiant ainsi frappé était-il ici le vrai coupable ? N'avait-il pas pu se croire d'autant mieux autorisé à choisir ou à soutenir une telle thèse, que les mêmes doctrines matérialistes et athées, dont il se fait le franc champion, ont à l'Ecole de médecine de Paris un libre cours ? Ne savait-il pas qu'elles y ont même reçu plus d'une fois, publiquement, et à des époques fort récentes, non pas des réprimandes, mais l'honneur même des prix universitaires ?

J'ai là sous les yeux trois thèses, l'une sur la théorie dynamique de la chaleur dans les sciences biologiques, l'autre sur la nature et les propriétés de la matière organisée, — toutes deux non-seulement reçues et approuvées par la Faculté et par l'autorité universitaire, mais récompensées solennellement, en 1866, le même jour, par des médailles d'honneur, en pleine Faculté de médecine, — et la troisième sur les symptômes intellectuels de la folie, reçue aussi avec honneur.

Or, dans la première de ces thèses, je trouve tout d'abord : quoi ? La négation de l'acte créateur, et du Dieu créateur, la négociation de toute idée, de toute philosophie métaphysique, et la pensée donnée comme un produit de la chaleur.

" *Nihil ex nihilo, nihil in nihilum posse reverti*, dit l'auteur, en rapportant le mot de Lucrèce, et il a fallu plusieurs siècles pour que

* Et, dans une lettre récente publiée par lui, ce même jeune homme, en s'affirmant de nouveau *Révolutionnaire*, n'en donne-t-il pas, avec toute la franchise de son âge, cette raison : " Les matérialistes et les libres-penseurs ne savent pas être inconséquents."

† La thèse a été soutenue le 30 décembre 1867 ; le rapport de M. Chaix-d'Est-Ange est du 27 mars 1868, et l'acte de M. le ministre avait eu lieu quatre jours avant, le 23 mars.

“ ce principe devienne l'axiome de toute science, tant il est vrai que “ l'esprit de l'homme peut quelquefois devancer les découvertes, *pourvu qu'il repousse comme inutile et dangereuse toute idée métaphysique.*” (P. 28.)

“ Sur le temple de la science, comme autrefois sur le temple de “ Philoë, on peut écrire : *C'est lui, le soleil, qui a fait tout ce qui est, et rien n'a été fait sans lui, jamais.*” (P. 30.)

Et en terminant, et comme pour donner le dernier mot de sa science, le jeune docteur attribue à la chaleur féconde des rayons solaires, non-seulement les fleurs, les arbres, mais “ *toutes les manifestations des civilisations humaines, et jusqu'à la pensée.*” (P. 94.)

Dans la seconde thèse, je lis les plus audacieuses et les plus formelles négations de Dieu et de l'âme, et tout cela récompensé également par une médaille d'honneur :

“ *La matière est éternelle.*”—“ La notion d'une cause première est inutile et irrationnelle... **CE N'EST QUE CHIMÈRE.**” (P. 17.)

“ L'existence d'une force créatrice est chose absolument impossible “ à expliquer ” (p. 17), et “ il n'est pas besoin d'un être immatériel “ pour produire la vie.” (P. 39.)

“ Attribuer à *une âme immatérielle* les phénomènes de la vie, c'est “ substituer *une entité chimérique* aux hypothèses des mécaniciens.” (P. 74.)

“ Les matérialistes rendirent un immense service à la physiologie, “ en la débarrassant des *entités métaphysiques.*” (P. 77.)

“ La conception d'*âme*, de force *immatérielle* est une pure abstraction ; “ *en fait, rien de semblable n'existe.*” (P. 78.)

“ Il est *aussi inutile qu'absurde* de chercher ailleurs que dans les “ corps eux-mêmes les conditions d'existence des phénomènes.” (P. 79.)

Enfin, ce qui ne paraît pas à ce jeune savant *inutile et absurde*, mais au contraire très important à dire, c'est ceci :

“ L'homme ne doit point s'enorgueillir outre mesure de ses prérogatives ; car, si parfait et perfectible qu'il soit, il n'a acquis le privilège de sa supériorité hiérarchique, *qu'après avoir passé par tous les degrés de la série animale.* Il ne doit pas non plus se sentir humilié “ de son humble origine ; car, comme l'a dit C. Vogt, *il est encore plus glorieux pour lui d'être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré.*” (P. 166 et 167.)

On le voit, du premier jusqu'au dernier de ces messieurs, le *singe perfectionné* leur tient au cœur à tous, c'est évident !

Mais, quand on songe que c'est l'argent des contribuables qui sert à frapper des médailles d'or ou de bronze, pour honorer de telles doctrines,

et récompenser de tels docteurs, n'y a-t-il pas lieu vraiment d'en demander compte, non pas tant à ces pauvres jeunes gens, mais à leurs maîtres et aux dépositaires de l'autorité ?

Car enfin, est-il possible que les pères de famille, français et chrétiens, contribuent à salarier, par les mains du ministère de l'instruction publique, les professeurs qui enseignent à leurs fils ces théories abjectes, dégradantes, subversives de tout ordre moral et social et de toute dignité humaine ? Et cependant c'est cela ! Si notre thèse, dit ingénument M. Taule, l'auteur du triste écrit dont on vient de lire des extraits, " a quelque valeur, ce sera uniquement grâce aux travaux " *de nos maîtres*. Nous devons surtout des remerciements à M. le professeur Ch. Robin ; *c'est dans ses œuvres et à son cours que nous " avons puisé la plupart des matériaux de ce travail* (préface) *.

Dans la troisième thèse, qui est du 25 juillet dernier, sur les symptômes intellectuels de la folie, l'auteur soutient que le théolo-

* Sur toute cette étrange situation, voici comment s'exprime avec raison et justice un journal de médecine :

" Selon nous, l'élève fut un auditeur intelligent des maîtres qui ont concouru " à son instruction médicale. Il les a non-seulement compris, mais interprétés " et rendus jusque dans les conséquences qu'ils se gardent bien d'attendre, " eux, dans leur prudence magistrale.

" C'est toujours notre même grief contre les maîtres et nos mêmes excuses " pour les disciples. Ceux-ci, avec la franchise de la jeunesse, conduisent les " principes à leurs dernières extrémités ; ceux-là, mieux avisés, s'arrêtent avant " d'arriver au scandale. On dirait que le maître s'en remet à l'élève pour " parachever son œuvre ; et il a raison : l'élève ne faillira pas. Ce sont les " plus intelligents qui y seront les plus fidèles...

" Que le professeur enseigne un jour que la cellule est un produit physico- " chimique ; — que la pensée est une phosphorescence de la matière cérébrale ; — " que la vie est un rayon de soleil ; — que l'homme vient du singe ; — et qu'il " sourit au milieu de tout cela quand le mot *âme*, ironiquement évoqué, " viendra dans son discours : — je ne parle pas de Dieu, dont il a pris l'enga- " gement de se passer dans le cours de ses leçons — en faut-il davantage pour " que l'étudiant digne de ce nom fasse sa thèse à dessein de prouver que " l'homme n'est pas un être libre, et que les criminels les plus audacieux ne " sont que des malades ou des machines obéissant à une organisation, qui " elle-même obéit au milieu qui l'agite, lequel lui-même obéit à un milieu plus " grand qui l'enveloppe, etc., etc., la fatalité en grand.

" Nous en revenons toujours là, déplorant que LE DISCIPLE PAYE POUR LE " MAITRE, tandis que jusqu'ici les maîtres avaient répondu des disciples."

(Revue médicale, 15 mars 1868).

" Depuis le Dictionnaire qu'on peut appeler le dictionnaire de nos commen- " çants (le dictionnaire de Nysten, autrefois spiritualiste, mais fait matérialiste " par ces messieurs), jusqu'aux œuvres qui ont servi de titres à nos nouveaux " professeurs les plus suivis, tout est plein de la science de nos jeunes " docteurs."

(Revue médicale, 31 mars 1868).

gisme,—il entend par là toutes les croyances religieuses,—cause la folie ; que le retour au théologisme, ou la conversation de l'incrédulité à la foi, est un fait qui tient de l'aliénation mentale, et la tendance d'un "cerveau malade."

Il dit expressément dans vingt textes, et il répète, avec une insistance extraordinaire, que la théologie et la métaphysique,—la croyance à l'âme et à Dieu,—sont *deux prédispositions constantes à la folie*.

Voici quelques-uns de ces textes :

"Le jour où le mouvement social aura complètement éliminé *la théologie et la métaphysique* de nos croyances et de notre éducation, *ces deux prédispositions constantes à la folie* ayant disparu, la maladie "deviendra beaucoup moins fréquente et beaucoup moins grave." (P. 103).

Le jeune homme qui soutient ces doctrines se déclare, du reste, bien entendu, "dégagé," lui, "depuis longtemps de *toute croyance théologique*." Il ne reconnaît qu'un maître, Auguste Comte ; qu'une doctrine, le positivisme ; et c'est M. Robin, disciple d'A. Comte et collaborateur de M. Littré qui signe sa thèse. Aussi je ne m'étonne pas de retrouver dans cette thèse non seulement les idées, mais le style même et la terminologie complète de ces coryphées du matérialisme positiviste, signalé par moi dans l'*Avertissement aux Pères de famille*, et dans l'*Athéisme et le Péril social*.

Après avoir ainsi parlé de la théologie et de la philosophie spiritualiste, le jeune docteur ajoute :

"Le fétichisme expose moins à la folie." (P. 108).

"Le polythéisme est à certains égards, plus logique que le monothéisme." (P. 88).

"La décadence intellectuelle se manifestera par un retour plus ou moins marqué au théologisme." (Page 24.) Au contraire : "L'état "normal se caractérise par un abandon de plus en plus complet des "idées théologiques" : c'est-à-dire de toute croyance en Dieu. (P. 49).

Ce n'est pas tout : ni la raison ni la morale ne trouvent grâce devant ces pauvres élèves de notre grande école de médecine ; et cela devait être. S'il n'y a pas de Dieu, l'absolu n'est pas, et dès lors, il ne peut plus y avoir de vérités absolues, mais simplement des vérités relatives ; vérités aujourd'hui, erreurs demain ; manières d'être du cerveau humain, qu'un autre état du cerveau modifiera. Telle est la conséquence de la négation de Dieu : cette conséquence, M. Eugène Sémerie (c'est l'auteur de la thèse), la tire expressément, avec une juvénile audace :

"Toutes nos théories, dit-il, que l'on prend *pour des théories absolues* "ne sont que *des hypothèses.... Toute notion réelle est relative*. LA "MORALE, malgré ses prétentions absolues est LA PLUS RELATIVE de toutes les sciences." (P. 35.)

Et c'est avec de telles doctrines *, qu'on est reçu docteur à la Faculté de médecine et à l'Académie de Paris. Ainsi, point de vérités dans l'esprit humain, rien que *des hypothèses*. D'un coup, la raison, la ferme raison, comme l'âme est anéantie purement et simplement par ces messieurs ; et la morale aussi : puisqu'il n'y a rien d'absolu dans la morale, point de différence essentielle dès lors entre le bien et le mal, et que la morale, en un mot, est *la plus relative de toutes les sciences*. J'avais dit que la morale indépendante est la variabilité et la corruption de la morale. On voit comment, bon gré mal gré, nos adversaires le disent eux-mêmes †.

Un de leurs penchants les plus marqués, nous l'avons vu, c'est de relever la brute le plus près possible de l'homme et de rabaisser l'homme le plus près possible de la brute. Ils ne sont satisfaits que quand ils s'évertuent à démontrer qu'il y a entre l'homme et les animaux parenté et communauté d'origine.

* C'est ce qu'enseigne également M. Raulin, professeur à la Faculté universitaire de Bordeaux ;

“ Même chez les peuples civilisés, dit-il, les idées morales sont tellement **RELATIVES, CONTRADICTOIRES** et indépendantes des rapports extérieurs et individuels, qu'il est impossible, et il le sera toujours, de trouver une définition absolue du bien.”

Je lis ceci dans une brochure intitulée : *Nouvelle Réponse aux nouvelles Observations de M. Raulin, par M. Laderi-Roche*.

† Et c'est jusque sur des tombeaux que ces doctrines du matérialisme, ces croyances à la fatalité, au néant, sont professées.

Voici les paroles que je lis dans le numéro du 31 octobre de la *Revue médicale*, et que prononçait sur la tombe d'un de ses confrères un médecin de la Faculté de Paris :

“ On nous fait un reproche de croire, avec la sagesse antique, que le destin est aveugle et que, comme tel, il préside à notre sort. Et comment ne pas l'admettre ?...”

“ Si humble, si triste que soit cette croyance, il faut bien nous le dire : éléments imperceptibles du grand organisme social, comparses de la vie terrestre, fragments de matière, agités par l'esprit, nous naissons, vivons et mourons inconscients de notre destinée, remplissons notre rôle sans notion précise du résultat et n'ayant en face des inconnues qui régissent notre origine et notre fin qu'une consolation, l'amour du semblable...”

“ Seule cette philosophie si simple adoucit nos regrets et finit par tarir nos larmes ; au bord d'une tombe entr'ouverte, nous nous demandons si celui qu'elle renferme a, sans arrière-pensée, servi les bonnes causes, si, par son intelligence, ou par son cœur, il a travaillé à la grande œuvre, nous déclarons qu'il a payé sa dette, et alors qu'il rentre ou non dans le néant, qu'il soit détruit ou transformé, qu'il entende ou non nos paroles, nous le remercions au nom du passé et de l'avenir.”

(Discours de M. Verneuil sur la tombe du docteur Foucher
Revue médicale, 31 octobre 1867, pages 506-507.)

Je viens de lire ce qu'enseigne tel professeur célèbre sur l'intelligence des bêtes et contre les plus nobles facultés de l'âme humaine. L'ignorance de l'enseignement public ne peut aller plus loin.

Ce professeur donne aux bêtes la faculté de former des idées, la faculté de comparer, et même d'abstraire, la faculté de juger, la faculté de raisonner, la faculté de réfléchir, la faculté de délibérer; une intelligence de même ordre enfin que celle de l'homme.

“ Nous admettons * sans aucune restriction, dit-il, que les phénomènes intellectuels des animaux sont du même ordre que ceux de l'homme.” (P. 910).

“ Non seulement, dit-il encore, les animaux ont de la mémoire et des idées, mais ils peuvent encore comparer et juger; ils peuvent jusqu'à un certain point réfléchir et se décider à telle ou telle action après délibération...” (P. 906.)

Ce professeur trouve même “ difficile de refuser les idées abstraites, au moins en partie (les abstractions concernant les objets matériels) aux animaux supérieurs.” (P. 911.)

Et quant aux facultés que le docte professeur ne peut absolument accorder aux bêtes parce que l'évidence enfin y résiste, eh bien! il s'en dédommage, en prenant le parti simplement de refuser ces facultés à l'homme, ou de les révoquer en doute. Ainsi les idées générales abstraites; le libre arbitre; le sentiment du bien et du mal.

Je cite toujours :

“ Quant aux idées générales abstraites (idées d'infini, de temps, d'espace), il me paraît tout à fait douteux (sic), que les animaux les aient. Ce qui me confirme dans cette conviction que les animaux n'ont pas de ces idées abstraites, c'est que je ne suis pas sûr que l'homme les ait lui-même.” (P. 911).

“ Quant à la liberté, on peut reconnaître une certaine liberté chez les animaux les plus intelligents; et, d'autre part, l'on peut ajouter que l'homme n'est peut-être pas aussi libre qu'il voudrait bien se le persuader.” (P. 913, 914).

Quant au “ sentiment du bien et du mal,” c'est une question grave “ qui exigerait d'abord l'étude de ce sentiment chez l'homme lui-même!” (P. 914).

Enfin, vous ne pouvez du moins contester que l'homme, et “ l'homme seul possède le langage articulé! !” Le professeur le reconnaît; mais il s'empresse de faire remarquer que les animaux ont aussi entre eux “ une sorte de langage qui leur permet d'entrer en communication les uns avec les autres.” (P. 912).

* *Leçons sur la physiologie du système nerveux, 1866.*

Et puis, ce langage articulé, dont nous sommes si fiers, c'est précisément ce qui explique les idées métaphysiques abstraites dont les animaux sont privés et que l'homme croit avoir, mais qui "n'existent pas en réalité, et qui ne sont que des mots convenus." (P. 912)

Enfin sommes-nous assez bas ? non, il faut descendre encore : telle est la décadence intellectuelle où ces fiers esprits arrivent, que le jeune disciple de MM. Comte et Robin, l'auteur de la troisième thèse citée plus haut, en est venu jusqu'à dire, à propos d'un fou qui se croyait haï et poursuivi par une locomotive, qu'il n'y a rien au fond d'impossible ni de contradictoire à penser que les locomotives peuvent avoir des passions, mais que cela n'est pas encore constaté !

Accorder "aux locomotives des passions et des volontés," ce serait "admettre une chose qui n'a jamais pu être constatée, bien qu'elle ne soit par elle-même ni impossible ni contradictoire." (P. 38).

En lisant ces lignes, n'est-on pas tenté de dire :

Mais le plus fou des deux est-il celui qu'on pense ?

Sérieusement et en vérité, où en sommes-nous ?

Car au bas des 108 pages qui contiennent ces monstrueuses aberrations, je lis : "Vu et permis d'imprimer. Le vice-recteur de l'Académie.—Vu, bon à imprimer. C. Robin."

M. Robin, je le comprends, mais M. le vice-recteur de l'Académie de Paris, le représentant immédiat de M. le ministre de l'instruction publique !

Etrange pays vraiment que le nôtre, et contrastes inexplicables de l'heure présente ! Un ministre éloquent flétrissait il y a quelques jours, dans la chambre, ces doctrines stupides et anti-sociales ; il s'écriait, et avec quelle raison ! "Messieurs, le matérialisme, savez-vous ce que c'est ? c'est l'irresponsabilité ! (C'est vrai !—Très bien ! très bien !) Si le matérialisme est vrai, nous sommes irresponsables, et si nous sommes irresponsables, les tribunaux, les cours d'assises, leurs décisions, les condamnations prononcées contre les criminels, contre les assassins, sont d'odieuses comédies qu'aucun droit ne justifie." Et les applaudissements de la chambre répondaient à M. Rouher.

Et voilà que dans nos Facultés de médecine, des professeurs nommés et payés par le ministère de l'instruction publique, admettent des thèses,—j'en ai cité quatre, j'en pourrais citer d'autres,—où il est déclaré que l'homme est un *singe perfectionné*, que Dieu, que l'âme sont DES CHIMÈRES, que les médecins ne doivent pas se faire LES COMPLICES des magistrats, que les magistrats et les juges sont seuls coupables, que les assassins qu'on envoie au bagne ne sont pas respon-

sables, et qu'en conséquence il y a lieu de RÉFORMER RADICALEMENT la société par *le positivisme*.

Mais, en vérité, où allons-nous, et que veulent dire de telles contradictions ?

Comment ! un ministre flétrit devant le Corps législatif ces doctrines subversives de toute société, et un autre ministre les laisse enseigner ! Il permet qu'elles s'étalent dans nos grandes Facultés ! Un ministre est le chef suprême de cette magistrature qui juge les criminels, et la Faculté de médecine laisse enseigner que les médecins ne doivent pas se faire *les complices* des magistrats ! On soutient dans une école de l'État et dans des cours publics autorisés des principes qui anéantissent toute morale, et absolvent tous les crimes ; et le ministre de l'instruction publique laisse dire et passer tout cela, jusqu'au jour où le cri de l'indignation publique soulevée, et la nécessité de se présenter devant le Sénat, le décident enfin à demander des explications à un professeur, et à infliger une réprimande ! Mais qu'est donc ce ministre ? Que veut-il faire de la jeunesse française ? Que peut-il, et que croit-il de sa puissance ? Franchement que signifie tout cela ? Avons-nous donc en France deux gouvernements ? Ou, du moins y a-t-il dans le gouvernement deux courants contraires ? Si M. Rouher parle pour les honnêtes gens indignés, si M. Baroche les protège dans le sanctuaire de la justice, à qui s'adressent donc les thèses autorisées et les enseignements de la Faculté de médecine ? Et pour qui sont les cours publics sur le matérialisme, sur la vie future *sans espoir comme sans crainte*, et sur les origines *simiennes* de l'humanité ?

Et puisque j'en suis aux conséquences logiques expressément tirées aujourd'hui par les adeptes de ces systèmes, laissez-moi vous dire encore, monseigneur, car ceci est trop révélateur, jusqu'où on ne craint pas d'aller. L'auteur d'une de ces thèses va jusqu'à réprover formellement, au nom et dans la langue du positivisme, le *patriotisme* comme UN VICE. Voici ses paroles :

“ Le patriotisme, principale vertu des peuples de l'antiquité, n'est pas autre chose que *l'instinct altruiste*, borné à la patrie ; aussi ce sentiment va-t-il diminuant, et alors qu'il était en progrès au début de l'histoire, et par contre une vertu, des temps viendront, *ils sont venus peut-être*, où cette manière d'être ne sera plus que la réaction, UN VICE.”

Mais voici un autre fait véritablement prodigieux. C'est la traductrice de Darwin, une femme, une demoiselle, “ *écrivain distingué, savant de premier ordre,*” dit avec complaisance M. le conférencier de Metz,—laquelle voit aussi, “ *avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même qu*

“ *notre morale religieuse !...*” Ceci est aussi radical, vous le voyez, monseigneur, que les conclusions de la thèse pour le doctorat en médecine. Mais ce à quoi on ne peut pas s'attendre, c'est ce que la traductrice de Darwin va ajouter, et que je vais citer. On est ici ramené d'un coup, et par une femme française, à ce que le paganisme a jamais dit de plus monstrueux et de plus inhumain.

Le texte de la loi des douze tables, conforme d'ailleurs à la loi de Lycurgue, est connu : “ Si un enfant est mal fait, que le “ père lui-même, sans délai, le tue ! *Puerum, Pater, cito necato.*” On connaît aussi cette maxime barbare de Sénèque : “ De même que nous tuons “ les chiens malades et les bœufs dangereux, nous noyons nos enfants, “ s'ils naissent débiles ou contrefaits : ce n'est pas colère, c'est raison, “ c'est débarrasser la société saine de l'inutile †.” Eh bien ! monseigneur, c'est là qu'on en revient. Ces brutales doctrines sur les origines animales et simiennes de l'homme, on en tire les conséquences ; on les tire toutes, sans honte, sans hésitation ; toutes, jusqu'aux plus extrêmes. La charité chrétienne, la fraternité, la compassion pour tout ce qui est débile et faible, seront déclarées des VICIES par cette savante, dans la préface de sa traduction, comme tout à l'heure le patriotisme, par ce nouveau docteur. Secourir et conserver, par une pitié mal entendue, les *faibles, les infirmes* et les *disgraciés de la nature*, c'est inintelligence et imprudence ; c'est nuire à la beauté, à la force et à la prospérité de la race humaine :—race animale tout comme une autre, et dont on raisonne absolument comme on ferait de la race chevaline, bovine ou porcine.

“ Je cite : “ La loi de *sélection naturelle*, appliquée à l'humanité, “ fait voir avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses “ nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il “ suffit d'en faire ressortir ici un des VICIES les moins souvent signalés, “ mais non pas l'un des moins graves. Je veux parler de cette charité “ imprudente et aveugle, où notre ère chrétienne a toujours été l'idéal “ de la vertu sociale, et que la démocratie voudrait transformer en une “ sorte de fraternité obligatoire, bien que sa conséquence la plus “ directe soit D'AGGRAVER ET DE MULTIPLIER DANS LA RACE “ HUMAINE LES MAUX AUXQUELS ELLE PRÉTEND PORTER REMÈDE. “ On arrive ainsi à sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible, les bons “ aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres “ vicieux et malingres.”—C'est expressément le *à sanis inutilia secernere* de Sénèque. Elle continue : “ Que résulte-t-il de cette

† *Rabidos affligimus canes, trucem atque immansuetum bovem cadimus... liberis quoque, si debiles, monstruosique editi sunt, mergimus. Non ira, sed ratio est à sanis inutilia secernere. (De ira, I, XIV.)*

“ protection inintelligente accordée exclusivement aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, enfin à tous les disgraciés de la nature ? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer indéfiniment; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il s'accroît de plus en plus aux dépens du bien.” (Préface, p. LIII.)

Et c'est un esprit, un cœur, une main de femme, qui ont pensé, senti et écrit cela !

On parle quelquefois de la barbarie qui nous menace, mais, la voilà ! Que faudrait-il de plus, pour ramener une nation à la barbarie, que de telles doctrines professées même par les femmes et les jeunes filles !...

Quand je me représente l'intérieur des familles où présideraient de telles femmes, j'en suis effrayé.

Et ce n'est pas seulement dans les cours autorisés, et à l'École de médecine que le matérialisme est enseigné, ce n'est pas seulement à l'École normale qu'il est félicité : il envahit jusqu'à notre École des Beaux-Arts, comme le constatait naguère avec tristesse un rapport du Président de l'Académie des Beaux-Arts : “ Ces doctrines matérialistes, disait-il dans ce rapport, professées, paraît-il, dans une chaire de création récente, ces fantaisies philosophiques étoufferaient au cœur de la jeunesse le sentiment du bien et du beau dont Dieu est la source éternelle...” Le rapport qualifiait aussi, et justement, de système fataliste ces honteuses théories qui anéantissent la liberté humaine, par là même absolvent tous les crimes, et ne laissent finalement subsister dans le monde, physique et moral, que des mouvements, déterminés par les forces et les lois fatales des attractions et des répulsions chimiques *.

Et c'est hier même que les philosophes du *Journal des Débats* prétendaient que la société n'a pas le droit de punir les criminels, mais ne peut que les réprimer, c'est-à-dire se défendre contre eux, comme on se défend contre un animal féroce qu'on réprime et ne punit pas.

Mais quel étonnement, monseigneur, et surtout quelle tristesse de voir ces mêmes doctrines de matérialisme et d'impiété s'afficher jusqu'au Sénat !

* Et ces jours-ci même je lisais dans un des journaux de Paris les plus répandus parmi le peuple, qu'on ne saurait décider exactement la mesure du libre arbitre qui fait le vice ou la vertu.

Le rédacteur, comparant les plus grands scélérats avec nos plus grands saints, ne croyait pas pouvoir discerner la part de liberté qui se trouve dans les bonnes œuvres de saint Vincent-de-Paul ou de Fénelon, pas plus que dans les crimes de Lacenaire ou de Dumolard.

Un autre, et c'est un professeur dont le nom est assez connu, allant encore plus droit au fait, a écrit sans ambages que “ le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol.”

A mon âge, le sentiment d'une piété paternelle ou fraternelle adoucit toutes les impressions trop poignantes, et je ne sais quel souffle d'outre-tombe vient désarmer ou atténuer les réprobations les plus légitimes. Aussi ai-je entendu, avec encore plus de mélancolie que d'indignation, la plus récente profession de foi d'un homme qui a compté parmi les notabilités littéraires de mon pays, d'un homme qui, comme moi, touche à la fin de sa carrière !

Il en avait d'abord entretenu le Sénat, à l'indignation du Sénat tout entier, je dois le dire : on a pu se croire un moment revenu à ces temps de la décadence de Rome républicaine, où César, dans la Curie romaine, à l'indignation du vieux Caton, affichait le scepticisme ; et voilà qu'hier même, les journaux m'apportaient de nouveau les manifestations matérialistes de ce littérateur, dont ses collègues, au palais de Luxembourg, réprouvaient naguère vainement le langage, mais que 80 élèves de l'École normale, futurs professeurs de la jeunesse française, félicitaient dans une lettre rendue publique. Car notre grande Ecole normale, je l'ai dit, est entamée, elle aussi, comme l'École de Médecine.

A l'encontre donc des fermes paroles de M. Rouher, le sénateur dont je parle, proclame l'éternité du monde et de la matière, et la fatalité, qui anéantit toute responsabilité morale. Il déclare que sa religion, à lui, c'est de rendre hommage à la majesté de l'univers, et il se console de ce que nos désirs éphémères et contradictoires ne prouvent rien, en pensant que l'ordre sidéral plane et règne au-dessus.

Et ce sénateur, de nouvelle création, parle lui aussi comme le jeune docteur de l'École de médecine, " d'une MORALE ET D'UNE JUSTICE " A BASE NOUVELLE QUI SE CRÉE lentement, et qu'il faut substituer " aux Saintes-Ecritures, " aux vieilles Bibles... à tous ces bêtes de livres " dits moraux, qui embéguinent l'esprit, et qui amollissent les cervelles..." Et cela, il le faut, sous peine de croupir en décadence *."

Voilà donc pourquoi on est membre d'un Sénat, c'est-à-dire choisi par un gouvernement, pour représenter en France les principes d'ordre et d'autorité, et † veiller à la conservation de la religion, de la morale !... Et de plus, afin, apparemment, de se bien faire venir, c'est là qu'on se prétend, comme aurait fait un Séjan au sénat romain, l'ami du prince, insultant ainsi à la fois le prince et le sénat.

Le Sénat français, tout entier, je le répète, a énergiquement protesté. Mais comment ne pas recueillir les leçons que donnent de si lamentables chutes, et que dire enfin de telles défaillances de la raison ?

* Lettres de M. Sainte-Beuve publiées par tous les journaux.

† Constitution, art. 26.

Pauvres gens d'esprit !... Vous avez beau être sénateur et académicien, saint Paul vous avait vu de loin, et décrit par ces tristes paroles :

Tradidit illos in reprobum sensum...

Evannuerunt in cogitationibus suis...

Obscuratum est insipiens cor eorum...

Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt...

Vous avez beau vous moquer *des vieilles bibles et des vieilles femmes, et des bêtes de livres, qui amollissent les cervelles*, tout cela vous survivra, tout cela est plus jeune que vous ; et malgré votre *ordre sidéral qui plane au-dessus*, saint Paul vous aurait dit encore : *Ad ineptas et aniles fabulas converteris...*

Et Bossuet, s'il vous avait cru capable de l'entendre, aurait ajouté : " Qu'ont-ils vu ces rares génies ?... Qu'ont-ils vu de plus que les autres ! quelle ignorance est la leur !... ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré !..."

Et encore : " Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne..."

Ils ont vu la matière, et ils ont dit : Il n'y pas de Dieu !

Dieu, c'est la matière.

Ils ont vu le cerveau, et ils ont dit ; Il n'y pas d'âme ; l'âme, c'est la cervelle.

Ils ont vu remuer des nerfs, et ils ont dit : C'est la pensée !

Ils ont vu d'autres nerfs vibrer, et ils ont dit : C'est la volonté.

Et les preuves de tout cela, vos preuves qu'il n'y a pas d'âme, que la pensée, que la volonté ne sont que des produits chimiques, et des mouvements de la matière ? Aucune, et ils savent bien qu'ils n'en auront jamais ; ils nient ; voilà tout. Et ces monstrueuses et vieilles absurdités, qu'il n'existe et n'a jamais existé que des atomes et des forces, que ce sont ces atomes aveugles, mus par ces forces aveugles, qui ont, on ne sait par quelle aventure, produit cet immense et admirable univers ; et que c'est la matière toujours des atomes, ronds, crochus, carrés, noirs, blancs, rouges, que c'est cela qui pense, qui réfléchit, qui juge, qui raisonne, qui s'élève à toutes les hauteurs du génie, qui délibère, qui veut, qui choisit, qui aime, qui se dévoue, qui produit tous les héroïsmes de la vertu ! Voilà ce qu'ils jettent à la face de ce siècle, et ce que, à la honte de l'esprit humain et de l'esprit français, ils ont l'audace d'imposer à la jeunesse qu'on leur confie, à l'aide de grands mots et d'un jargon scientifique ! Et ces pauvres gens se laissent prendre là, parce qu'on leur dit que c'est là *la science ! la*

science moderne ! le dernier mot de la science ! Et cet affaïssement, cet asservissement des esprits, c'est ce qu'on appelle *la libre pensée* !

Pour rendre toutes ces indignités plus sensibles encore, j'avais d'abord eu la pensée d'imprimer à la fin de cette lettre, parmi les pièces justificatives, un passage qui se lit dans la *Presse scientifique et industrielle des Deux-Mondes*, livraison du 15 mai, p. 564. *Origine des espèces*, et que cite *les Mondes*, No. 4, année 1868 ; et puis j'y ai renoncé : J'aurais dû traduire cette page en latin, avant d'oser la mettre sous les yeux de mes lecteurs. J'ai donc renoncé à ce pénible travail ; mais j'engage les pères de famille à se donner la tristesse instructive d'une telle lecture.

Ils verront là ce que les matérialistes font, non pas seulement du Christianisme, de l'Évangile, de Notre Seigneur, de sa Croix, de notre Rédemption, mais de l'homme lui-même, de son intelligence, de son génie, de son caractère, de sa volonté, de sa liberté, de son cœur, de la compagne de sa vie, de l'amour dans le cœur de l'homme, des plus nobles amours, de l'amour paternel, de l'amour maternel, de l'amour filial, de l'amour de la patrie, des origines de la société humaine, et enfin de toutes vertus ; dans quelle bassesse, dans quelle fange, je ne dis pas de vice, mais de doctrine, ils traînent toutes ces saintes et grandes choses. Tout cela est si extraordinaire, qu'en le considérant de près, je me suis demandé : Est-ce une gageure ? ont-ils voulu essayer de voir ce qu'on peut dire impunément aux Français, jusqu'où on peut aller avec eux ?

(A continuer.)

LE CONCILE ŒCUMENIQUE.

La Bulle d'indiction du Concile œcuménique n'appelle pas les souverains à siéger dans cette assemblée législative. L'omission est remarquable ! Elle est en effet remarquable. Elle constate implicitement qu'il n'y a plus de couronnes catholiques, c'est-à-dire, que l'ordre sur lequel la société a vécu durant plus de dix siècles, a cessé d'exister. Ce que l'on appelle le "moyen âge" est terminé. Le 29 juin 1868, promulgation de la bulle *Æterni Patris*, est la date de son extrême fin, de son dernier soupir. Une autre ère commence.

L'Église et l'État sont séparés de fait, et tous deux le reconnaissent. L'État est "laïque," suivant l'expression de M. Guizot ; "libre," suivant l'expression de M. Cavour ; deux hypocrisies de langage envelop-

pant l'aveu que l'Etat, la tête de la société, n'a plus de culte et n'en veut plus avoir ; et cela même est encore une hypocrisie pour couvrir une chose plus formidable et plus anti-humaine, la négation de Dieu.

C'est fait, et ce n'est pas un bien. L'Etat l'a voulu, non l'Eglise. L'âme et le corps ne sont plus unis. Quant à la condition civile, l'Eglise est présentement une âme sans corps, et l'Etat, quant à la condition religieuse, un corps sans âme. Du côté du monde et de l'Etat, plusieurs assurément s'en félicitent, et même dans l'Eglise plusieurs en éprouvent une joie qui n'est pas selon la sagesse. Que les uns et les autres se hâtent, ils auront peu de temps. D'étranges fatigues vont suivre. Il s'agit de déblayer et de réédifier, et les ouvriers ne s'entendront pas. Heureux ceux qui choisiront le bon labeur !

Le moyen âge finit comme il a commencé, dans le chaos. Voici que la matière sociale est redevenue ce qu'elle était à l'aurore de Charlemagne, et rien annonce qu'un nouveau Charlemagne soit proche, ni qu'un nouveau peuple de Charlemagne soit formé. Car Charlemagne, dans sa grandeur, n'a été, comme d'autres dans leur infirmité, qu'une expression de la chose générale.

Inanis et vacua, la poussière, la boue, le *caput mortuum* d'un monde écroulé, c'était ce qu'avait laissé l'empire romain ; c'est l'état dans lequel une saison de batailles, et moins encore, quelques vils forfaits peuvent précipiter l'Europe. Un tour de clef à donner par quelques mercenaires, et la lumière toute matérielle de ce temps est éteinte partout. Alors les monstres pullulent, la terreur et les superstitions envahissent la terre, la force appartient absolument à la colère ignorante, à l'orgueil, à la volupté ; des cloaques sur lesquels sont bâties nos académies, un nouvel islamisme peut instantanément surgir, et engouffrer les derniers restes de la civilisation.

Qui sonde le temps et n'y trouve pas ces épouvantes ? Nous cependant, sans espérance aucune aux choses d'aujourd'hui nous ne craignons pas pour l'avenir. Le *fat lux* a retenti, une création va lentement sortir de cette mort. Le même rameau qui fut planté à Nicée et qui donna tant de fruits magnifiques, va être planté au Vatican par les mêmes mains ; l'arbre deviendra plus grand et plus fécond encore et couvrira la terre.

L'œuvre du moyen âge fut l'ébauche d'une pensée de Dieu que Dieu n'abandonnera pas, et le résultat d'une attente du genre humain à laquelle le genre humain ne renoncera pas : l'unité, la liberté dans l'unité, l'unité et la liberté par la justice, la justice possible et douce par la charité, et tous ces biens découlant de la vérité.

On reconnaît une aspiration à l'unité au fond de toutes les entreprises de domination universelle, et c'est elle qui en a fait le passager succès,

Par là, le cœur des peuples se trouve secrètement d'accord avec l'ambition des conquérants. *Un seul troupeau, un seul pasteur !* Parole de Dieu qui révèle le secret le plus profond des peuples, le seul secret politique du genre humain. Mais il n'y a de domination et de monarchie universelle possible que celle de Dieu. Cet autre secret, volontairement ignoré de l'ambition humaine, fait avorter les desseins les mieux conçus et les plus favorisés. L'ambition humaine ne veut travailler que pour elle-même, elle succombe, et ses chutes marquent un pas de plus que fait le dessein éternel.

La constitution du monde, telle que l'avait conçue l'Église, institutrice de Charlemagne, était l'empire de la vérité, un empire de lumière et de justice, parce qu'il devait être un empire d'amour, l'empire de Dieu, le SAINT EMPIRE. Charlemagne, clôturant l'assemblée nationale de 802, à Aix-la-Chapelle, dit aux députés : " Ecoutez, bien-aimés frères, nous " avons été envoyé ici pour votre salut, afin de vous exhorter à vivre " selon Dieu, et de vous conduire en ce monde selon la justice et la " miséricorde."

La justice et la miséricorde, l'amour de Dieu était donc au sommet de l'édifice, tenant le glaive qui affranchit, disposant du glaive qui déchire ; car on ne peut affranchir la vérité qu'en déchirant le voile d'erreur, et il n'y a point de victoire sans combat. Il s'agissait de donner à Jésus-Christ, à la justice, à la liberté, à l'amour, tout le monde connu et tout le monde à découvrir, d'affermir la paix dans cet empire de la paix, de maintenir l'unité dans cet empire de l'unité. L'esprit dirigeait la force, la jugeait, la réfrénait, l'astreignait à faire l'unité sans léser la justice, sans opprimer la faiblesse, sans offenser l'amour.

La force, toutefois, n'était pas humiliée. Elle est une chose de Dieu, une chose, dans son ordre, grande et sainte. Elle était environnée de droits et d'honneurs, sacrée pour accomplir sa fonction légitime, libre, quoique subordonnée, suivant les conditions qui régissent l'union de l'âme et du corps. L'âme doit faire obéir le corps, elle n'a pas le droit de le détruire. Le prince n'était ni un tyran déifié ni un employé misérable. Ministre de Dieu pour le bien, il pouvait beaucoup faire, beaucoup exiger, mais il devait garder la loi de Dieu, la justice, la charité, l'amour, et obéir à l'esprit. Tel est le sens général des lois carlovingiennes, toutes rédigées dans les Conciles, où la puissance temporelle était appelée et consultée.

Ce glorieux idéal ne fut pas atteint. La félonie de la puissance séculière y a mis bon ordre. Il ne fut pas non plus cependant toujours violé. La première ferveur passée, il y eut encore de beaux élans, de nobles efforts, d'admirables retours. Jusqu'au dernier siècle, le pouvoir se prétendit chrétien, voulut quelquefois l'être, et, contraint par la foi-

persévérante des peuples, resta officiellement dans l'Eglise. A travers les heurts et les combats, en dépit des déchirements et des apostasies, l'édifice de la civilisation européenne s'éleva, se maintint, multiplia ses triomphes et ses merveilles.

On vit, disaient eux-mêmes les philosophes du dernier siècle, un ensemble de justice, d'humanité, de douceur, de liberté, de lumière, dont le monde n'avait jamais joui. L'Europe se délivra du paganisme, enferma l'islamisme dans la prison de volupté où il achève de se dissoudre, borna le protestantisme qui allait l'envahir, et traça au moins, pour le reste du monde, les chemins de l'unité. Plus fidèle à l'Eglise, moins ingrate envers le bienfait du Christ, elle eût pu facilement faire rayonner la croix sur le monde entier, et toute la terre serait aujourd'hui chrétienne, c'est-à-dire libre, affranchie des ténèbres, des idoles et des tyrans.

La loi de salut pour les peuples qui ont reçu la lumière du Christ n'est pas seulement de la conserver, mais de la propager. Leur force, leur splendeur, leur vie, leur décadence, sont en raison de l'obéissance qu'ils rendent à cette loi ou du mépris qu'ils en osent faire. Toute prospérité qui vient d'une autre cause n'est que la vengeance divine ; cette vengeance se retournera contre les instruments qui l'ont servie, et les brisera par d'autres instruments qui seront brisés à leur tour. L'Europe est sur le bord des abîmes pour n'avoir pas étendu au monde le bienfait de l'unité et pour n'avoir pas su la conserver en elle-même.

Ce que l'Eglise lui avait procuré par son indéfectible foi et par son invincible patience, elle le perd, elle le rejette, elle demande au sabre de lui en fournir une abominable parodie. Ce qu'elle ne veut plus recevoir du Christ, elle l'attend de César. Vaine attente ! César ne porte pas la lumière, César n'a pas l'amour. La force ne fera pas ce que la lumière et l'amour auraient fait. Elle unifie, elle n'unit pas. Sous les étreintes de la force, on verra mourir les patries, ou ne verra pas naître l'unité. Mais l'Eglise est là, toujours indéfectible dans sa foi, toujours invincible dans sa patience. Vaincue en un sens, elle demeure entière ; bannie, enfouie pour ainsi dire, elle travaillera sous le sol, elle tracera un plan agrandi ; elle est à l'œuvre. Ce qui s'est séparé d'elle a croulé. Ce qui aura été élevé sans elle croulera, et le même tremblement de terre emportera ces œuvres éphémères et mettra au jour les fondements du nouvel édifice déjà creusé et les assises déjà posées.

Oui, l'ancien édifice a croulé ; oui, il a croulé, par l'infidélité des hommes au dessein de Dieu, qui était de lui donner les dimensions du monde et de l'humanité. Et l'humanité a été en ce point infidèle à son instinct même, ou plutôt elle l'a laissé pervertir, car elle cherche encore ce qu'elle abandonne. Mais l'Eglise, en qui les desseins de Dieu ne sont jamais méconnus et en qui les instincts de l'humanité régénérée ne sont

jamais pervertis, l'Église demeure vigilante, douce et indomptable, et lorsque tout croule, sa main patiente s'avance déjà pour mieux rebâtir.

Relisons les paroles du Saint-Père, traçant le programme du Concile ; mais pour en savourer la sérénité vraiment divine, considérons les circonstances où elles sont prononcées.

La tempête est partout, la défection partout. Jamais L'Église ne fut plus destituée de la puissance humaine, non pas même aux premiers temps, car alors elle avait affaire à l'ignorance, non pas à la perversité de l'ingratitude ; elle était une folie que l'on voulait empêcher de grandir, non pas une puissance que l'on voulut achever d'abattre ; ses ennemis n'étaient pas comme aujourd'hui parricides, ils n'avaient pas à se venger de dix-huit siècles de bienfaits.

Pour lutter contre cette passion implacable et triomphante, plus de royaume catholique ; et encore que la multitude soit chrétienne, plus de peuple chrétien, plus de force organisée, intelligente de son devoir ! Ce que les uns ont voulu oublier, les autres ont à l'apprendre, et une conjuration toute puissante veut qu'ils l'ignorent de plus en plus. Aux yeux de ces foules qui obstinément honorent et aiment encore Jésus-Christ, l'Église est une chose vieille et diffamée, une institution des hommes qui a fait son temps et dont le monde peut et doit être affranchi.

C'est en présence de ces haines, de ces préventions, de ces aveuglements et de ces attiédissements que Pie IX élève la voix. Humble et docile comme Pierre au commandement du Maître, tranquille et souverain en présence de la tempête comme le maître lui-même, il entre dans sa dictature, il commande :

“ Ce Concile œcuménique aura donc à examiner avec le plus grand
 “ soin et à déterminer ce qu'il convient le mieux de faire, en ces temps
 “ si difficiles et si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, pour
 “ l'intégrité de la foi, pour la beauté du culte divin, pour le salut éternel
 “ des hommes, pour la discipline du clergé régulier et séculier et son
 “ instruction salutaire et solide, pour l'observance des lois ecclésiastiques,
 “ pour la réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la
 “ jeunesse, pour la paix commune et la concorde universelle. Il faudra
 “ aussi travailler de toutes nos forces, avec l'aide de Dieu, à éloigner
 “ tout mal de l'Église et de la société civile ; à ramener dans le droit
 “ sentier de la vérité, de la justice et du salut, les malheureux qui se sont
 “ égarés ; à réprimer les vices et à repousser les erreurs, afin que notre
 “ auguste religion et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur nouvelle
 “ dans le monde entier, qu'elle se propage chaque jour de plus en plus,
 “ qu'elle reprenne l'empire, et qu'ainsi la piété, l'honnêteté, la justice, la
 “ charité et toutes les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent pour le
 “ plus grand bien de l'humanité.”

A ce langage, ceux qui ont compté sur la fin de l'Eglise doivent se résigner à ajourner leur espérance. On a pu, depuis un siècle, l'on peut en ce moment même, étudier les puissances qui meurent et suivre sur leur visage et dans leur voix le progrès de l'agonie : elles ne parlent pas de la sorte, elles n'ont pas cette affirmation de leur droit, et cette souveraine application à leur devoir.

On comprend aussi pourquoi le Pape n'appelle pas au Concile, suivant l'usage observé à Trente, les dépositaires du pouvoir temporel.

Quelle place y tiendraient-ils, et quel rôle leur pourrait être assigné dans ce programme du gouvernement des esprits et des mœurs ? Qu'oseraient ils faire pour l'objet du Concile, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, enfin pour le *salut éternel* des hommes ? Ils n'ont plus le droit de parler aux hommes de leur salut éternel, ils ont délaissé cet intérêt, ils ne le comprennent plus ou lui sont contraires. Comme individus, s'ils veulent rester catholiques, ils sont dans la même condition que leurs frères, la condition de l'égalité parfaite ; ils ont à recevoir et à exécuter la même loi, avec les mêmes avantages, sous les mêmes peines ; ils ont le choix de se sauver ou de se damner.

Comme représentants de l'Etat, ils représentent une chose qui n'est plus dans l'Eglise et qui n'y veut plus être. Pourquoi dès lors l'Eglise les consulterait-elle sur sa législation, sur les lois qu'elle fait pour elle-même, pour le salut des fidèles dans la situation présente, pour le salut du monde dans l'avenir. Il n'y a pas d'assimilation possible entre le *roi d'Italie* par exemple, et Charlemagne ; et si pourtant ce prince demandait d'entrer au Concile, que pourrait lui répondre le Pape, sinon ce que notre saint Louis captif répondait au Sarrasin qui voulait être armé chevalier : Fais-toi chrétien !

Rois par la grâce de Dieu, ils le disent, c'est vrai, et la croix est encore sur les couronnes ; ils rendent à l'humanité chrétienne ce dernier hommage, comme à une fille de roi qui n'était pas née pour passer aux bras des étrangers et des gens d'aventure, et qui ne peut être épousée que par des hommes de son culte, c'est-à-dire de sa condition. Mais enfin ce n'est qu'une formule et qu'un décors faux, dont l'Eglise ne se peut plus contenter. Rois par la grâce de Dieu pour dresser des théâtres, pour viser des blasphèmes et des obscénités, pour fonder des lieux de plaisirs, pour décréter des guerres de brigandage, pour déchirer le corps du Christ et jeter le sort sur la robe sans couture ! Rois par la permission de Dieu, à la bonne heure, et ce n'est une grâce ni pour les peuples, ni pour eux-mêmes !

Enfin, l'Eglise ne les expulse pas ; elle constate qu'ils sont dehors. Elle a suffisamment attendu, elle les a suffisamment pressés de rester, elle

a assez prié, assez pleuré, assez souffert, assez enduré de coups perfides d'injures et de blessures, qui eussent été mortelles si elle pouvait mourir. La rupture est déclarée, elle s'y plie ; cette rupture lui donne le monde à reconstruire, elle s'y met.

Certes, la situation est humainement pleine d'angoisses et de péril. C'est l'entrée du désert, où, durant quarante années, le peuple de Dieu dut errer pour se refaire lui-même, échapper à la servitude des idoles, perdre les mœurs de l'Égypte et mériter de garder en dépôt la lumière du monde. A prendre pareille résolution, à se jeter dans ce refuge laborieux et menaçant, il fallait l'inspiration de Dieu et l'obéissance, la grandeur morale de Moïse. L'on peut prévoir des poursuites acharnées, des catastrophes qui n'épargneront rien. Mais nous avons à notre tête plus que Moïse, et devant nos pas mieux que la colonne de feu : nous avons Jésus-Christ et la croix et le jour ; ce jour dont le monde sera privé, ne cessera pas de luire pour nous.

A vrai dire, en fait d'avantages matériels, ceux d'entre nous qui n'ont pas pris avec eux-mêmes le conseil d'abjurer plus ou moins, ne feront qu'un léger sacrifice. Comme l'État est hors de l'Église, nous n'avons plus guère de place dans l'État. Que sommes-nous en France, nous autres catholiques ? Le peuple conquis, de purs et simples contribuables, pas autre chose. L'État n'a plus de postes supérieurs un peu actifs où il nous puisse aller.

Se figure-t-on un catholique, de ceux qu'on appelle *cléricaux*, devenant ministre ou seulement préfet, et restant clérical ? Quels cris, si l'État faisait cette offense à l'opinion, cette déchirure à l'unité ! L'opinion non plus ne veut pas de nous. Elle ne veut pas de nos pensées, de nos doctrines, de nos lois, de notre art. Le signe de la *Bête* n'y est pas. On ne veut de nous que notre argent et notre sang. Nous les donnerons, nous acquitterons cette dette administrative, mais nous réserverons nos âmes. Et nous, au moins, nous aurons des âmes ; nous aurons cette ressource pour la liberté, pour la patrie et pour le genre humain !

Ce qui va se passer n'est pas inouï. Noé l'a vu. Mais l'arche de Noé était fermée, la barque de Pierre est ouverte. Pierre a entendu la voix qui lui dit de prendre le large : *Duc in altum*, coupe les amarres, quitte ces rivages devenus des écueils et va en haute mer ! Le pêcheur d'hommes jettera son grand filet dans les grandes eaux battues de tous les vents, et les enfants de l'Église recueilleront les naufragés de ce beau vaisseau de l'État, qui n'aura, lui, à jeter aux flots que son équipage plein de séditeux et d'esclaves, et ses engins de mort impuissants contre le courroux du ciel. Tous ne voudront pas périr, beaucoup élèveront les mains comme ceux qui furent sauvés au moment du déluge et par le déluge ; car le déluge fut aussi une miséricorde de Dieu.

Quoi qu'il arrive, en dehors de l'Etat comme dans l'Etat, l'Eglise conservera ses lois, conservera ses vérités ; elle n'aura pas une vérité du lendemain, elle ne déclarera pas caduque une vérité d'hier. Quelle que soit la fureur et la durée de la tempête, rien de cet ensemble divin ne tombera dans le gouffre, rien ne sera altéré. C'est le pain de l'avenir, l'espoir de la future moisson : l'Eglise prendra soin que le grain reste pur.

Ici, les partisans des "libertés de perdition," disposés peut-être à se réjouir autrement qu'il ne faut des ruptures présentes, se verront détrompés. Les idées errantes seront sévèrement rappelées au giron. A bord des navires, il y a un ordre pour la tempête, comme il y a un ordre pour le combat, et la discipline est plus stricte et veut être plus obéie quand le péril est plus grand.

Ce n'est pas pour établir la division que les concordats seront détruits, mais pour rétablir l'unité ; il ne s'agira plus d'alliances, il s'agira de conquêtes.

Et si l'on ose jeter plus loin les yeux dans l'avenir, par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Eglise qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain également protégé et protecteur de tout le monde ; un peuple saint comme il y eut un saint empire. Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire ; elle abolira partout les idoles, elle fera régner universellement le Christ, *et fiet unum ovile, et unus pastor.*

L'homme infidèle a déchaîné la tempête et veut qu'elle déracine l'arbre de vie. Dieu fidèle fait à la tempête un autre commandement : il lui ordonne d'enlever les graines fécondes et de les répandre sur toute la terre. La tempête obéira : contre l'attente de l'homme, elle ne sera qu'un semeur.

Joseph de Maistre disait : " Nous serons broyés, mais pour être mêlés." Et pourquoi serons-nous mêlés ? Pourquoi Dieu permettra-t-il ce broyement, ce sang, ces larmes ? Pour en faire simplement, comme les hommes, de la boue ? Dieu ne fait pas de la boue, il fait du ciment, un ciment divin et éternel, dont il construit son édifice divin et éternel, son Eglise, le corps mystique de son Christ. Nous serons épurés et mêlés, pour former de plus en plus un seul genre humain, pour parvenir à la fin de l'homme et de l'humanité, qui est de connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen arriver à la vie éternelle ; c'est-à-dire à l'indissolubilité.

et à l'éternité de l'union avec le Christ, commencée sur la terre, achevée dans les cieux. C'est la prière de Jésus : *Ut sint unum, sicut et nos.*

LOUIS VEUILLOT.

LES INSTITUTIONS DE FRANCE A ROME.

On sait que Rome était jadis remplie d'églises, de chapelles, d'asiles, d'établissements de piété et de charité fondés et entretenus par les diverses nations catholiques, pour subvenir aux besoins spirituels et matériels de leurs nationaux, hôtes passants ou permanents de la Ville sainte. La foi religieuse et le sentiment le plus élevé de la patrie inspiraient également ces fondations souvent magnifiques. Ainsi toutes les nations étaient civilement citoyennes de Rome, et tout catholique avait dans Rome sa propre paroisse et sa propre maison. Beaucoup de ces établissements existent encore; la France, qui s'était donné avec plus d'ampleur une si noble distinction, a conservé la plus grande partie des siens. Leur histoire et leur situation, encore florissante, fournissent la matière d'un très intéressant ouvrage que vient de publier Mgr Pierre La Croix.*

Personne n'était plus compétent pour ce travail et ne pouvait le faire avec un soin plus scrupuleux et plus tendre: Mgr La Croix est du nombre de ces *Gallo-Romains*, comme nous nous sommes permis de les nommer, † qui constituent dans Rome une colonie tout à fait à part, très caractérisée, très importante sans y prétendre aucunement, et très précieuse à tous les points de vue. Ce sont des hommes que les circonstances ont amenés à Rome sans projet d'y demeurer, pour exercer quelque petite charge ecclésiastique, pour faire quelques études, pour contenter leur piété ou leur curiosité, et qui n'ont pu s'en aller, retenus invinciblement, subjugués par ce charme incomparable que tout le monde ressent, et auquel les plus heureux et les plus sages ne savent ni ne veulent échapper. Le type de ces amants de Rome fut le savant d'Agincourt. Il était venu pour quelques semaines, et resta

* *Mémoire histoaique sur les institutions de France à Rome*, puisé dans leurs archives et autres documents, la plupart inédits, par Mgr PIERRE LA CROIX protonotaire apostolique, clerc national du Sacré Collège et du consistoire pour la France, etc. 1 vol. in-8, 1868.

† *Parfums de Rome.*

“ pour quelques semaines ” pendant quarante ans, tenant toujours sa malle prête. Durant quarante ans il entendit, comme Romeo, chanter l'alouette, mais il resta sur l'échelle, prolongeant son cher adieu, et la mort seule y mit fin.

Mgr La Croix n'est pas loin de sa quarantième année de séjour ; seulement, une fois entré dans Rome, nous ne croyons pas qu'il se soit proposé de partir. Homme distingué, instruit, bien situé de toutes manières, fait pour monter haut, il se sentit arrivé. Sur le chrétien et sur le prêtre, l'attrait de Rome est plus puissant encore que sur le savant et sur l'artiste. D'ailleurs, les endroits où la science et l'art peuvent planter leurs crampons ne manquaient pas en Mgr La Croix, et Rome le prit aussi par là. Son humble petit poste de clerc national, fort inférieur à son mérite, lui parut très suffisant pour ce qu'il voulait avoir d'ambition. Il ne regarda pas plus loin de ce côté. Il se mit à apprendre Rome. Il l'apprit “ par cœur, ” c'est bien le mot. Et furetant, voyageant, relevant des inscriptions, prenant des notes sur les faits contemporains, communiquant sa science, familier des vieux livres et du jeune monde, menant la vie la plus dignement et la plus doucement occupée, il est parvenu à l'honneur de la vieillesse sans rien perdre de la vigueur de son esprit ni de la jeunesse de son cœur, perpétuellement entretenues l'une et l'autre par ce noble et charmant amour de Rome qu'il avait ressenti dès le premier moment.

Tel est aujourd'hui le doyen très-justement aimé et vénéré des Gallo-Romains. Un trait fort marqué de cette corporation involontaire, particulièrement visible chez Mgr La Croix, c'est qu'on y est en général plus français qu'en France et plus romain parfois qu'à Rome. Nous ne parlons pas des hauteurs, où rien n'est jamais diminué, mais des régions moyennes, qui partout, en ce siècle, tendent vers le bas. Il y a quelque chose d'inséparable dans le grand amour de Rome et dans le grand amour de la France. Rome la mère, France la fille aînée. Pierre appuyé sur Louis de France ! Le dernier Gallo-Romain, s'il doit y avoir un dernier, mourra en caressant ce rêve et en soutenant qu'il va s'accomplir. On le sent dans ce *mémoire* sèchement historique et presque technique de Mgr La Croix. Il ne fait point de comparaisons. Il ne parle point des établissements pieux des autres peuples ; mais comme il aime les établissements de la France ! comme il en relève avec soif l'histoire, l'utilité, la beauté, la richesse ! comme il en désire l'accroissement, la splendeur, la perpétuité !

Son vœu sera-t-il accompli ? la France accroîtra-t-elle, gardera-t-elle ce qu'elle a dans Rome ? Oui, si elle garde Rome : et alors ce qu'elle gardera pourra s'accroître sous sa main, parce qu'elle-même croîtra. Nous ne voulons pas jeter les yeux sur cet avenir. A quoi bon, et qui peut se-

vant de voir dans l'avenir, nous ne disons pas jusqu'à demain, mais jusqu'au soir du jour courant ? Hélas ! nous sommes loin de l'an 755, où Pépin le Bref exemptait de tout droit de péage et de gabelle les pèlerins de ses Etats, *et même ceux d'Angleterre*, qui passaient par la France se rendant à Rome. Le chef des Francs voulait que ces pèlerins fussent libres, car ils allaient chercher à Rome la lumière, la justice, la liberté ; car ils rapportaient de Rome les pierres qui devaient porter et former tout l'édifice de la civilisation chrétienne !

C'est en 756, un an après avoir publié cette constitution si libérale, que Pépin fondait la chapelle impériale et royale de Sainte-Pétronille, dans Saint-Pierre du Vatican, et ce fut le premier établissement français. Le second, vers l'an 800, fut l'hospice et le cimetière pour les pèlerins français, à Saint-Sauveur *in Ossibus*, à l'ombre de la basilique vaticane. Celui-ci est le don de Charlemagne, à la douce et grande main, le père du peuple franc réservait à ses fils un dortoir dans Rome et appuyait au seuil de Saint-Pierre leur tête endormie. Ensuite vint l'auditorat de Rote (1230), pépinière d'évêques et de cardinaux illustres, où l'on vit Durand, évêque de Mende, auteur du *Rationale Divinorum Officiorum* ; Jean le Moine, cardinal ; le bienheureux Bertrand de Cahors, martyr, assassiné dans un congrès où il défendait les droits de l'Eglise ; le cardinal de Polignac, auteur de l'*Anti-Lucrèce* ; et de nos jours, Mgr l'abbé de Ségur, l'un de nos plus vifs et vivants apologistes ; Mgr de la Tour-d'Auvergne, Archevêque de Bourges ; Mgr Place, Evêque de Marseille ; Mgr Lavigerie, Archevêque d'Alger. Le Cléricat national est de la même année ; cette institution reçoit aujourd'hui son lustre qui grandira. Saint-Louis-des-Français, *confrérie, paroisse et hôpital*, date de 1454. La liste entière comprend dix-huit noms, elle se termine glorieusement en 1851, par l'*Ecole des Frères*, pour les enfants de la colonie française.

Pour ceux qui ne connaissent pas Rome, le livre de Mgr La Croix n'est qu'un travail bien fait et solide, de bonne érudition et en bonne langue, sur un objet particulier fort éloigné des préoccupations et des curiosités actuelles du monde. Pour les Gallo-Romains, et nous en sommes, quoique exilé, il est tout rempli du *je ne sais quoi*, de la grâce, du parfum, en un mot du charme de Rome. On fait à Rome quelquefois des courses spéciales, on va visiter un certain ordre de beautés mieux connues des bons guides. Nous nous souvenons d'avoir fait un jour une partie d'*escaliers* : l'escalier du palais *Broschi*, celui du palais *Massimo*, celui du palais *Spada* et plusieurs autres, très divers, tous très nobles et très beaux. Mgr La Croix était de cette partie, où se trouvait aussi Mgr Bastide, le capitaine, l'orateur, l'apôtre et la joie des Gallo-Romains, sans qui nulle fête n'est entière et ne

fournit tout ce que le cœur et l'esprit en attendent ; et que de belles, et bonnes, et aimables choses furent dites ce jour-là sur les escaliers ! Le livre de Mgr La Croix est une partie de France, une course dans la France de Rome : et qui a fait cette course sans lui et la voudra refaire avec lui, retrouvera le charme et apprendra du nouveau.

Nous le remercions pour notre compte des choses solides et glorieuses qu'il a voulu nous apprendre. Nous le remercions surtout de nous avoir fourni l'occasion d'exprimer publiquement la tendresse et le respect que lui gardent tous ceux qui ont rencontré dans Rome sa main secourable, son esprit savant et gracieux, son cœur meilleur encore, tout plein, tout vivant, tout brûlant des belles flammes de l'amour de l'Eglise et de l'amour de la France, nos deux patries, ou plutôt notre seule et indivisible patrie.

L'Univers.

LETTRES D'UN PASSANT.

Monseigneur d'Orléans, après un regard jeté sur nous, a conçu de justes alarmes, que, chrétien, il devait ressentir qu'évêque, il ne pouvait taire. Le bon pasteur, au moment du danger, prévient ses brebis et les pasteurs des brebis voisines. Mgr Dupanloup a saisi de nouveau sa plume diligente L'évêque académicien a écrit à un cardinal sénateur. Et, pour le dire en passant, si je comprends qu'un évêque soit de l'Académie, où il fait de la littérature, je ne saurais approuver qu'un cardinal soit du Sénat, où l'on s'occupe de politique. Comme bien on pense, cette opinion m'est personnelle et le Sénat ne la partage pas.

Mgr d'Orléans, dans sa récente brochure, attaque à la fois les doctrines qui circulent, les professeurs qui les propagent et l'Etat qui les autorise. Et aussitôt les docteurs de la démocratie patentée lui ont crié de la plate-forme de leurs journaux : Monseigneur, vous n'êtes ni de votre temps ni des nôtres. Vous insultez les découvertes de la science modernes parce que chacun de vos dogmes tombe à chacun de ses progrès ; véritable héritier des moines qui ont enfermé Galilée, vous ne croyez pas au mouvement de la terre et à la rotation des hommes. Monseigneur, ne nous dites pas que vous connaissez la science. Vous condamnez des opinions professées par plusieurs personnages des deux sexes, dont les uns

sont vivants et les autres ne sont plus. Monseigneur, ne nous dites pas que vous pratiquez la charité. Enfin, descendant au rôle de dénonciateur, vous reprochez au gouvernement les tolérances qu'il accorde et les fonds qu'il distribue à ses amis, qui ne sont pas les vôtres. Monseigneur, ne nous dites pas que vous défendez la liberté. Tel est le raisonnement de nos adversaires ; il n'est ni neuf, ni concluant, ni courtois ; mais quand un chien et un homme se trouvent devant un évêque, l'un le regarde bien et l'autre de travers.

Mgr d'Orléans s'incline plus volontiers et aussi profondément que personne devant cette science qui nous permet de comprendre la grandeur et d'expliquer les œuvres du Dieu vivant et éternel. Il ne voudrait pour rien au monde déranger Galilée dans les promenades qu'il exécute tous les jours de l'observatoire où il découvre rien au Sénat où il émarge fortement. L'éminent prélat n'ignore pas les tristes vérités qui s'observent sans lunettes et se démontrent sans astronomes. La terre s'abandonne à des révolutions insensées et l'homme tourne comme un derviche autour du soleil en fœction. Quant au soleil, il est irrégulier dans sa marche, capricieux dans ses ardeurs et mal servi par ses rayons. Tout le monde sait qu'il a des satellites et beaucoup jugent qu'il en a trop.

On n'est ni ignorant pour être évêque, ni instruit pour être docteur. Comment, de prétendus savants prêcheront l'immortalité de la matière, et un véritable sénateur demandera la rénovation de la morale sans qu'un évêque ait le droit de protester au nom de la religion dont il est le gardien et du Dieu dont il est l'apôtre. Est-ce nier la lumière que de repousser les ténèbres, et le progrès que d'affirmer la foi ? On nous dira, le libre arbitre est un songe et la conscience n'est qu'un mot, sans qu'un prélat puisse répondre à ces opinions dont la politique abuse et qu'a réprochées l'Évangile. Celui-ci accorde une âme aux locomotives, celui-là la refuse à l'homme. L'un veut prouver que le roi des animaux est inférieur à ses sujets, l'autre daigne croire que nous avons amendé le gorille perfectible. Tout ce qui n'est pas parfait est perfectible, la constitution du gorille peut en effet s'améliorer, et, si j'ose ainsi parler, il en est de même de la nôtre.

Ces doctrines circulent dans les quatre Facultés, et c'est à cet enseignement que l'on convie la jeunesse ! Quelques-uns de nous, reniant leur divine origine, ont cherché leurs sources dans la nature et leur parenté chez les brutes. Les plus égarés ont poussé la folie de l'orgueil jusqu'à mieux aimer être l'amélioration d'un singe que la ressemblance d'un Dieu. Beaucoup font tout ce qu'ils peuvent pour se rapprocher du grotesque ancêtre qu'ils ont choisi pour leur race. Ils ont imité la figure dégradée, les appétits charnels et les ascensions rapides du singe obscène dont ils se croient l'effigie et se disent la postérité.

Mon discours a trois points comme le sermon d'un prédicateur ; le premier point étant vidé, je passe au second. On a accusé l'évêque d'Orléans d'avoir manqué à la charité chrétienne, c'est-à-dire à la plus grande des vertus théologiques, au dire de saint Paul qui s'y connaissait. Et pourquoi ? L'évêque a dénoncé les opinions professées par des personnes respectables qui vécurent avec honneur et sont mortes en solidaires. Un écrivain masqué a osé dire que Mgr Dupanloup maniait aussi légèrement qu'Hamlet les ossements du cimetière et les crânes des bouffons. A ce passage, j'ai vu passer le bout de l'oreille de Louis Ulbach sous le casque de Ferragus et c'était un vilain spectacle. Mais sérieusement où allons-nous ? On nous défend de parler des morts et l'amendement Guilloutet nous interdit de parler des vivants ? Alors que restera-t-il si vous retranchez le présent et le passé des domaines expropriés de la critique et de l'histoire ? Laissez errer sur les sépulcres la justice au pied timide, qui ne hante pas les palais. Aucune loi prohibitive n'a encore assimilé aux murs sacrés de la vie privée les tombes des gens privés de vie.

Dans toute discussion il y a des limites tracées d'avance que le sage respecte et que l'imprudent franchit. Il n'est pas besoin que je dise que Mgr d'Orléans a gardé le respect de ses adversaires, et il est inutile que j'ajoute qu'il n'a à demander à personne des leçons de convenance et des exemples de dignité. Il a attaqué les doctrines, c'était son droit ; et ce n'est pas sa faute si ces doctrines supposent chez ceux qui les professent ou les ont professées une loyauté douteuse et une raison compromise. Il y a un proverbe qui dit : On doit la vérité aux vivants et des égards aux morts. Mgr d'Orléans a payé toute sa dette et même plus que sa dette d'égards et de vérité. D'ailleurs le proverbe a tort, comme presque tous les proverbes. C'est aux vivants que nous ménageons la vérité et que nous prodiguons le respect. Comme les Egyptiens, nous instruisons le procès des Pharaons décédés, et nous attendons qu'ils soient sous la terre pour blâmer ce qu'ils ont fait dessus. Mieux vaut tard que jamais, dit un second proverbe plus raisonnable que le premier. Cette justice est lente, mais cependant elle nous instruit toujours et parfois nous console.

Des objections qu'a soulevées le dernier écrit de l'évêque, il me reste à traiter la plus importante et la dernière ; la voici dans sa rigueur et selon sa formule : Si vous reprochez à l'État les faveurs qu'il décerne à des adversaires que vous supposez dangereux et le patronage dont il couvre des doctrines que vous préjugez fausses, vous répudiez par cela seul la liberté, même diminuée, fonctionnant soit contre vous, soit en dehors de vous. Dieu, qui créa le bien et le mal, a laissé à l'homme l'éternelle faculté du choix ; le vieil arbre de l'Éden prolonge encore sur la terre ses rameaux multipliés, et la créature indisciplinée ou soumise a

le droit de décider à quels fruits et à quels ombrages elle prétend recourir pour désaltérer sa soif ou pour protéger son sommeil.

Il est vrai, la liberté est une et indivisible comme l'ancienne République. Elle n'a et ne peut avoir ni exceptions, ni restrictions, ni préférences. Elle existe, quand elle existe, pour les bons comme pour les mauvais, et nous l'invoquons avec une confiance d'autant plus grande que nous savons qu'elle est l'arme de la vérité comme le despotisme et le bouclier de l'erreur. Elle est le regret des peuples déshérités et le signe des victoires prochaines. Elle n'est salubre que si elle est sans limites, et jamais elle ne doit être ni marchandée par les petits ni confisquée par les puissants. Ne craignez ni ses excès ni ses souillures, elle a le don de modérer les uns et d'effacer les autres. Comme un fleuve fertile en ses débordements même, elle rejette sur sa rive les obstacles qui l'entravent et se purifie dans son cours des orages qui l'ont souillée, puis reprenant sa marche un instant retardée, elle règle ses flots limpides qui vont réfléchir de nouveau la silhouette des arbres et la splendeur des cieux.

Mais nous ne vivons pas sous un régime de liberté, hélas ! bien au contraire. Aujourd'hui, comme le dit l'évêque d'Orléans, " toutes les facultés, toutes les écoles, tous les programmes et tous les diplômes ne sont-ils pas dans une seule main : la main de l'Etat ? Si donc les mauvaises doctrines circulent et les mauvaises mœurs épouvantent, on s'attaque et on doit s'attaquer à qui, à l'Etat ? L'Etat étant tout, est responsable de tout. " Rien de plus logique, de plus net et de plus précis. Qui autorise les cours, les professeurs, les bibliothèques, les écoles, les conférences ? L'Etat. J'ai donc le droit de demander compte à l'Etat de l'enseignement qu'il salarie, des lectures qu'il autorise et des agents qu'il estampille. J'en ai d'autant plus le droit que c'est avec mon argent exactement perçu par le collecteur des impôts que l'Etat universel et illibéral se donne le luxe de défrayer un Sénat qui n'a rien de particulier et une instruction qui n'a rien de public.

Socrate fut accusé jadis d'avoir corrompu la jeunesse. *Socrates accusatus est quia corrumpbat juventutem.* Cet exemple est tiré de la Grammaire latine de Lhomond, que Dieu veuille rejoindre à Chapsal dans le paradis des grammairiens. Socrate était innocent, c'est pourquoi il fut condamné. M. Duruy me semble moins innocent que cet illustre Athénien ; il est moins illustre aussi, mais il est plus récompensé. Que M. Duruy soit bien convaincu que, bien loin de vouloir le condamner à une décoction de ciguë, je ne songe pas même à lui infliger une simple tasse de bouillon aux herbes. Que l'honorable ministre de l'instruction publique daigne cependant y réfléchir. Il est dur pour le contribuable d'avoir à payer des professeurs qui viendront dire que Dieu n'existant pas, il ne faut pas l'inventer, ou qui tenteront de prouver que l'homme est un singe.

perfectionné ayant eu le double avantage de retrouver la parole et de perdre la queue.

Le Christ a dit à ses disciples : " Allez par toute la terre, enseignant toutes les nations. " Ceux qui prenant aujourd'hui cette parole au sérieux, voudraient combattre l'enseignement de l'Etat par l'enseignement de l'Eglise comme le poison par l'antidote, courraient risque de se heurter à l'uniforme d'un gendarme ou à la porte d'une prison. On nous dit : " De quoi vous plaignez-vous ? Vous buvez à pleines lèvres à la coupe des faveurs et vous mordez à belles dents dans le gâteau du budget. Vous n'avez qu'à demander pour obtenir et qu'à désirer pour avoir. " J'ai entendu de mes oreilles ce singulier raisonnement, qui n'a pas le don de persuader comme la vérité et de désarmer comme le rire. Si nous sommes les privilégiés de l'Etat, comment se fait-il que nous ayons vu disparaître la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cette grande institution catholique sortie en un jour heureux d'une noble pensée d'Ozanam ? Quelque temps après ce douloureux écroulement, l'Etat plaçait à la tête de la franc-maçonnerie restaurée un général que l'on eût cru plus amoureux de la musique que sectateur de la truelle. Je m'étonne, soit dit en passant, qu'on n'ait pas confié ce poste d'honneur aux mains ouvrières de M. Haussmann, le préfet de la Seine étant le seul qui dans nos temps difficiles ait su allier le dévouement du fonctionnaire à la franchise du maçon.

Les cours publics autorisés ont été confiés à des gens dont la foi ne transporterait pas les montagnes, et dont le talent n'a transporté personne. Je ne veux pas m'en plaindre, mais je constate qu'aucun des nôtres ne figure au nombre des élus qui ont obtenu la gracieuseté d'une tribune et le don d'un public. Je suppose que, m'adressant à M. le ministre, je lui demande la permission de traiter dans une conférence une question morale ou un sujet historique. M. le ministre me répondrait avec cette grâce éternelle qui console de ses refus nombreux : Vous êtes un rêveur obstiné à vos chimères légitimistes, et vous seriez évidemment tenté de raconter les fautes du premier empire et les bienfaits de la Restauration. Ces vérités sont trop dangereuses pour le temps et trop longues pour une conférence. Le premier empereur a fait plusieurs martyrs, mais il était au dessus du commun d'entre eux. Ce fut un homme extraordinaire que vous ne pourriez ni suivre dans ses voyages, ni imiter dans son divorce. M. Nisard, qui est un des nôtres, sait bien qu'il y a deux morales, une pour les grands, l'autre pour les petits, et Limyrac, que nous avons nommé préfet, vous dira, s'il veut être sincère, que les aigles qui franchissent le Rubicon ne s'inquiètent pas des oies qui ont sauvé le Capitole.

Un jour le prince Albert de Broglie eut lui aussi quelque envie de conférer en public ; il n'avait à cette époque ni les honneurs de l'Académie, ni les ennuis du dictionnaire. Le prince fut éconduit comme le plus

simple des mortels ; on le supposait partisan du régime de Juillet et adversaire des décrets de janvier. Ce n'est qu'à ceux qui font vœu d'être leurs, que les dieux prodiguent des faveurs et accordent des loisirs. Mais si Albert de Broglie pouvait déplaire, M. Cochin, catholique dévoué, économiste distingué et conservateur raisonnable, ne pouvait pas ne pas plaire ; et pourquoi refuser à cet honnête homme l'agrément d'une conférence sans danger et d'un plaisir sans peur ?

Je ne crois pas que les catholiques aient lieu de se louer de l'attitude d'un gouvernement qui prend à tâche de démentir à Paris ce qu'on suppose qu'il exécute à Rome. Tous les jours, pour justifier les inquiétudes des évêques, se produisent des faits nouveaux dont je ne veux citer qu'un. Cette année, le soir même du Vendredi saint, plusieurs personnages ayant tous reçu de l'Etat dignité, charge ou fonction, s'étaient assis chez un sénateur à une table moins frugale que celle de Pythagore. A ce repas d'Epicuriens ne figuraient que des aliments interdits et des fruits défendus. Un des puissants du jour vient honorer de sa présence cette fête sans prétentions ; il entre, et aussitôt plusieurs des convives, fronts courbés et reins fléchissants, se dédommagent par leurs genuflexions en l'honneur du prince de leur insolence à l'égard du Dieu.

On nous a accusé, à ce propos, de rôder l'oreille aux portes et l'œil aux serrures pour chercher des innocents à dénoncer et des calomnies à vendre. Le reproche ne saurait nous atteindre, car la nouvelle que j'ai donnée, après tant d'autres, a paru pour la première fois dans les colonnes d'un journal étranger qui traîne péniblement un bout de corde officieuse. Chacun est libre de prendre des aliments qui lui conviennent, mais il ne faut être pour personne ni une occasion de risée ni une cause de scandale. Quand on a perdu la foi, il convient de garder le respect. Je sais bien qu'on n'est pas sénateur ou prince,

Pour se gêner en tout
Et ne pas se passer la moindre fantaisie.

Toutefois, j'oserai dire au prince qui combattit à l'Alma et dans d'autres lieux, que jamais les convives des fins soupers d'autrefois, jamais les athées du siècle dernier, jamais Helvétius, jamais d'Holbach, jamais le régent lui-même, n'eussent choisi un semblable jour pour mêler leurs éclats de rire au deuil universel. Un cynique, cependant, se permit le Vendredi-Saint, non pas de manger, mais de boire outre mesure. C'était Piron, qui rima l'ode à Priape, qu'admirait le bon Fontenelle ; Piron, qui même en état d'ivresse, avait plus d'esprit à lui tout seul que plusieurs académiciens, reprit par un mot grossier son équilibre perdu. " Le jour où la divinité succombe, il est bien juste, disait-il, que l'humanité change."

Je vais consacrer à des sujets moins graves ce qui me reste de temps et de place. L'époux oublié de S. A. I. la princesse Mathilde, le vieux M. Demidoff, a tiré de sa galerie de San Donato vingt-trois tableaux qu'il vient de livrer aux disputes des enchérisseurs. Les disputes ont été loin, jusqu'à quatorze cent mille francs à peu près. M. Demidoff compte employer le produit de cette vente mémorable aux pratiques de cette charité bien entendue qui commence non par soi-même, mais par quelque autre.

De l'autre côté des Pyrénées, une triste nouvelle nous arrive : le maréchal Narvaez a cessé de vivre au moment même où l'on commençait à prendre l'habitude de sa personne et à admettre la nécessité de son pouvoir. Il est mort premier ministre, duc de Valence et grand d'Espagne. Hélas ! par ce que sont certains grands en Espagne, qu'on juge ce qu'y doivent être les petits !

Le Sénat vient de perdre un membre ! le reste du corps se porte bien, ce qui n'est pas une mince consolation dans une si grande douleur. Le général Husson est allé voir dans l'autre monde ce que l'on pense de celui-ci, et il vient, j'aime à le croire, d'échanger sa stalle de sénateur contre une lyre de séraphin. M. Troplong, prononçant l'apologie du défunt, a saisi l'occasion de faire applaudir et de chanter son morceau d'éloquence sucrée. Le Mathusalem du Sénat excelle dans les oraisons funèbres, et sa manière consiste à peindre des sentiments qui n'ont plus cours, dans un français qui n'a pas de sens. Il ensevelit les mémoires des trépassés sous une jonchée de lieux communs, et il semble que ses paroles aient le don d'adoucir les regrets et d'avancer l'oubli. Il est difficile, je le sais, de louer des morts inconnus, quoique sénateurs. Où il n'y a rien, M. Troplong perd son droit et je ne crois pas qu'il l'ait jamais bien su.

En tout cas, s'il l'a bien su, il l'a bien oublié. C'est le petit Bossuet du petit Luxembourg, mais on obtient que des diminutifs dans des temps comme les nôtres. M. Troplong est cependant un fonctionnaire de premier ordre et d'un agréable spectacle. Seul, immobile au milieu de ses collègues sans cesse renouvelés, il siège comme un immortel parmi des éphémères et oppose orgueilleusement à la fragilité d'autrui sa résistance séculaire. On sent qu'il a dans sa poche autant de discours nécrologiques que de sénateurs sous sa férule, et il les placera, pour peu que Dieu lui prête vie n'exige pas de remboursement. Il est solide comme sa chaise curule et blanc comme les pommiers en fleurs. Il sait qu'un peu d'égoïsme ne messied pas à ceux qui veulent longtemps vivre, et il a heureusement justifié ce joli mot d'un homme d'esprit : " Le Sénat a soin de la Constitution de l'empire et M. Troplong de la sienne. "

Le général Husson, dont j'ai dessein de dire quelques mots, n'a pas attendu son honorable président. Il est parti devant, comme un courrier.

qui précède son maître. Ce brave s'est éteint à Fontainebleau sans avoir pu achever le printemps de sa quatre-vingt-deuxième année. Il eut dès sa jeunesse la vocation militaire et, soldat comme tant d'autres, il suivit le vol rapide des aigles victorieuses. Il vit le soleil d'Austerlitz et les neiges d'Eylau. Sa vie tient dans ces deux lignes : il commença par donner des coups de sabre et finit par en recevoir.

La fortune ne lui fut pas longtemps fidèle : fait prisonnier en 1808, il connut, six années durant, le régime des pontons anglais. Il en sortit, ayant au cœur la haine d'un peuple auquel il attribuait à tort les infortunes de son pays, et, avec raison, les siennes. Ses rancunes étaient plus profondes que celles du marquis de Boissy et plus légitimes aussi. Jamais, depuis son malheur, il ne put supporter ni l'éloge, ni la présence, ni la photographie d'un Anglais. Il unissait, comme de raison, sa haine de l'Angleterre à son amour de l'empereur, et il était de ceux qui disent encore : " La perfide Albion et le petit caporal." Brave général Husson !

Sa maison de Fontainebleau était remplie de marbres et de portraits, de lithographies et de gravures représentant Napoléon à tous les âges, dans toutes les poses et dans tous les costumes. Il y avait quelque chose de touchant dans cette dévotion d'un fanatique à une idole et dans ce respect d'un vieillard pour un mort. Sur un buste de l'empereur, qui décorait le fond de son jardin, il avait tracé de sa main ces paroles étonnantes : " Il mourut assassiné par l'oligarchie britannique." A la lecture de cette prodigieuse inscription, on devine que son auteur est de la race des naïfs, des crédules et des fidèles. Et de fait, il avait appris dès l'enfance, à obéir sans discuter, à croire sans comprendre, à se dévouer sans réfléchir. Comme il avait appris, il agissait : Brave général Husson !

Le général Husson, simple capitaine à la chute de l'empire, n'eut pas pas à se plaindre des monarchies suivantes, dont l'une grossit, l'autre étoila ses épaulettes. Plus il avançait dans sa carrière, plus il reculait dans le passé. Dans son esprit peuplé des songes d'autrefois, il remuait incessamment le souvenir des victoires gagnées et des batailles perdues. Dieu réservait une grande joie aux derniers jours de ce vétéran. Le prince Louis-Napoléon, sorti de prison et revenu d'exil, avait donné le deux décembre pour pendant au dix-huit brumaire, et mis du même coup d'Etat les représentants à l'ombre et l'empire en lumière. Le général Husson se sentit rajeuni à la pensée qu'il allait servir le neveu comme il avait servi l'oncle. Ebloui à la vue des soldats en armes, et du peuple en désordre, il pensa que depuis Strasbourg on n'avait rien entendu d'aussi fort et rien vu d'aussi grand. Brave général Husson !

Il croyait voir la redingote grise redevenue de mode et le petit chapeau remis en forme. En regardant la colonne avec l'orgueil d'un Français,

il lui semblait que les victoires sculptées sur les spirales d'airain allaient reprendre leur vol et continuer leurs voyages. Il s'attendait à de grandes choses et à de hautes fonctions : on le nomma du Sénat et on l'entretint du Mexique. Est-il satisfait de la politique suivie et des guerres entreprises ? Je le crois, car il n'avait ni la volonté d'être exigeant, ni le courage d'être sévère. Il vota comme il se battait, par enthousiasme, et, sénateur, prit la douce habitude de ne jamais parler et d'approuver toujours. Brave général Husson !

Malgré le silence régulier dont il était observateur il sentait parfois poindre en lui des velléités belliqueuses. C'était un volcan mal éteint dont le cratère s'ouvrait encore. Malgré leur innocuité bien connue, ses éruptions avaient le don d'étonner le public et d'inquiéter les voisins. Souvent, dans les discussions du Sénat, il sautait sur son banc comme un poisson sur l'herbe et mêlait aux discours de ses collègues des interruptions vigoureuses qui joignaient au retentissement du tambour les douceurs de l'imprévu. A un sénateur essayant de définir le patriotisme il lança un jour cette foudroyante apostrophe : " Le patriotisme, c'est de se taire." Ses mots brillaient par une concision militaire et une fermeté virile. Il disait aux ministres vantant leur administration : " Donnez-nous de bons préfets." Hélas ! les ministres ressemblent aux plus belles filles du monde : ils ne peuvent donner que ce qu'ils ont. Ils avaient M. Limayrac, ils l'ont donné : Aussi les préfets montrent souvent un excès de zèle compliqué d'un défaut d'aptitude ; c'est ma pensée ; c'était aussi la tienne, brave général Husson !

Il ne convient pas de le juger sur ses allures de guerrier et ses boutades de sénateur. Chez lui le fond valait mieux que la surface et il rachetait largement ses ridicules apparents par ses vertus discrètes. Bien peu savent ce que le mur de sa vie privée habitait de nobles œuvres et d'expansive bonté. Sa charité n'exceptait personne et ses bienfaits dépassaient sa fortune. Les malheureux aimaient son hospitalité et il appliquait au soulagement des souffrances humaines tout ce que son traitement lui laissait de ressources, la vieillesse, d'activité, et le Sénat, de loisirs. Il a obtenu la double récompense du rôle qu'il a joué et du bien qu'il a fait, un discours de M. Troplong et les regrets des pauvres. Les regrets en disent plus et valent mieux. Brave général Husson !

En dehors de toute attache officielle, il fut honnête, simple et bon ; c'est pourquoi il se prolongera longtemps dans le cœur des amis qu'il laisse et des heureux qu'il a faits. Il fut général et sénateur dans un temps qui fourmille de sénateurs et regorge de généraux. Ni le grade, ni les fonctions ne font le bonheur et ne donnent la gloire. Les grands hommes du jour rendent au même moment leurs corps à la terre et leurs noms à l'oubli. Comme des vaisseaux que chasse le vent, ils disparaissent

de l'horizon sans laisser leur souvenir aux rives parcourues et leur sillage à la mer oublieuse.

Le général Husson est mort avant d'avoir appris la défaite de Théodoros et la prise de Magdala ; l'Abyssinie lui eut rappelé le Mexique. En comparant les triomphes anglais à nos propres échecs, il eut senti se réveiller ses haines et son orgueil gémir. Pourtant la réflexion vaut mieux que la colère, et dans chaque événement que Dieu accomplit par les hommes, il y a, pour qui veut méditer, une leçon ; pour qui veut profiter, un exemple. Tout contraste a ses raisons et porte ses fruits. La sagesse et l'erreur ont pour résultat le succès qui est la récompense de l'une et la défaite qui est le châtiment de l'autre. Ma conclusion se devine : ce sont les peuples libres qui sont les plus sages. Les Anglais se gouvernent et nous sommes gouvernés ; nous proposons et ils disposent. Chez eux la Reine, comme celle des abeilles, tient le sceptre et non le glaive, la place et non le pouvoir, la couronne et non l'aiguillon.

ARTHUR DE BOISSIEU.

MOSAÏQUES.

La politique, n'est-ce pas l'art de mettre en mouvement toutes les forces productives d'un peuple, d'utiliser toutes ses ressources, d'accroître son revenu, d'étendre son crédit, de féconder ses épargnes, de les assurer contre la ruine et finalement de l'abriter contre la misère.—LOUIS NAPOLEON.

La liberté est aux révolutions ce que l'eau est un feu ; un peu d'eau l'irrite, beaucoup l'éteint.... On dit l'excès de la liberté ; on devrait dire l'inhabitude de la liberté qui produit l'ivresse, de même que l'inhabitude de certaines boissons.—LAMARTINE.

Quand elle est libre, la pensée a finalement plus de puissance pour le bien que pour le mal. Autrement il n'y aurait ni moralité dans l'histoire, ni pour les nations de retour possible à la santé.—LHERMINIER.

Le coup de massue du sort caractérise l'homme et fixe sa valeur comme le coup de balancier marque la monnaie.—VAUVENARGUES.

Ceux qui cherchent le repos en ce monde n'y trouvent que le regret d'avoir perdu leur temps.—SÉNÈQUE.

SUR UNE CRITIQUE D'ART.

Un membre de l'Institut, disciple de M. Victor Cousin, à l'exemple de son maître, philosophe sur l'esthétique ; il disserte de Raphaël dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er juillet), en bon électricien, mêlant le vrai au faux, le juste au discordant, la sagesse à la folie. L'âme moderne, l'art laïque et l'émancipation de l'esprit tiennent une large place dans son travail. L'aimable Sanzio ne se douta jamais des sottises qu'on débiterait un jour sur le compte et sous le couvert de son génie. De même que la philosophie plane au-dessus des religions,—non à la manière de l'aigle, disons-le en passant, mais plutôt comme un ballon inerte qui s'enfle, monte, crève et tombe,—de même au-dessus de l'art chrétien et de la plastique grecque s'élève, s'il faut en croire le critique, “le spiritualisme laïque et libre.”

“A son point culminant, dit-il encore, l'idée païenne touche l'idée chrétienne et se confond avec elle au sein d'une conception plus générale qui les embrasse l'une et l'autre, après leur avoir imposé le sacrifice de ce que chacune renferme d'excessif,” et “la beauté nue peut devenir l'expression visible de l'esprit libre et du sentiment laïque des modernes.” C'est en vertu de ces formules sensées et de ces beaux raisonnements, que notre philosophe place avec autorité le point culminant de l'art dans le nu, qui sait rester chaste tout en exprimant la passion. Chasteté relative, nudités qui, pour éviter d'être sensuelles, comme celles des peintres, à divers degrés réalistes, n'en ont pas moins leur indécence. Mais, dit l'écrivain, “le culte du peintre fut pour la seule beauté, et, quand il s'agit d'art, l'orthodoxie n'est que là.

Il y a quelque erreur à faire au peintre chrétien un mérite de sa faute, et il y a de l'aveuglement à ne pas reconnaître que si son art et son génie restèrent spiritualistes, s'il ne tomba pas dans le bourbier du réalisme sensuel, Raphaël ne fut préservé de cette chute que par le sentiment chrétien qui ne cessa pas de régner sur son âme, pendant même qu'une erreur d'origine païenne semblait l'en éloigner.

“Dans les tableaux païens de Raphaël, dit le critique, la nudité est belle et naïve, expressive et chaste. Ses personnages n'ont jamais l'air déshabillé ; on dirait qu'ils n'ont jamais senti ni la pression d'une ceinture ni le poids d'un vêtement. Ils ignorent qu'aucun voile ne les couvre ; ils ne désirent pas être regardés, ils ne craignent pas de

l'être ! ils ne savent pas qu'on les voit. De là, dans les figures féminines, une suave innocence, plus divine même que la pudeur, et dans ses images d'hommes une décence naturelle, inconsciente et pleine d'héroïque noblesse.

C'est bien d'avoir senti cela, bien de l'avoir goûté, bien de l'avoir exprimé ainsi. Mais le critique ajoute : " Cette divination d'un état d'indépendance physique que l'humanité ne connut à ce point en aucun temps ni en aucun pays, pas même dans la Grèce antique, est à coup sûr une faculté essentiellement personnelle." Ici, la qualité du français répond à la valeur de la pensée, qui est peu de chose. Qui ne voit qu'un sentiment si délicat n'a pu venir au grand artiste que d'une source chrétienne et biblique ? Son génie a entrevu l'Eden et l'état d'innocence avant la science du bien et du mal, et cette intuition l'a élevé, dans ses sujets païens, plus haut que tout le paganisme. L'art laïque, l'émancipation de l'esprit, ni d'autres sottises philosophiques n'ont ici rien à faire. Le génie de Raphaël, disons-le encore, procède du christianisme, lors même qu'il erre dans la mythologie.

Nous ne prétendons pas que le nu doive être proscrit absolument de la peinture. Il a son usage légitime, dont Raphaël offre un exemple digne d'être rapporté, et que nous rapporterons en citant l'écrivain de la *Revue*. Raphaël, dit-il, quoiqu'il connut à fond le squelette et l'écorché, jamais n'a cédé à la tentation de donner au-dessous une saillie exagérée. A l'exemple des Grecs, il s'est contenté, le plus souvent du moins, d'étudier la nature animée ; mais comme il l'a regardée, connue, comprise ! C'est le modèle vivant qu'il prenait pour guide, et presque toujours il commençait par esquisser ses personnages tout à fait nus, même quand il devait les peindre drapés.

" Ainsi furent dessinés Alexandre et Ephestion dans le *Mariage de Roxane*, les deux disciples éblouis et renversés aux pieds du Christ dans la *Transfiguration*, deux hommes de la *Mise au tombeau*, et d'autres encore. Le bras et la jambe gauche de la Vierge de la *Grande Sainte-Famille*, si admirablement drapés, sont découverts au contraire dans le dessein primitif au crayon rouge, qui est au Louvre, ainsi que le tableau." Ce qu'on vient de lire nous apprend, ou plutôt nous donne une preuve nouvelle que le nu, pour le peintre, est un moyen et nullement le but de son art.

Demeurons-en là, et n'insistons pas davantage sur ces théories esthétiques. Elles voudraient à la fois de plus longs développements, une critique plus sûre et plus d'autorité. Nous avons l'assurance qu'elles seront traitées un jour par qui de droit. Occupons-nous seulement de ce qui devait être l'objet unique de cet article, en citant un trait de perspicacité que nous avons admiré chez le critique philosophe

“ Le Sanzio, dit-il, n'était point en révolte contre l'Eglise, tant s'en faut. Il n'avait pas non plus avec le Pape, comme Michel-Ange, de violentes altercations, suivies de ruptures et de raccommodements ; mais sa manière d'agir, qu'on n'a pas assez remarquée, était très indépendante sous les apparences de la douceur et de la soumission. (Et voilà Raphaël tartufié). En somme il ne faisait guère que ce qu'il voulait. Il lui arriva même, à l'occasion, de donner en souriant de piquantes leçons à ceux qui l'approchaient, fussent-ils cardinaux. Ainsi Fra Bartolomeo, ayant été obligé par sa mauvaise santé de quitter Rome, avait laissé à son ami Raphaël le soin de terminer un groupe de saint Pierre et de saint Paul commencé pour l'église Saint-Sylvestre. Deux cardinaux vinrent voir le tableau, et critiquèrent le visage un peu trop rouge des deux saints.

— “ N'en soyez pas surpris, répliqua Raphaël, c'est à dessein que je “ les peins de cette couleur ; on doit penser en effet que saint Pierre “ et saint Paul rougissent au ciel autant que sur ce tableau, en voyant “ l'Eglise gouvernée par des gens tels que vous.”

“ Le mot doit être vrai, ajoute le logicien académique ; il est rapporté par Balthasar Castiglione au premier chapitre de son *Cortegiano*. On y entend comme le prélude des récriminations formidables dont Luther, quatre ans plus tard, fit retentir le monde.”

Ah ! le mot doit être vrai, Monsieur le membre de l'Institut ! En effet, à une condition, qui est que Raphaël ait été un grossier personnage, un malotru, et la cour de Rome un lieu où l'on pût se permettre toutes les incongruités. Un critique à qui la prévention fait accueillir et goûter des anecdotes de cette platitude, ne mérite aucune confiance, et c'est en partie dommage, parce qu'il y a un peu de bon dans son travail.

Ce n'est pas quand il fait du roi des peintres un précurseur de Luther, et, par conséquent, d'une hérésie iconoclaste. Ce n'est pas non plus son français qui est bon, ni sa manière d'écrire, lourde, prétentieuse, anti-harmonieuse. Prenons pour exemple le passage suivant : “ Pour déposséder le *gênte* au profit des *énergies* physiques et sociales (galimatias), on évoque les spectacles dont chacun était témoin au début du seizième siècle, et qui ont dû imprimer aux facultés plastiques (?) de l'artiste la direction *qu'elles ont suivie*. Ces faits (quels faits ?), nous les admettons avec une partie des *conséquences qu'on en déduit*. Sans *contredit*, vers 1500, le corps et la force physiques jouaient dans les mœurs un rôle plus considérable qu'aujourd'hui. (Tout ce passage rime en *cui, cui, cui*.) Le costume, *d'ailleurs*, plus étroit, dessinait *mieux* les *mouvements des membres*. Que ces *déploiements* (au pluriel) de vigueur musculaire, ces fréquentes exhibitions de

formes humaines (que c'est bien dit!), aient développé chez les peintres l'intelligence du nu, nous ne le nions pas." Halte-là !

La *Revue des Deux-Mondes* joue de malheur avec ses écrivains qui se mêlent d'art. Sa haute critique de peinture peut donner la main à celle qui s'exerce sur la musique. On se souvient du : *Qui-fit-qu'à-tra* et du *zique qui si quelque*, rendus célèbres par les *Odeurs de Paris*. Ce fut en dissertant de Mozart que de tels sons furent poussés ; c'est en philosophant et bulosophant sur Raphaël qu'on profère des machonnements tels que ceux-ci : *mieux mouvements des mens, nu nous ne le nions*. En vérité, les deux critiques de musique et de peinture sont frères germains, s'ils ne sont jumeaux.

Il y a pis encore, une vraie profanation. Le membre de l'Institut entre dans les conseils du roi, et il nous en dévoile les secrets. Je me trompe ; ne pouvant pas même écouter aux portes, il fait comme les novellistes des petits journaux et de plus d'un grand, il s'évertue à deviner, et il nous fait savoir de quelle manière il se figure que Raphaël s'y prenait pour imaginer et composer un sujet de tableau.

Vous prêtez faussement vos qualités aux autres,

pourrait-on lui dire ; car, ce qui se voit de plus clair dans son histoire, et de plus intéressant, c'est qu'il décrit la façon dont il s'y prendrait lui-même s'il était lui-même Raphaël.

Il s'y prendrait, parblen, en élève de l'Ecole normale. Supposons qu'il voulût peindre Galathée. D'abord il demanderait au dictionnaire de la fable qui fut cette immortelle ; il chercherait ensuite ce qu'Homère en a dit, et quels anciens en ont parlé. On ne manque pas d'*index* et d'autres ouvrages pour aider dans ce genre de recherches. Il apprendrait ainsi qu'Homère lui a donné le nom d'illustre, et que " les écrits des anciens nous offrent trois aspects différents du personnage de Galathée. Celle de Théocrite est une jeune sicilienne, sensuelle et provocante, qui lance des pommes sur les moutons de Polyphème pour attirer son attention et exciter ses désirs. Un peu moins hardie, mais aussi rustique, la Galathée de Lucien est une coquette de village, fière à l'excès d'avoir été distinguée par le géant, dont elle vante, en se rengorgeant, la beauté mâle et le talent de virtuose. Au contraire, la néréide des *Métamorphoses* d'Ovide, est une charmante reine des mers, passionnée, mais délicate, éprise du bel Acis et exécrant Polyphème. Elle raconte elle-même à Scylla, sa confidente, qu'un jour, comme elle reposait sur le sein de son amant, le cyclope les avait surpris et que, dans sa fureur jalouse, il avait écrasé ce pauvre Acis sous un énorme quartier de roche. A cette vue, folle de douleur, Galathée s'était précipitée dans les eaux pour regagner le palais de son père."

Pour délibérer sur un choix entre ces trois versions de la légende mythologique, il assemblerait en conseil quelques normaliens de ses amis. Chacun émettrait son avis, les argumentations iraient leur train, comme aux thèses pour le doctorat ès-lettres. *Chose*, ou quelque autre libertin, voterait pour la Galathée de Théocrite, le galant *Quelqu'un* pour celle de Lucien, et le sentimental *Quelqu'autre* pour l'amante désolée d'Acis. Ouis les préopinants de leurs avis pesés, notre artiste philosophe décernerait la palme à la donnée d'Ovide, la seule qui fut élevée, pathétique et susceptible de revêtir des formes idéales. Il comprendrait "que ce qu'il y avait de touchant et de vraiment plastique dans la légende de Galathée, c'était le spectacle de la blanche néréide fuyant, le cœur brisé et les yeux tournés au ciel, le rivage où venait de périr son amant." Et là-dessus il ferait sa peinture (1).

Voilà le procédé pédant et inepte que le critique impute à Raphaël, déclarant "qu'il est possible de conjecturer" que "sans doute" et "probablement" il s'y est pris de la sorte pour composer sa fresque célèbre, sous le nom du *Triomphe de Galathée* !

O triomphe de la cuistrerie !

A. DE LANSADE.

(1) Voir la *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1868, pages 66 et 67.

L'ATHÉE.

M. Sainte-Beuve a raconté, le lundi ou un autre jour, l'histoire de l'oratorien Daunou, qui s'était engagé dans les ordres sacrés après qu'il eut perdu la foi par les soins de ses maîtres, ces mêmes Oratoriens entre lesquels il comptait vivre tranquillement. Autant que je me le rappelle, car il y a longtemps que M. Sainte-Beuve raconte et longtemps que je lis, ce récit est un chef-d'œuvre. La froide figure de l'athée y est peinte à la manière d'Holbein, avec une étude et une sûreté égales, et une lumière qui fait entrer le regard jusqu'au fond du cœur. On sort de cette lecture épouvanté. Daunou fut de ces athées qui restèrent honorables sous les yeux du monde, modérés dans leurs goûts, point ambitieux, point scandaleux, point féroces. Louis-Philippe fit de Daunou un pair de France très présentable.

Mais il semble que s'il avait eu quelques gros vices, ces vices lui auraient tenu lieu de vertus et qu'il ferait moins horreur. Tel qu'il est, on se sentirait plus de pente pour Danton. Je recommanderai toujours la lecture de cette biographie de Daunou, par M. Sainte-Beuve, à ceux qui seraient curieux d'éprouver la sensation du froid particulier, le sentiment de mort éternelle que communique l'athée bien ferme et bien complet. Ce n'est rien que le froid du cadavre. Il y a dans le cadavre quelque chose qui se ressent encore de la vie. La vie a été là, elle y demeure d'une certaine façon, et elle y reviendra. L'athée est le cadavre impérissable, la mort absolue, non pas le néant, mais un être qui n'a point la vie.

On voit des gens de lettres, des butors, des furieux qui se prétendent, qui se croient athées. Ce n'est point cela. Leur cas n'est que vanité pure ou pure sottise. Étranges athées qui blasphèment, qui montrent le poing à ce Dieu qu'ils nient, qui s'imposent mille travaux, qui font des écritures, des discours, des associations, des brigues et des séditions pour entraîner quelques brutes dans leur soi-disant athéisme. Ils sont, au contraire, de très actifs prédicateurs de l'existence de Dieu, autant pour le moins que le fusil Chassepot croit à l'existence du fusil à aiguille, et réciproquement. Tous ces niais sont convertissables, et grâce sera faite à beaucoup d'entre eux s'ils ont dans leur entourage quelques bons chrétiens qui s'y intéressent comme il faut. Plusieurs des chambellans de M. Havin mourront confessés, presque tous en auront envie comme Voltaire qui était un fanfaron et non pas un athée résolu. Supposez-les dans un village, sans compères autour d'eux, sans gazette, visités par quelques pauvres petites Filles de la Croix : il n'y a plus que la mort subite qui les puisse mettre à couvert des sacrements.

Pour être tout à fait athée, tout à fait mort, pour être ce cadavre dont je viens de parler, il faut peut-être avoir reçu plus que la vie ordinaire, et s'en être défait par un suicide qui exige plus qu'un crime ordinaire de la volonté. La plénitude de la vie, c'est le sacerdoce. L'onction qui fait le prêtre fait plus qu'un homme. Il est séparé de la foule. S'il renonce à ce caractère divin, il renonce à plus que le baptême, les grâces ordinaires ne suffisent plus pour lui restituer la vie. Comme il est séparé dans la vie, il sera séparé dans la mort. Un bon curé de campagne, une humble religieuse des champs, un enfant qui vient de faire ou qui va faire sa première communion, auront raison de l'incrédulité d'un académicien, non pas de celle d'un prêtre. Cette séparation qui a été faite devient un mur que la prière ne traverse plus. Le crime a été trop grand, trop délibéré, trop monstrueux, trop dans le cœur. Celui qui a été choisi

et qui s'est donné, qui a tenu Dieu entre ses mains, qui l'a distribué, qui a vu ses miracles et qui lui dit: Tu n'es pas ! celui-là est vraiment l'athée, et par la puissance formidable de sa négation et de son sacrilège, il peut vraiment et absolument cesser de croire. Alors tout est fini : il entre dans cette mort sans remède où était Daunou.

J'en ai connu un autre. L'abbé R... avait été génovéfain. Au moment de la Révolution, il prêta tous les serments, sans difficulté et sans emphase, déposa de même ses lettres de prêtrise pour être brûlées sur l'autel de la Raison ; et pour échapper à la réquisition, à l'échafaud et au mariage, il se fit étudiant en médecine. Au rétablissement du culte, il rentra dans l'état ecclésiastique. Pourquoi ? Probablement par le motif qui l'avait fait embrasser à Daunou, pour avoir une profession tranquille. Il devint curé d'une grosse bourgade dans un pays peu remuant. Là il remplit ses fonctions en employé correct, et continua de faire de la médecine, mais seulement pour lui-même.

Il s'appliqua à conduire le plus loin possible sa frêle machine, la plus maigre et chétive que l'on puisse voir. Il régla ses repas, ses aliments, son habitation, son costume, ses conversations, ses émotions, si l'on peut dire qu'il eut des émotions. Il faisait ses promenades suivant le temps, bravant toute espèce de ridicule et de murmure. Il ne sortait au soleil d'été qu'avec un mouchoir blanc sur son chapeau. Il se faisait un peu de musique après son repas. Il mettait de la poudre, et c'était comme tout le reste par principe d'hygiène. Naturellement l'hygiène réglait encore son zèle sacerdotal, mais avec un tel caractère de netteté et de tranquillité, qu'il semblait ne faire que son devoir en se refusant à son devoir.

Lorsqu'il crut opportun de quitter le service, il se fit bâtir une maison à son goût, dans un site bien étudié. Il y avait chambre d'été et chambre d'hiver, et plusieurs dispositions peu communes, dont il rendait compte très plausiblement. Tout le monde à commencer par le médecin du pays, le regardait comme un très grand médecin, sans qu'on se souvînt qu'il eût donné jamais une consultation à personne. Il savait de quelle maladie il devait mourir, et réglait tout en conséquence.

Sa maladie était l'ossification du cœur. Il la combattit jusque vers quatre-vingt-dix ans. Un jour, il dit à quelqu'un avec qui il causait volontiers : " Je ne verrai plus l'été. Ma respiration est déjà difficile, l'hiver m'achèvera. Je mourrai tout d'un coup, dans mon fauteuil, probablement la nuit." Il en parlait comme d'une chose qui ne l'eût point regardé, sans tristesse et sans bravade.

Il était de mœurs sévères et à l'abri de tout mauvais propos sur ce

chapitre ; d'une conversation grave, instructive, digne, ne parlant point de religion, mais ne permettant sur ce sujet aucune parole qu'un homme de son état ne dût pas entendre. On ne l'accusait que de ne pas croire en Dieu.

Un soir, il appela le notaire du bourg, voltairien, mais intègre, à qui il avait donné sa confiance. " Mes affaires, lui dit-il, sont réglées, mais il est temps que je pourvoie aux derniers cas. Je ne veux pas que la pauvre fille qui m'a servi ait rien à débattre avec mes héritiers et qu'un peu d'argent que je garde ici soit mis sous les scellés. Voici dix mille francs dont vous ferez l'usage indiqué dans les instructions que j'y joins.—C'est bien, monsieur ; je reviendrai.—Non, emportez la somme, parce que je mourrai cette nuit."

Le notaire voulut faire quelques observations et rassurer le vieillard, qu'il croyait d'ailleurs en très bonne santé ; mais celui-ci insista, se fâchâ presque, répéta tranquillement qu'il mourrait dans la nuit, et lui fit emporter la somme. Il alla dire que le vieil abbé devenait fou, mais le lendemain le vieil abbé était mort.

La servante entrant chez lui l'avait trouvé assis dans son fauteuil, déjà froid et rigide, si peu différent de ce qu'il était à l'ordinaire, que, d'abord elle ne le crut pas même endormi. Il semblait que cet homme se commandât encore, et voulût être mort comme il avait voulu être vivant.

On vint le voir avec un sentiment de terreur ; les libres penseurs les incrédules, ceux qui se disent athées,—il n'en manquait pas dans cette pauvre paroisse,—effrayés, muets comme les autres. Tant s'en fallait qu'ils triomphassent. Ce prêtre qui se sentant mourir, avait appelé le notaire et non le curé, cet homme plein de force et de raison qui si fermement s'était séparé de Dieu, leur faisait connaître l'athéisme dans toute son horreur. Pour la première fois peut-être l'abbé R.... prêcha, et le notaire fut le premier qui se rendit à l'éloquence du sermon. Il alla trouver le curé en exercice, fort digne homme, beaucoup moins respecté que son terrible devancier.—A présent, lui dit-il, je crois en Dieu : sauvez-moi d'une pareille sagesse et d'une pareille mort.

Revue du Monde Catholique.

. La liberté acceptée sans défiance, marquant elle-même ses limites, comme le fleuve régularise son cours en creusant son lit, la liberté ainsi entendue, ainsi pratiquée peut seule nous sauver.—
LAMARTINE.

. Le moyen de rendre les révolutions plus rares, ce serait de rendre les réformes plus faciles.—LOUIS NAPOLÉON.

DE L'ESPRIT-SAIN ET DU MIRACLE.

Nos lecteurs connaissent, au moins sommairement d'après nos comptes rendus, les grands et doctes travaux de M. de Mirville.

Ils savent tout l'intérêt qui s'attache au récit vraiment historique des manifestations de l'Esprit du mal, depuis la création jusqu'à nos jours.

Par des prodiges d'érudition et une critique de bon aloi, M. de Mirville a jeté un jour nouveau sur ce culte de Satan, auquel se rattachent toutes les formes de l'idolâtrie, et le spiritisme moderne.

Mais le volume actuel et son supplément offrent encore plus d'intérêt que les mémoires antérieurs sur les esprits et leurs manifestations.

Il s'agit ici DU MIRACLE, c'est-à-dire du fait par excellence qui atteste à l'homme l'existence et l'action de Dieu.

M. de Mirville, fort de sa conviction et certain de la valeur irrésistible de ses preuves et de son argumentation, choisit à dessein les miracles les plus éclatants, ceux qui étonnent le plus notre infirmité humaine.

Il discute les faits, les témoignages, avec la rigueur la plus absolue, et réduit les sceptiques contempteurs des miracles à confesser la réalité de l'action divine, sous peine de nier les bases de tout raisonnement et de renoncer au bon sens.

Au point de vue de l'intérêt, point de lecture plus attrayante, plus émouvante que celle de ce nouveau Mémoire de M. de Mirville : quelque effort d'imagination que fassent nos romanciers, ils n'approchent pas, dans leurs chimériques inventions, du prodigieux réel, historique, incontestable, qui éclate ici à chaque page.

Une école timide qui a cru bon de faire, depuis plus d'un siècle, des concessions au scepticisme, s'est efforcée de dissimuler les miracles, ou d'atténuer au moins leur éclat : on a eu peur d'offenser l'orgueil philosophique, et si l'on n'a pas été jusqu'à nier le miracle, on l'a circonscrit dans les limites les plus étroites, et on l'a ramené, le plus possible, à la mesure de ce que peut expliquer, vaille que vaille, notre faible science humaine.

Aussi beaucoup de chrétiens instruits, et mêmes des prêtres, seront surpris de trouver dans le volume, et plus encore dans le supplément, des miracles dont on n'a plus ouï parler depuis deux siècles.

Oui, cette suite de faits plus merveilleux les uns que les autres, et tous entourés de preuves historiques les plus irrécusables : la légende de Notre Dame de Ceica, les détails de la résurrection de Milès, le purgatoire de S. Patrice, la confession de S. Cyprien, et la longue série des résurrections parfaitement authentiques, dans toutes les parties du monde, tout cela uni au récit des prestiges par lesquels l'Esprit du mal s'efforce de contre-balancer l'effet des miracles de Dieu, voilà, nous ne craignons pas de le redire, au simple point de vue de la curiosité, la lecture la plus émouvante et la plus attrayante que l'on puisse trouver.

Quant à la valeur sérieuse de ce véritable monument scientifique, nous laisserons à l'un des rédacteurs les plus compétents de la *Bibliographie catholique*, le soin de l'exposer à nos lecteurs. Nous lisons dans la livraison de janvier de cette importante revue :

« Voici le premier volume du troisième *Mémoire*, ou troisième et dernière partie du grand travail de M. de Mirville sur les *Esprits*. Il a pris son sujet immense d'abord par ses deux extrémités : le spiritisme idolâtrique et le spiritisme contemporain. Allant au plus près et au plus pressé, il s'est jeté à travers ces flots de spiritisme qui, partis d'Amérique, ont depuis envahi la France, l'Europe et le monde, témoin qu'aujourd'hui on ne compte pas moins de vingt millions de médiums, dix millions pour l'Amérique seulement. Avec toute l'autorité du savoir et de la foi, il a défié la science incrédule d'expliquer par ces manifestations mystérieuses, et il a donné à la science croyante le mot de l'énigme, en lui nommant, en lui montrant partout le grand agent qui cherchait à se faire oublier ou nier : Satan ! Tel était l'objet de son premier *Mémoire*.—Dans le second qui n'a pas exigé moins de quatre volumes, sortant de l'ère contemporaine, laissant derrière lui dix-huit siècles de christianisme, il s'est plongé dans les profondeurs de l'antiquité païenne, et c'est encore par Satan, par Satan et ses suppôts, par les esprits, au feu de l'enfer, qu'il a éclairé ces ombres terribles et impures. Désormais le paganisme dans toutes ses phases, fétichisme, cosmolâtrie, astrolâtrie, anthropolâtrie, nécrolâtrie, n'est pas autre chose, pour qui veut voir, que l'intervention, que l'acte permanent de Satan et de ses anges dans le monde ; c'est toujours Satan qui, sous une forme quelconque, fétiche brut ou astre brillant, animal ou héros, se fait adorer ; c'est toujours lui qui parle par les oracles, par les statues et les monuments, par les mystères de la nécromancie et de la théurgie sacerdotale ; c'est devant lui et ses incontestables manifestations, et non devant des idoles de bois ou de métal, devant un bœuf ou un oignon, que le genre humain tout entier, non-seulement vile populace et prêtres intéressés, mais philosophes et poètes, princes et magistrats, est resté et reste

encore, sur toutes les plages non éclairées par le christianisme, courbé en crainte et en adoration. Voilà ce que nous avons osé appeler une théologie nouvelle et une véritable philosophie de l'histoire.

“ Jusqu'ici M. de Mirville n'avait guère été que démonologue, qu'historien véridique du mensonge ; et ce n'était que pour dévoiler le mensonge, que pour arracher le masque aux démons et à Satan, que pour interpréter toutes les fausses religions, qu'il les avait rapprochées accidentellement de la vraie, qu'il avait fait intervenir quelquefois Dieu et les anges. Aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, les esprits fuient devant l'Esprit, l'Esprit-Saint ; aujourd'hui, Dante sort de l'Enfer et monte au ciel, il écrit son *Paradis* et de démonologue il se fait agiographe. Mais, même au ciel et parmi les saints, on peut toujours le montrer au doigt et se dire : Voilà l'homme qui est descendu dans l'enfer et qui en a rapporté les mystères. Et c'est là le côté original de ce livre, ce qui le distingue de toute autre histoire de saints et de miracles : dans un parallélisme continu les deux surnaturels, le surnaturel démoniaque et le surnaturel divin, s'expliquent l'un par l'autre, et l'on ne saurait dire quel secours la critique et l'histoire tirent de tant de merveilleuses analogies. Dans le récit et la critique des miracles, l'auteur n'est pas de l'école des Baillet et des Launoy, des Tillemont et des Godescard, et il ne pouvait pas en être : il a trop vu le prodige réel là où personne n'a su le voir, dans le monde démoniaque, pour ne pas le voir là où tout l'univers l'a vu, hormis quelques hypocrites aveuglés, dans le monde divin. Il n'est même pas de cette école qu'il appelle *concessionniste*, de l'école du prince de Broglie ou même de M. de Montalembert, qu'il trouve quelquefois trop timide dans l'affirmation, ou trop rationaliste dans l'explication naturelle du miracle : il l'affirme, lui, et le proclame tel, sur la foi des Pères et des écrivains ecclésiastiques, sur la foi des populations chrétiennes, sur la foi des bollandistes, et pardessus tout, sur la foi de l'Eglise dans les procès de canonisation. Il ne permet pas qu'on retranche rien aux récits miraculeux transmis par de telles autorités ; il veut même qu'on ajoute aux bollandistes, dont, avec le cardinal Pitra, il déclare la critique trop sévère, et il fait entrer dans l'histoire la prétendue légende des onze mille vierges. Déclarera-t-on la sienne trop facile ? Peut-être ; mais à tout prendre, il y a beaucoup moins à retrancher chez lui qu'il n'y a ajouter dans les livres de l'école “ concessionniste. ” — Donc, il entreprend aujourd'hui de raconter l'histoire du miracle dans l'Eglise, et particulièrement du miracle des miracles, de celui qui viole le plus grand nombre des lois de la nature, de la résurrection des morts. Le miracle, il ne le prend pas dans l'évangile : il le prend au cénacle où l'Esprit-Saint fait son

entrée dans l'Eglise; il le suit sur les pas des apôtres et de leurs premiers disciples pendant tout le Ier siècle; et, chemin faisant, il ne manque pas de réfuter les sottes interprétations du *renanisme*, et de mettre en parallèle les vrais thaumaturges et les démoniaques, S. Pierre et Simon le Magicien, S. Jean et Apollonius de Thyane. Au IIe siècle, le démon, qui sent que le monde lui échappe, redouble d'efforts pour ressaisir l'empire; il lâche ses suppôts, et tous les dieux réagissent contre un seul. Ce sont tour à tour, ou simultanément, les gnostiques, les montanistes, les alexandrins, médiums possédés, médiums faux prophètes, médiums beaux esprits; mais les exorcismes et les autres déploiements de la puissance divine en ont raison, et l'Esprit-Saint, armé du vrai miracle, poursuit sa marche triomphante dans le monde. Le miracle continue au IIIe siècle, malgré les persécutions et le spiritisme démoniaque de Manès. Il s'étend avec l'Eglise au IVe siècle; il envahit l'Orient, il remplit le désert, il éclate au ciel avec la croix de Constantin; il arrive jusqu'à nous, porté par les témoignages écrasants de S. Ambroise, de S. Hilaire, de S. Augustin, de tous les Pères de ce IVe siècle. Viennent les barbares au Ve siècle, et ils tomberont comme le paganisme sous les coups du miracle. L'Orient a ses stylites, l'Occident ses thaumaturges, devant lesquels fuient les fléaux, s'arrêtent les Alaric et les Attila, pendant que S. Patrice dompte, à force de miracles, l'Irlande païenne. Même lutte et même triomphe au VIe siècle. Le miracle expulse le druidisme de la Bretagne; il s'établit aux quatre points cardinaux de la Gaule, et y fixe quatre centres d'action; il conquiert la France et fonde la monarchie française. Ainsi M. de Mirville poursuit le naturalisme partout, et d'étape en étape le protestantisme, qui voulait confiner le miracle au temps des apôtres, et qui est obligé de lui ouvrir d'abord le Ier siècle, puis le IIe, puis le IIIe, enfin le IVe, et qui poussé toujours en avant, finit par avouer qu'il n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Eglise chrétienne. Maintenant, il va franchir six siècles de nos annales ecclésiastiques, et nous transporter avec lui au XIIIe siècle, où il pourra appuyer la tradition du miracle, non plus sur le simple témoignage, mais sur des discussions et des démonstrations juridiques, élevées à un degré d'évidence et de certitude que les tribunaux humains ont rarement atteint, et qu'ils n'ont certainement jamais dépassé."

"Toutefois, pour relier quelque peu les deux parties de son œuvre, et pour empêcher, comme il dit, la prescription du miracle, il nous offre dès aujourd'hui, dans la résurrection de Milès, par S. Stanislas de Pologne, un spécimen de la tradition miraculeuse consacrée par l'Eglise, et, dans la légende de Notre-Dame de Ceïca, un second

spécimen de toutes les preuves entassées à l'appui d'une simple *légende*, et de tout ce qu'il en coûte pour la rejeter. Tel est l'objet du *supplément*, auquel il ajoute quelques-uns de ces appendices dont nous avons dit plus d'une fois la curiosité. Signalons, entre autres, celui relatif aux résurrections animales, où il soutient, sur des preuves non dénuées de vraisemblance, la résurrection et le paradis des bêtes."

Encore un volume consacré aux six derniers siècles, et M. de Mirville aura achevé son grand ouvrage. C'est bien lui qui, en déposant l'outil, pourra dire qu'il a élevé un monument plus durable que l'airain, durable comme son sujet lui-même, qui va de la terre au ciel et à l'enfer, du temps à l'éternité."—*Revue Bibliographique*.

DISCOURS D'EXAMEN.

DISCOURS DE MGR. PLANTIER AU COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

L'aigle et le roi des apologistes chrétiens, mes très chers enfants, celui qu'on appelle si justement le Tacite africain, cet austère génie dont la vaste science, le laconisme profond, la dialectique impitoyable, le style ferme et pénétrant comme l'acier, ont fait tour à tour, à quatorze siècles de distance, l'admiration du grand Cyprien et celle de Bossuet, Tertullien adressait aux persécuteurs couronnés ces paroles frappantes :

"Singulière justice que la vôtre ! Notre nom de chrétiens est le seul crime que vous nous reprochiez. Vous ne connaissez ni la société qui le porte ni l'auteur qui nous l'a donné, et cependant, à vos yeux, il nous flétrit, il nous condamne, non point parce qu'il nous accuse, mais tout simplement parce qu'il nous désigne. C'est-à-dire que vous haïssez dans des hommes innocents un nom qui n'est pas moins innocent lui-même : *Oditur ergo in hominibus innocuis etiam nomen innocuum.*"

Les libres penseurs contemporains se donnent le même tort que les vieux Césars. Qu'ils voient se présenter au seuil d'une carrière un jeune homme armé d'une éducation religieuse comme la vôtre, ils se disent à l'oreille avec un sourire moqueur : "Voilà un clérical." S'il paraît un livre remarquable dans lequel les doctrines ou l'histoire et les bienfaits de

* Ces discours ne perdent rien de leur actualité et de leur importance par cette reproduction un peu tardive.

l'Église soient exposés avec éclat, on se gardera bien de se le procurer et de le lire : c'est l'œuvre d'un *clérical*. Tel autre ouvrage réfute victorieusement les extravagances sans nombre dont les idées modernes sont saturées, il est entendu que ses raisonnements sont puérils ou surannés : on ne peut attendre que cela d'un *clérical*. Quant au terme de *clérical* on daigne substituer celui de *catholique*, on regarde cet échange comme un suprême effort de politesse. Mais l'un et l'autre ne sont qu'un stigmate humiliant. Quiconque en a le front marqué, celui-là ne saurait avoir ni l'intelligence des affaires de son temps, ni aucun titre à l'estime et au respect de l'esprit public. Le désigner par ce mot, c'est le déprimer, sinon le flétrir, et l'on ne remarque pas, pour reprendre le trait vigoureux de Tertullien, qu'on se sert du plus noble des noms pour insulter la plus noble des choses : *Oditur ergo in hominibus innocuis etiam nomen innocuum.*

Oui, mes T. C. E., je tiens à vous dire très hautement avant votre départ : Vous devez rester catholiques si vous tenez à rester dans le sens commun.

Christophe Colomb est ressuscité naguère sous les traits d'un sénateur. L'illustre Génois découvrit le Nouveau-Monde ; son glorieux émule vient de découvrir, sur l'océan des intelligences un diocèse jusqu'à ce moment inconnu, diocèse encore sans nom bien déterminé, parce qu'il sort à peine des flots où il dormait enseveli, mais diocèse immense. Au rebours d'un mot célèbre, on peut dire que c'est un cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part. Celui qui nous en a révélé l'existence aurait bien eu quelque droit à s'en constituer le Pontife ; mais sa modestie a décliné tant d'honneur. Il se contente de faire sentinelle à la porte de ce vaste bercail, pour en écarter les boucs maudits et n'y laisser pénétrer que les brebis pures et fidèles.

— Qui êtes-vous ? s'écrie-t-il. Gouvernement ou particulier ?

— Particulier.

— Comment vous nommez-vous ?

— Catholique.

— Vous croyez au surnaturel ?

— J'y crois.

— Impossible de vous admettre. Passez à gauche.

— Et vous ?

— Rationaliste consumé.

— Croyez-vous au merveilleux ?

— Nullement.

— C'est parfait ; ouvrez toutes les barrières, et faites un accueil triomphal à ce glorieux vainqueur de la superstition.

— Et vous ?

— Rationaliste à l'état d'ébauche ; je sens ma foi au surnaturel qui s'ébranle et diminue.

— Par grâce, nous vous admettons comme novice ; il faut espérer que le soleil nouveau qui va vous inonder de sa lumière ne tardera pas à dissiper les dernières obscurités qui pèsent encore sur votre raison.

— Et vous autres que je vois rassemblés en si grande foule ?

— Musulmans, Chinois, positivistes, matérialistes, panthéistes, athées.

— Venez, peuple béni ; vous êtes dignes de franchir le Jourdain et d'aller fixer votre tente dans la terre promise.

— Mais après les individus ne se présentera-t-il aucun de ces êtres collectifs qu'on appelle des gouvernements ?

— En voici qui s'avancent.

— Êtes-vous croyants ?

— Oui, je le sais ; j'adore le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ; les pouvoirs et les peuples ne doivent pas être moins religieux que les particuliers ; l'athéisme social est même plus coupable à mes yeux que l'athéisme individuel.

— Avec de pareilles doctrines vous êtes indignes d'entrer dans notre diocèse ! Allez prêcher ailleurs votre vieille théologie du moyen âge.

— Et vous ?

— J'ai des principes tout opposés.

— A la bonne heure ! “La vraie disposition d'un gouvernement, dans ces sortes de questions, doit être une équitable et suprême indifférence, une impartialité supérieure et inclinant plutôt à la bienveillance à l'égard des divers systèmes et opinions, théologiques, métaphysiques et autres, même les plus contraires. Ce n'est nullement la vérité qui doit être la mesure de la loi et du droit dans le régime moderne. Les lois sont essentiellement fondées sur l'utile, Horace, le poète de la modération et du bon sens, ne dit-il pas :

“ Atque ipsa utilitas, justı prope mater et æqui.”

Voilà, M. C. E., le diocèse à la découverte duquel un sénateur célèbre vient d'attacher son nom ; telles sont les différentes races dont ce continent est peuplé. On le nomme le diocèse de l'examen, de la raison, de la science pure, du sens commun, de la libre pensée, et je vois qu'en définitive les folies de la fausse sagesse y surabondent. Il y a le positivisme : folie.—Il y a le matérialisme : folie.—Il y a la morale indépendante : folie.—Il y a le droit uniquement appuyé sur l'utile : folie.—Il y a la négation radicale de toute intervention de Dieu dans les choses terrestres, soit par l'action ordinaire de sa Providence soit par des actes extraordinaires et surnaturels : folie. Au lieu de la patrie du bon sens, vous n'avez là qu'un immense hospice d'aliénés, sans aucun médecin pour les surveiller et les guérir. Spectacle douloureux, M. C. E., et pourtant

redoutable. Les folies de l'esprit sont horriblement contagieuses. Celle de l'incrédulité surtout, de quelque nom qu'elle s'appelle, possède une puissance de séduction que rien n'égale ; l'Apocalypse nous la montre sous les traits de Babylone enivrant des nations entières du vin et de ses débauches. Ce qui se passe sous nos yeux atteste qu'elle donne facilement le vertige aux intelligences même les plus fortes, quand elles sont sans appui. Le diocèse du sénateur reçoit chaque jour dans son sein des transfuges illustres ; et vous-mêmes, M. T. C. E., vous risqueriez d'y passer bientôt en déserteurs, si vous ne chargiez l'Eglise de vous fixer par une ancre immuable aux doctrines sacrées de l'Evangile et du bon sens.

Non-seulement en restant catholiques, vous resteriez fidèles au sens commun en général, mais en particulier vous resteriez dans le sens commun s'appliquant au patriotisme.

En entrant dans le monde, vous serez avant tout frappés du bruit qu'y fera le patriotisme révolutionnaire. Celui-là se distingue par deux aspirations aussi absurdes qu'elles sont odieuses. Par la première, il prétend constituer un pouvoir central tellement exagéré, tellement dominateur, tellement monstrueux, que l'Etat, sous le nom de patrie, soit tout et absorbe tout. Devant lui, l'individu ne sera rien, devant lui la famille disparaîtra. Il disposera des hommes et des biens comme il le jugera convenable ; et nous n'aurons plus, qui que nous soyons, d'autres privilèges et d'autre destinée que de nous laisser broyer en souriant par les pieds d'airain de cet horrible Moloch.

A cette première aspiration s'ajoute celle de voir tomber les frontières de toutes les patries locales. Plus de Français, plus d'Espagnols, plus d'Anglais, plus d'Allemands, plus de Prussiens, de Danois, de Suédois et de Russes. Un seul peuple, une seule langue, un seul gouvernement. C'est là le programme de toutes les sociétés secrètes, quelque part qu'on les rencontre d'un bout à l'autre du globe. C'est là le but avoué que poursuit la révolution. Et parce que la tâche est difficile, les moyens d'exécution n'hésiteront pas à se montrer violents ; la conspiration permanente et les égorgements en masse se chargeront de conduire doucement les peuples aux enivrantes félicités de la *Republique universelle*. Jugez-en plutôt par les manifestes de Mazzini, qui est le prophète de ce patriotisme humanitaire, et par les discours de Garibaldi, qui en est le don Quichotte à la fois grotesque et sauvage.

Et ne croyez pas que les uns et les autres restent sans écho dans notre pays de France ; chaque jour nous entendons, près de nous, des hurlements répondre à ces cris lointains de bêtes fauves. Mais ce n'est pas le vrai catholique qui les pousse. Comme l'Eglise sa mère, il aspire à fonder la république universelle des ânes, c'est le langage même de la tradition :

republicam christianam ; mais il ne rêve point l'établissement de la république universelle des peuples. Il tient à ce que Jésus Christ étende son empire sur toutes les nations : mais c'est sans préjudice des diversités qui les distinguent ; et pour les amener à cette grande unité spirituelle, tout en laissant subsister leurs variétés politiques, il ne veut employer d'autre puissance que celle de l'Évangile et de la Charité, au lieu de faire appel, comme le patriotisme humanitaire, aux bouleversements et aux massacres.

Ne lui parlez pas non plus de ce patriotisme ambitieux et dévorant, qui se cache sous la doctrine des grandes nationalités. La théorie des nationalités et des annexions qui les constituent n'est autre chose que l'oppression du faible par le fort et la confiscation du droit par la violence.

Ce que la violence a commencé, la barbarie le consommera. La Pologne regimbe ; le géant moscovite étouffera du talon de sa botte le dernier râle de l'agonie dans la gorge de cette nation malheureuse. Quoi ! le Hanovre refuse d'entrer avec amour dans l'unité germanique ! les aimables vainqueurs de Sadowa sauront bien trouver d'incomparables brutalités pour l'y contraindre. Quoi encore ? les Calabres et la Sicile s'agitent pour ne pas tomber dans la gueule de l'unité italienne ! La férocité des anciens proconsuls saura renaître pour les précipiter dans ce gouffre vivant. Et la libre pensée proclamera ces procédés dignes des temps modernes, tant ils sont pleins d'honnêteté, de justice et de tendresse !

Après le patriotisme unitaire, il y a le patriotisme félon. Félon, parce qu'il trahit la patrie et la livre à l'étranger. C'est ce que l'hérésie a tenté de faire en France ; il n'a pas dépendu d'elle que nous ne devinions Allemands ou Anglais. La libre pensée a renouvelé, de nos jours, ces odieuses perfidies par delà les Alpes. Combien n'a-t-on pas vu naguère de généraux, de ministres et de lettrés vendre leurs princes et leurs pays à des usurpateurs pour lesquels l'histoire n'aura jamais assez d'anathèmes ? Quand on n'a pas la félonie de la trahison, on a celle de la lassitude et du découragement ; on finit par accepter le joug et par s'estimer heureux d'être esclave. Il y a enfin la félonie de l'imprévoyance ; on abandonne ou l'on jette la patrie en proie à des corruptions qui tôt ou tard lui deviendront fatales. On le sait ; mais n'importe, on permet au poison de faire son œuvre, au risque de voir le colosse chanceler bientôt et crouler sous l'effort des tempêtes ou le poids de sa propre dissolution.

Soyez toujours catholiques, M. T. C. E., et vous ne connaîtrez aucun de ces patriotismes coupables. Vous aimerez votre pays autrement que les hommes de la république universelle, autrement que les hommes de l'imprévoyance et de la félonie, c'est-à-dire que vous chérirez votre patrie d'un amour raisonnable, honnête et désintéressé. Vous la chérirez par là même d'un amour d'enfant, plus profond. Plus le patriotisme est

chrétien, plus il est impérissable. Voyez la Pologne ! voyez l'Irlande ! C'est la foi de ces deux grandes races qui fait que leur nationalité est indestructible. Il en fut de même dans tous les âges, pour tous les cœurs chrétiens. Saint Jérôme écrivait déjà de son temps ces paroles sublimes, au nom des fidèles chrétiens chassés vers l'Orient par les malheurs de Rome : *Melius est panem mendicare, quam fidem perdere*. Restez toujours attachés à l'Eglise comme cet illustre docteur, M. C. E., vous resterez dans la même proportion dévoués à votre patrie ; si les circonstances vous invitent, vous répéterez à votre tour : *Mieux vaut mendier son pain que de trahir sa foi et son pays*, et ce cri sera un des plus beaux que puisse entendre le monde.

DICOURS DU CARDINAL MATHIEU AU COLLÈGE DE BESANÇON.

Jeunes gens bien-aimés, et vous, auditeurs bienveillants qui m'entourez, il y a une doctrine sacrilège qui cherche à dominer aujourd'hui ; elle est pleine de mépris pour Dieu et son Christ, elle va jusqu'à nier ce qu'elle voudrait détruire ; cette doctrine, les siècles qui nous précèdent ne l'ont point connue ; ils n'auraient eu pour elle que du dédain, ils l'auraient vouée à la réprobation publique. Aujourd'hui, elle se montre à découvert, elle lève vers le ciel un front qui ne saurait rougir, elle emploie les charmes de l'éloquence pour s'instruire dans les cœurs, et, comme l'hydre, elle remplit le monde du bruit de ses sifflements.

Que Dieu cesse d'exister, et le genre humain descend dans le néant par une pente nécessaire, toute vertu s'exile à jamais, les bonnes mœurs ne sont plus qu'un nom, il faut dire adieu à toute la société.

Certes, ce sont là des conséquences redoutables ; aussi les fauteurs de ces doctrines cherchent-ils à y échapper ; ils ne craignent point d'être en contradiction avec eux-mêmes ; les arguments les plus solides les pressent de toutes parts ; ils n'ont garde d'y répondre, ou plutôt ils y répondent par d'audacieuses négations : ils sont innocents, disent-ils ; ils ne voient dans les conséquences nécessaires de leurs erreurs que de fausses accusations dont on les accable injustement.

Dans un aussi grave sujet, quand il s'agit de défendre la religion et l'Etat lui-même, nous ne devons pas nous écarter de la route du vrai ; il faut citer des témoignages, et ceux que nous apportons sont tirés des ouvrages imprimés qui se publient ; nous les grouperons autour de trois chefs principaux : Dieu, le Christ et l'homme.

I. Et d'abord, c'est nier Dieu que de le subordonner à une matière

éternelle et préexistante : “ Sans la matière, nous dit-on *, il nous est impossible de concevoir les choses, sans elle nous ne pourrions comprendre l'activité divine.” Ainsi, la matière précède Dieu dans son existence, il ne peut être que matière. O blasphème ! il n'y a plus de Dieu pur esprit, plus de Dieu souverainement parfait, qui procède de lui-même et agisse en vertu de son activité personnelle ; il faut le chercher dans le limon dont est pétri le monde.

Le titre de Créateur que nous donnons à Dieu établit entre lui et nous surtout, à qui il a donné un corps et une âme, un lien de reconnaissance qui est à jamais brisé, si nous devons croire à ce que nous dit le même auteur : “ Les causes de l'apparition de l'homme nous échappent. Il en est de même de la cause première de toutes choses †.

Voilà la doctrine confuse et indigeste de quelques auteurs modernes, dont le nom fait grand bruit, dont les ouvrages se lisent partout. Sans doute ils l'enveloppent de paroles vagues, d'expressions obscures, pour ne pas effrayer le regard du lecteur, mais elle n'en est pas moins impie, ennemie de Dieu ; c'est à lui qu'elle s'attaque, c'est son trône qu'elle cherche à renverser ; écoutez cet autre auteur : “ Jusqu'ici, dit-il, j'ai parlé surtout des sciences physiques, et j'ai dit qu'on ne saurait arriver à la connaissance des choses autrement que par l'observation directe. Cela est vrai pour le monde des êtres vivants comme pour celui des êtres inorganiques, pour le monde moral comme pour le monde physique. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, il s'agit d'abord d'établir les faits et de les contrôler par l'observation, puis de les enchaîner en s'appuyant sans cesse sur cette même observation. Tout raisonnement qui tend à les déduire à priori de quelque axiome abstrait est chimérique ‡.”

Vous le voyez, rien n'est plus clair, malgré le voile spécieux qui cache la pensée de l'auteur ; les êtres vivants et intelligents, le monde moral lui-même ne se révèle à nous et ne peut être vraiment connu que par l'étude des faits extérieurs, par des expériences faites sur la matière ; toute cause à priori, toute vérité abstraite, c'est-à-dire Dieu lui-même, n'est qu'une chimère, tous les arguments qu'on en déduit sont chimériques comme leur principe. L'auteur que je viens de citer revient à sa thèse quelques lignes plus bas, et il la formule d'une manière plus concise : “ Toute définition du réel est

* Alfred Maury, professeur d'histoire et de morale au Collège de France, *Revue des Deux-Mondes*, t. XXI, p. 322.

† Idem. *La Terre et l'homme*, p. 39.

‡ Berthelot, professeur de chimie organique au collège de France, *La Science idéale et la science positive* : *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1863, p. 447.

impossible, et la philosophie expérimentale (dont l'auteur est zélé partisan) repousse toute déduction absolue et *à priori* *."

En un mot, impossible de prouver l'existence de Dieu ; ceux qui l'admettent sont des imprudents et des téméraires ; ce sont des sots dépourvus de sens et de raison, qui perdent leur temps et s'escriment en pure perte pour atteindre ce qui leur échappera toujours.

Serons-nous plus heureux en abordant un troisième docteur de la secte ? Voyons : " Les sciences les plus avancées, celles que l'on peut considérer comme les plus parfaites, ont traversé trois phases successives : l'une théologique, l'autre métaphysique, la dernière, enfin, positive. Cela veut dire que l'homme, en présence des phénomènes dont il était témoin, a supposé d'abord l'influence de quelque divinité qui en était la cause permanente, et que plus tard il s'imagina que certaines forces cachées, certaines propriétés dominant la matière, imprimaient à celle-ci une activité de laquelle dérivait tous les phénomènes qu'il voyait se produire. Plus tard, enfin, devenu assez sage pour résister aux entraînements de l'imagination, à l'autorité des anciens et à la routine, l'homme a pris le parti de n'accepter pour vrai dans les sciences que ce qui lui paraît susceptible d'être démontré, de renoncer à la recherche des causes premières, de borner enfin son ambition à constater des faits et à en donner des lois que l'expérience contrôle. Je n'ai pas la prétention de modifier cette formule si juste †."

Ainsi, la science moderne chasse Dieu de ce monde. La littérature de nos jours ne veut point rester en arrière : voici qu'un professeur de littérature ancienne l'expulse de l'histoire et ne veut plus voir son action dans la révolution des empires : " Sous Louis XIV, dit-il, un essai d'histoire universelle est tenté par Bossuet ; malgré l'élévation de son style et les traits de génie qui y brillent, l'idée-mère qui l'a inspiré ne saurait plus suffire aux exigences de notre siècle. Une cause surnaturelle, unique, d'une vérité hors de toute contestation et expliquant tout, n'explique pas assez. Le respect même que nous portons à la divinité nous défend de la mettre en scène d'une manière aussi perpétuelle et directe †." Respect merveilleux de Dieu, qui n'est plus qu'un être impuissant dont le bras ne peut plus tenir le

* Id., *ibid.*, p. 447 à 457.

† Marey, professeur d'histoire naturelle des corps organisés au collège de France, *Revue des cours scientifiques*, 23 mars 1867, *Leçon sur l'évolution historique des sciences*.

‡ Benlew, professeur de littérature ancienne à la faculté de Dijon. *Revue des cours de littérature*, 21 décembre 1867, p. 50. *Leçon sur les historiens anciens et modernes*.

sceptre du monde, qui ne peut plus ni gouverner ni régner ! Ou plutôt délire qui consiste à reconnaître Dieu pour l'insulter, véritable impiété qui, sous l'apparence du respect, relègue Dieu au delà des mondes et dans le pays des chimères. Nos princes de la littérature accordent bien à Bossuet quelques éclairs, mais ils gardent pour eux la foudre, et c'est avec elle qu'ils prétendent frapper.

II. Que pensent du Christ ceux qui ont abjuré leur foi et qui soustiennent le rôle d'apostat ?

L'un d'eux, dissertant sur la religion chrétienne, a écrit les lignes suivantes, si dignes de ses autres ouvrages : " Le christianisme est l'amalgame de trois éléments disparates : l'élément oriental, l'élément juif et l'élément grec, et c'est le Concile de Nicée qui l'a décidé *."

Autant de mots, autant d'erreurs ! mais notre érudit va plus loin, et tombe d'abîme en abîme dans les profondeurs de l'ignorance. Il nie absolument la divinité de Jésus-Christ, il cite saint Paul à l'appui de sa thèse, il prétend que dans les épîtres du grand Apôtre " Jésus-Christ n'était considéré que comme le demi-ange, inférieur à Dieu, supérieur aux hommes, envoyé pour réhabiliter le monde †."

Eh bien ! ce sincère lecteur des épîtres de saint Paul, cet homme qui les a toutes étudiées pour en pénétrer le sens le plus intime, a, dans son aveuglement, oublié la première de toutes, l'épître aux Romains. Là, au chapitre neuvième, verset cinquième, se trouve un texte qui renverse tout le système que l'auteur s'est fabriqué, et qui le réduit en poudre ; car saint Paul, parlant des patriarches de l'antique alliance, y dit expressément : *C'est d'eux que le Christ est sorti selon la chair, le Christ qui est par-dessus toutes choses le Dieu béni dans tous les siècles. Amen.* Vous le voyez, dans ce texte, le Christ selon la chair, c'est-à-dire Jésus-Christ, est appelé Dieu, et Dieu par excellence : *super omnia benedictus* ; il y est peint avec l'attribut de l'éternité : *in sæcula*, et avec l'affirmation de la vérité éternelle : *amen*. N'est-il pas démontré que ce fin savant n'a pas même lu les épîtres de saint Paul ?

Un autre docteur, qui forme lui-même des docteurs, ne montre pas de meilleurs sentiments envers le christianisme : " Le *Zen Avesta*, dit-il, renferme explicitement toute la doctrine métaphysique du christianisme : au point où nous a conduit cette étude, je ne crois pas qu'aucune des conclusions de M. de Bunsen puisse être sérieusement contestée, car elles sont toutes appuyées sur les textes les plus précis. La conséquence que nous pouvons en tirer, c'est que le christianisme

* Alfred Maury, *Essai sur les légendes*, p. 17.

† Id., *ibid.*, p. 97.

est dans son ensemble une doctrine arienne, et qu'il n'a, pour ainsi dire, rien à démêler avec le judaïsme. Il a même été institué malgré les juifs et contre eux *."

Chose vraiment merveilleuse que les doctrines des peuples ariens, connues longtemps avant Moïse, soient exactement les mêmes que celles du christianisme! Voilà les songes que font les docteurs de l'école d'Athènes, en respirant l'air libre et pur de la Grèce! Non, sans doute, le judaïsme n'est pas le christianisme, mais il le précède comme l'ombre précède la lumière, et il le contient comme le germe renferme le grain et l'incomplet la perfection. Les chrétiens et les juifs ont le même Dieu pour auteur; les chrétiens reconnaissent que la loi de Moïse a été pour un temps la vraie loi; ils reçoivent les Ecritures, ils écoutent les prophètes de l'ancien Testament; c'est le comble de la démence que de voir rien de commun entre le christianisme et le judaïsme.

D'autres docteurs vont plus loin. Aux yeux de l'un "l'Apocalypse n'est qu'un stéréoscope de vision et de fantômes †." Aux yeux d'un autre, l'impossibilité et le néant essentiel des miracles, l'indéfectibilité des lois naturelles, la nature toujours pareille à elle-même dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, la naissance du christianisme et l'apparition de Jésus, sont de purs phénomènes historiques, et dont l'étude doit se faire selon les mêmes procédés que toute autre étude ‡." Si tout cela est vrai, autant il y a d'Evêques, de prêtres, de prédicateurs de la parole sainte dans l'univers entier, autant il faut compter de fabricateurs de fables, de prédicateurs de mensonges, dignes d'être poursuivis, écrasés, anéantis, comme le déshonneur, la peste et le poison du genre humain.

Venons-en maintenant à des choses plus tristes. Voici des pages vraiment atroces; mais il faut se résigner à la stupéfaction et à l'horreur.

"Jésus, dit le même professeur, nous touche, parce qu'il est un homme, et qu'il frissonne, sans reculer, au froid de la mort et à celui de l'abandon. Non, certes, il ne sait pas qu'il ressuscitera le troisième jour, c'est-à-dire il ne sait pas qu'au lendemain de sa mort, la pensée sortira de son tombeau pour ne plus mourir §." Ou l'auteur ignore

* Emile Burnouf, directeur de l'école française d'Athènes, *Revue des Deux-Mondes*.

† Lenient, professeur de littérature française à l'École normale supérieure, *La Satire en France*, p. 20.

‡ Havet, professeur d'éloquence latine au collège de France, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863, p. 57.

§ Id., *l'Évangile et l'histoire*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863, p.

la valeur des mots qu'il emploie, ou il nie que le Christ est Dieu et homme tout ensemble, qu'il est prophète, qu'il devait ressusciter, qu'il est ressuscité.

Mais le voici arrivé aux dernières limites de l'impiété, car il ne rougit pas d'écrire les lignes suivantes : " Non-seulement Jésus, dans ses derniers moments, n'est qu'un homme, mais il n'est pas même un homme extraordinaire. Pour mourir comme Socrate, il faut être comme Socrate un personnage. Il n'est pas besoin d'être plus pour avoir la mort de Jésus : le plus petit des hommes, le plus misérable, peut mourir et finir ainsi, je ne dis pas seulement dans les mêmes angoisses, je dis avec les mêmes mouvements de l'âme exaltée par les épreuves. Les discours de l'*Apologie* et du *Phédon* ne conviennent qu'à un philosophe ; mais presque chaque parole de Jésus dans la nuit dernière, à l'exception d'un seul mot : *Je suis le Christ*, qu'on a peine à concevoir qu'il ait pu dire, est à la portée du dernier de nous *.

C'en est assez, c'en est trop. *Que Dieu se lève, que ses ennemis soient dissipés, et que tous ceux qui le haïssent soient mis en fuite devant sa face † !*

III. L'homme n'est pas moins haï que le Christ par nos docteurs, écoutez, et soyez dans la crainte en voyant à quel mépris ils l'ont voué.

Il est reçu partout que l'homme tient de Dieu une âme spirituelle et libre. Cette croyance est le fondement de toute justice, le lien et la base de toute société.

Or, comment les docteurs modernes apprécient-ils la spiritualité et la liberté de l'âme ?

Un des professeurs les plus distingués, qui est chargé d'enseigner les beaux-arts à la jeunesse française, exprime ainsi son sentiment : " Notre avis est que les idées, sensations, résolutions, sont des tranches ou parties interceptées ou distinguées dans le tout continu que nous appelons nous-même, comme le seraient des parties de planches marquées et séparées à la craie dans une longue planche ‡."

Mais ce n'est pas assez pour ce génie si perspicace que mon âme ne soit qu'une planche : pour que l'homme, déjà précipité si bas, n'aille pas s'aveugler sur la spiritualité et la liberté de son âme, il la représente comme une machine dont les mouvements prévus et déterminés d'avance sont emportés par un invincible destin.

* Id., *ibid.*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1863, p. 580.

† Ps. LXVII.

‡ Taine, professeur à l'École des beaux-arts, *Philosophes français*, p. 243.

“ Notre esprit est une machine construite aussi mécaniquement qu'une montre. Si de tel ressort l'emporte, il accélère ou fausse le mouvement des autres, et l'impression qu'il leur communique échappe au mouvement de notre volonté, parce qu'elle est notre volonté même. L'impulsion donnée nous emporte : nous allons irrésistiblement dans la voie tracée, et l'automate spirituel qui fait notre être ne s'arrête plus que pour se briser *.”

En lisant ces pages insensées, on est tenté de sourire plutôt que de répondre sérieusement. On y voit en effet une horloge sans horloger, des actes libres sans volonté, l'esprit mêlé à la matière dans la page qui le nie, le plus bel ouvrage opéré par les mains d'un guide aveugle, une fin inévitable et une ruine affreuse.

Après ces professeurs de la capitale qui embrassent ainsi le matérialisme, voici un professeur de province, peu distingué sans doute, mais plein d'audace : “ La fatalité est donc la loi des manifestations du monde, comme elle est la loi des manifestations du monde inorganique : le mot sonne mal à certaines oreilles, nous le savons, et pourtant il y a longtemps que la chose eût dû être reconnue. Chaque propriété, avons nous dit, est absolument reliée au mode même de l'élément anatomique qui le possède ; à son tour, l'existence de ces éléments avec ses propriétés est forcément subordonnée à des phénomènes antécédents qui en sont la condition absolue. La vie est un enchaînement : chaque moment de la vie n'est que le résultat des moments antérieurs. La mort à la fin n'est que le résultat de la vie. Quand à une direction supérieure et clairvoyante, conduisant l'organisme vers une fin déterminée, quant à une âme, un principe vital, une archée, quelque nom qu'on veuille lui donner, il y a longtemps que Bichat en a fait justice dans cette admirable préface digne de fermer le dix-huitième siècle †.”

Étonnez-vous maintenant que le professeur de philosophie d'un collège fort célèbre ait dit avec un sourire ironique : “ Qui sait si dans un siècle ou deux nos discussions sur la matière et sur l'esprit n'auront pas le sort des distinctions scolastiques, et si l'on ne rapprochera pas du fanatisme de l'ancien régime les cris de douleur ou de colère qui dénoncent le matérialisme comme un péril social et qui font appel, pour arrêter la contagion, à une nouvelle invasion de barbares ‡.”

* Id., *Essai de critique*, p. 339.

† Georges Pouchet, professeur à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Rouen, *Revue des cours scientifiques*, 22 décembre 1866, variétés, *L'École anatomique française*, p. 64.

‡ M. Beaussire, professeur de philosophie au collège Rollin, *Revue des cours littéraires*, 15 mars 1868, variétés, *le spiritualisme libéral*, p. 242.

Non, ce ne sont pas les barbares que nous appelons à notre secours, mais tous les hommes nobles et généreux, tous les hommes vraiment savants et d'un esprit sain, les amis et les protecteurs de la société civile; nous les supplions de former entre eux une sainte ligue, de s'opposer aux envahissements du matérialisme, de repousser ces hommes, pires que des barbares, qui renversent la société de fond en comble, nous transforment en machines et en automates, et n'ont d'autre but que de faire de nos âmes, à l'insu de la science et malgré elle, les jouets misérables et brisés d'un inévitable destin.

Avec de tels principes, vous imaginez assez comment les modernes docteurs gouvernent l'homme et conservent l'ordre social.

Mais il faut vous dire ici, très honorables auditeurs, toute la perfidie de ceux qui propagent et qui défendent les doctrines matérialistes. En déployant le plus grand zèle pour renverser les fondements de la vertu, de l'autorité, de la justice, ils prétendent ne professer qu'un matérialisme spéculatif dont on n'essayera jamais la pratique. A les en croire, on peut associer les avantages des deux doctrines, d'un côté ne croyant ni à Dieu, ni à l'âme, ni à la liberté, ni à la conscience; et de l'autre vivant au milieu de tous les biens que le spiritualisme nous assure, reconnaissant Dieu, l'âme, la conscience, servant la société et contribuant à son bonheur, comme si toutes ces croyances étaient vraies.

Une telle assertion vous serait suspecte, si je ne mettais sous vos yeux le texte même du professeur: "On confond le matérialisme théorique et le matérialisme pratique: le premier ne nie pas les plus nobles sentiments de l'âme; il cherche seulement à les expliquer par le jeu des forces matérielles. Le second, c'est l'abandon de l'âme aux instincts grossiers: ce n'est pas une doctrine, mais un vice*."

O monstrueuses contradictions! voilà que le matérialisme pratique est un vice, et la doctrine qui enseigne le matérialisme ne serait pas vicieuse! Ah! non-seulement le matérialisme théorique est un vice aussi bien que le matérialisme pratique, mais un crime, un forfait, et le plus grand de tous les forfaits, car il jette et il enveloppe l'homme dans les filets de l'iniquité, il détruit jusqu'à la société même qui reçoit l'homme à sa naissance, qui le nourrit et qui l'élève.

Pour guérir et protéger la société, nous ne voulons point du remède recommandé dans un autre cours public, et que son inventeur nous décrit en ces mots: "La méthode qui résout chaque jour les problèmes du monde matériel et industriel, est la seule qui puisse résoudre et

* Id., *ibid.*, p, 242.

qui résoudra tôt ou tard les problèmes fondamentaux relatifs à l'organisation des sociétés humaines *."

Arrière tous ces empiriques ! arrière ces hommes qui prennent l'âme pour une machine ordonnée par le hasard et destinée à se dissoudre, et qui ne voient dans la société qu'une autre machine fatalement entraînée dans ses mouvements divers et fatalement conduite à sa destruction !

Jetons-nous dans les bras de Dieu comme dans le plus sûr abri. Dieu, qui fait les nations de la terre guérissables, fera pénétrer sa lumière éternelle à travers les fausses lumières des hommes méchants, et dissipera ces ombres de la fausse science. C'est la fausse science qui usurpe la place de la véritable, qui infecte de ses poisons l'âme d'une jeunesse encore honnête, et qui arrache aux parents tant de pleurs et de lamentations.

Allons au Christ, qui a marqué nos fronts du sceau de la Rédemption. Souvenons-nous de ses bienfaits et de sa grâce, et étouffons à force de louanges les blasphèmes dans la bouche des méchants.

Quant à ces hommes audacieux qui veulent fixer nos regards sur la terre et nous empêcher de regarder le ciel, disons-leur un éternel adieu. Loin de nous cette troupe impie, qu'elle aille aux enfers, elle qui a fait un pacte avec l'enfer et les démons. Nous sommes, nous, les enfants de la lumière. Ce n'est pas à nous de demeurer dans les ténèbres, ni de nous corrompre dans les impuretés du siècle. Honorons la vertu par nos mœurs, servons la vérité, défendons l'autorité civile, domestique, spirituelle ; c'est par l'accomplissement de tous ces devoirs que nous obtiendrons l'héritage céleste, bien supérieur à toutes les félicités de la terre.

DISCOURS DE S. EC : M. PINARD, A L'INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES.

Jeunes élèves, je n'ai pas voulu laisser à d'autres l'honneur de présider cette fête de famille. En assistant à cette distribution des récompenses qui rappelle et couronne vos efforts, je réponds sans doute au désir de votre excellent directeur, que je compte au nombre de mes vieux amis, mais je crois surtout remplir une de mes meilleures tâches. Sous le règne de Napoléon III, quelle est l'œuvre utile au malheur qui n'ait droit aux préoccupations du pouvoir ? Tous les grands siècles ont ouvert aux souffrances humaines des asiles impérissables ; nous continuons glorieusement cette tradition, et la politique n'a pas

* M. Berthelot, professeur de chimie organique au Collège de France, *la Science positive, Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1863, p. 447 et suiv.

pour nous ces horizons étroits où l'esprit d'égoïsme croît trop souvent enfermée.

Si la politique est la justice vis-à-vis de tous, elle est l'assistance vis-à-vis des faibles. Si elle voit dans la société des problèmes, elle y voit aussi des douleurs. Dans le citoyen, elle raffirme et elle respecte le droit ; dans l'homme, elle sait voir, elle sait aimer l'humanité.

Pénétré de cette pensée, je franchissais tout à l'heure avec émotion le seuil de cette noble maison. Je songeais à tous ceux qu'elle recueille, à tous ceux qui la quittent. Elle les prend faibles, me disais-je, elle les prend enfants ; elle les rend grands, elle les rend forts pour les luttes de la vie. Et alors, toutes les études accomplies entre ces deux dates, toutes les tâches interrompues et renouvelées, tous les efforts infructueux la veille et féconds le lendemain, tout m'est apparu comme un merveilleux enseignement. La fête de ce jour, elle résume pour moi les leçons du maître, les essais de l'élève, les inquiétudes et les promesses, les découragements et les espérances d'une année toute entière. Aussi, en voyant ces couronnes qui représentent tant de labeurs, je m'incline avec une sorte de respect devant une grande puissance dont vous ne soupçonnez peut-être pas toute la souveraineté, je m'incline devant la volonté humaine et les miracles qu'elle opère. Oui, cette solennité est bien la fête de la persévérance, la fête du ferme vouloir.

Vouloir c'est pouvoir, a dit un vieux dicton, car il semble que l'homme écrive ainsi son histoire dans chacun des proverbes populaires que toutes les générations se transmettent.

Prenez l'intelligence à son berceau : que de volontés pour lui donner conscience d'elle ! Comme les voiles sont tombés lentement ! que de sourires pour avoir un sourire ! que de paroles pour avoir un premier bégayement : sons inarticulés et charmants, doux langage de l'enfant qui reconnaît sa mère !

Prenez le cœur, cette autre face de l'âme distincte de l'intelligence, et ne se développant qu'avec elle. Que de patientes luttes pour l'élever ! que d'efforts pour lui apprendre la plus douce et la plus difficile des choses, l'amour du bien et la fuite du mal !

Prenez le corps enfin, ce corps qui vit avec l'âme et qui se développe lentement comme elle. Que d'essais toujours patients, toujours renouvelés, pour l'assouplir à l'œuvre élémentaire et nécessaire : vivre ; vivre, c'est-à-dire marcher, se nourrir et se vêtir.

Oui, l'homme est partout et toujours le produit de la volonté humaine. Dieu l'a créé fini, c'est-à-dire imparfait, et il a dit : " Achève mon œuvre. Je laisse cette tâche inaccomplie à ta liberté, c'est-à-dire à ton vouloir. Tu ne créeras pas, Dieu seul est ton créateur ; mais tu animeras, tu développeras, tu transformeras l'œuvre créée ; ton activité, qui

féconde tout, sera ainsi le reflet de la puissance divine qui t'a fait à son image."

Où affirmer, messieurs, cette toute-puissance de la volonté humaine, si ce n'est point ici ? Ailleurs, elle élève l'homme ; ici, elle fait bien plus encore, elle le guérit. Ailleurs, on le lui livre complet ; ici on le lui donne foudroyé dans sa naissance, privé d'un organe essentiel. Et ici, comme ailleurs, elle le rendra vraiment homme, raisonnant, aimant, agissant, communiquant avec ses semblables comme si l'organe disparu avait été restitué !

Analysons, si vous le voulez, le résultat et le moyen, pour nous rendre vraiment compte de la puissance de cette volonté qui a conquis le résultat et trouvé le moyen. Quand l'homme communique avec l'homme, il crée des signes, et ces signes correspondent à la fois à l'esprit et aux organes de ces deux êtres qui doivent s'entendre. Pour les yeux, nous traçons des caractères ; pour les oreilles nous articulons des sons. Mais que faire le jour où l'homme est jeté sur cette terre sans cette faculté de la vue, sans cette faculté de l'ouïe ? Les communications ne deviennent-elles pas impossibles, et le monde n'est-il pas à jamais fermé pour cet exilé solitaire ?

Ah ! qui dira les angoisses de la mère, qui constata la première la cécité de son fils, son mutisme ou sa surdité ? L'enfant de ses entrailles ne la voyait pas, il ne l'entendait pas, il ne devait jamais lui parler. En le serrant contre le sein qui l'avait allaité, elle dut avoir de mortels effrois et d'étranges sanglots. Où sa douleur trouvait elle des précédents ? La mort trouvait donc place à son foyer sous les dérisoires apparences de la vie ! Le pauvre enfant était de trop au banquet. C'était le mal sans la guérison, la douleur sans l'espérance ! Mères du présent, mères de l'avenir, réjouissez-vous ! vous n'aurez plus les tortures de celles qui vous précédèrent. Cette tâche de la guérison semblait impossible à votre amour, elle est devenue possible à la volonté de l'homme ! il n'y avait pas de signes pour l'œil, puisque l'œil fermé ne pouvait voir les caractères ; il n'y avait pas de signes pour l'ouïe, puisque l'ouïe paralysée ne pouvait distinguer les sons. Eh bien, puisque l'œil, puisque l'ouïe ne peuvent appréhender les signes, ces signes sauveurs, ces signes médiateurs, ces signes nécessaires, on les fera pour les toucher. On parlera au toucher, et le toucher répondra. L'enfant ne verra pas, il ne parlera pas comme un autre, mais il verra et il parlera ; il sera rendu à la vie de tous. La barrière tombera, le voile se déchirera. O langue mystérieuse ! tous ne comprennent pas ton idiome, mais tous t'admirent et te bénissent. Oh ! volonté humaine ! tes premiers essais furent bien lents, tes premières épreuves furent infructueuses, mais tu as triomphé ! Ces enfants, tu nous les a rendus ; ces

familles, tu les a consolées ; cette humanité, tu l'as réjouie, car l'homme vit des joies de l'homme et souffre de ses douleurs.

Ce n'est pas tout, messieurs ; à cette volonté humaine si puissante pour élever, plus puissante encore pour guérir, Dieu réserve un autre triomphe. Elle saura tirer le mieux du mal et s'emparer d'une infirmité native pour lui demander le secret d'une supériorité. L'être frappé, elle le rendra supérieur, précisément parce qu'il est frappé. Elle travaillera à une compensation, et la conquerra comme une revanche. Elle apprendra à cette âme, fermée aux contacts extérieurs, à se replier sur elle-même et à y vivre doublement. La solitude forcée deviendra une solitude féconde. L'horizon matériel a fait défaut, l'horizon intérieur s'agrandira. De même que le sens du toucher, quand il doit suppléer à d'autres organes, atteint des délicatesses exquisés, de même l'âme qui n'est pas troublée par les surexcitations de la vie terrestre acquiert une souplesse et une perspicacité merveilleuses. Dans les régions invisibles, elle découvre ce qui échappe à ses compagnes, emportées vers un autre monde : le beau, le vrai, l'idéal, elle se l'assimile comme son légitime domaine, et touche quelquefois à des profondeurs qui nous sont inconnues.

Dans cet ordre d'idées, quel est l'homme supérieur qui n'ait en effet goûté ces chastes et intimes voluptés de la retraite, et qui n'ait vu le monde moral s'élargir dans la proportion où le monde matériel se ferme ? Tous les grands poètes ont demandé leurs inspirations à la solitude, tous les philosophes ont vécu avec eux-mêmes pour être dignes de l'idée qu'ils voulaient servir. Tous les saints ont demandé des forces aux méditations continues ou passagères d'un cloître. Quand l'homme d'Etat lui-même, quand ce serviteur du pays voué aux luttes, aux relations de tous les jours, veut garder pour ces luttes et ces relations une sorte de sève et d'énergie, il faut bien qu'au milieu des orages de sa vie il se ménage une heure, une seule heure, mais une pour fermer les yeux, rasséréner son âme, relever sa volonté, ressusciter sa foi.

A une époque où je lisais — aujourd'hui nous ne lisons plus, mais nous nous souvenons — à une époque où je lisais, je trouvais que l'antiquité avait d'admirables images pour peindre cette puissance de l'âme séparée du monde et repliée sur elle-même. L'antiquité ne possédait pas la vérité, elle l'entrevoyait ; mais comme elle savait la peindre au milieu des voiles mêmes qui la dérobaient ! Son plus grand poète, le divin Homère, était aveugle ; ainsi le voulaient ses légendes, et c'était avec complaisance qu'elle rappelait cette cécité comme le signe certain du génie. Quand, sur la scène, le chœur qui représentait la sagesse et le peuple voyait passer des aveugles, il s'inclinait avec frayeur et res-

pect. Les dieux, disait-il, leur ont ravi la lumière matérielle parce qu'ils ont dérobé aux dieux leurs secrets. Dans cette infirmité qu'elle croyait inguérissable, l'antiquité voyait à la fois le signe du châtement et le signe de la grandeur.

Nous, peuple chrétien, sous l'image païenne, découvrons et affirmons une grande vérité morale. Dieu a fait guérissables les hommes et les nations. Quand une plaie s'ouvre, ayons la préoccupation de la guérir ; quand une infirmité surgit, ayons l'énergie de lui chercher une compensation. Ainsi le bien se tire du mal, ainsi la grandeur naît souvent du sacrifice, ainsi le génie se nourrit de sa douleur, ainsi un flambeau s'allume quand un autre s'éteint ; ainsi les lumières intérieures consolent et ravissent l'âme, fermée aux splendeurs terrestres, mais restée maîtresse d'elle-même.

Voilà les prodiges de la volonté humaine. Elle assure aux plus faibles, même aux déshérités, l'éducation, la guérison, la grandeur. Ce triple bienfait, je vous le signale comme l'enseignement de cette fête, de cette fête que j'avais raison d'appeler tout à l'heure la fête du pouvoir et de la persévérance.

C'est assez parler à vos intelligences : que la distribution des récompenses parle maintenant à vos cœurs ! elle lui tiendra le même langage, et vous ne l'oublierez pas.

Un jour viendra où ces couronnes seront fanées, où ces livres auront vieilli. Gardez-les encore, gardez-les toujours, comme ces amis de l'enfance qu'on ne repousse jamais du foyer. Peut-être réveilleront-ils, à des moments décisifs de la vie, votre mémoire attendrie. Autour d'eux planeront alors des souvenirs qui ne meurent jamais tout à fait, les souvenirs de la première jeunesse, souvenirs joyeux si nous sommes restés fidèles au passé, souvenirs tristes si nous l'avons trop oublié, mais souvenirs toujours salutaires, qu'il faut accueillir comme des hôtes sacrés : plus on est loin de la patrie, plus il faut aimer ceux qui nous en parlent.

En touchant alors de vos mains tremblantes ces couronnes et ces livres, vous entendrez la voix de vos maîtres aimés, la voix de vos amis, les échos de vos concerts, les applaudissements de ce jour. Peut-être ma parole elle-même vous arrivera-t-elle comme un écho affaibli. Ah ! je serais alors payé mille fois de ma tâche, car je n'ai qu'une ambition, celle de vous laisser une bonne pensée !

Mais je me rassure : tous ces souvenirs s'effaceraient, qu'un autre survivrait, et celui-là suffirait à relever votre âme comme à panser vos blessures. Je voyais tout à l'heure une inscription rappelant une auguste visite. Vos cœurs seront aussi fidèles que ces murs à en garder la trace. Un jour les portes de ce pieux asile s'ouvriraient, vos

travaux s'interrompaient comme pour une fête imprévue, les acclamations populaires saluaient déjà vos illustres hôtes : c'était l'Impératrice, c'était son Fils ! Celle qui règne. Celui qui doit régner, la Souveraine et l'Héritier du plus grand trône du monde venaient apprendre vos besoins, interroger vos maîtres, s'associer à vos souffrances pour les consoler. Qu'ajouterai-je encore ? L'Héroïne d'Amiens ne redoute que la louange, et je ne puis redire ni les périls qu'Elle affronte, ni les douleurs qu'Elle soulage. Mais vous, mes enfants, vous qui vous êtes inclinés devant sa grandeur et sa bonté, rappelez-vous toujours que vous êtes ses pupilles et que sa douce tutelle oblige. Sa tutelle, elle est votre gloire et votre patrimoine.

DISCOURS DE M. DE CARNÉ À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Lorsque l'Académie vient faire connaître à la France de nobles œuvres accomplies dans une profonde obscurité, ce n'est pas dans la pensée de les rémunérer par les récompenses qu'elle leur décerne. On n'applique pas au dévouement le système des primes, et personne ici n'a jamais tenté de faire de l'intérêt le principe générateur du devoir. Vainement quelques docteurs sans disciples se sont-ils efforcés de confondre ce que nos plus invincibles instincts recommandent de séparer : pour les esprits les plus dévoyés, la vertu est demeurée ce qu'elle fut dans tous les temps, l'effort généreux de l'âme humaine pour établir hors d'elle-même son centre de gravité, sous l'attraction de forces plus puissantes et d'espérances plus radieuses. Les lauréats sur lesquels nos choix s'arrêtent ne soupçonnent pas, à l'heure où ils les méritent, l'existence de ces couronnes tressées si loin d'eux ; ils ignorent, pour la plupart, les investigations dont leur conduite est l'objet, et qu'il ne pourraient provoquer sans en perdre tout le fruit. C'est, en effet, une de nos traditions les plus constantes d'exclure du concours aux prix Montyon quiconque aurait tenté une démarche personnelle pour s'y faire admettre.

Précédé d'une enquête administrative, ce concours ne laisse à la responsabilité directe de l'Académie que le classement à opérer d'après les documents qui lui sont fournis entre des actes fort divers par leur nature, mais présentant tous un caractère commun, l'immolation de soi-même. Lorsque cette compagnie vient accomplir les intentions d'un donateur généreux, sa tâche consiste donc à placer un moment sous le regard des hommes quelques existences écoulées jusqu'alors

sous le regard de Dieu. Le caractère social d'une pareille mission ne pourrait être contesté que s'il était mal compris. Qu'un pays étudie le bilan de ses ressources pécuniaires, il a raison, car ses finances sont le patrimoine de tous et ne sauraient être conservées sans le plus vigilant contrôle; qu'il présente à l'Europe l'état de ses forces militaires, il fait bien, puisqu'on est respecté dans la mesure de sa puissance. Mais ce pays agit mieux encore s'il arrête quelquefois sa pensée sur ses richesses morales, trésor ignoré dont la découverte fortifie la nation aux heures de défaillance, en lui maintenant avec l'estime d'elle-même sa ferme confiance dans l'avenir.

La statistique des actes de dévouement et la recherche des formes sous lesquelles ils se produisent sont importantes à plus d'un titre. L'étude des dossiers adressés à l'Académie de toutes les parties de l'Empire suffit par exemple pour constater que ces œuvres d'abnégation journalière, dans l'inépuisable variété de leurs applications aux besoins des classes souffrantes, sont inspirées par la même foi, excitées par la même espérance, et que dans la langue du peuple généreux qui les accomplit, elles continuent de s'appeler, comme elles l'ont fait depuis dix-huit siècles, des œuvres de charité. Les drames auxquels donnent lieu ces modestes dévouements sont dénués pour la plupart d'originalité et de couleur pittoresque. Le clocher d'un village marque le centre de l'horizon qu'ils embrassent; ils se jouent dans une chaumière ou le galetas d'un faubourg; ils se passent quelquefois entre les murs dénudés d'une école ou d'un ouvroir; les plus émouvantes de ces scènes domestiques se déroulent à des foyers qui ont connu des jours prospères et sur lesquels la ruine s'est abattue sans les faire désertier par la fidélité obstinée de quelques vieux serviteurs.

Refaire périodiquement le même récit avec les mêmes éléments, serait une tâche peu souhaitable, si une préoccupation littéraire était possible en pareille occasion. Le tableau de nos vertus pâlit à côté de celui de nos vices, car le spectacle de devoirs sévèrement accomplis est moins piquant que le récit de faiblesses devenues le thème d'apologies complaisantes et l'aliment habituel d'une curiosité blasée. A côté de cette presse dont l'ardeur s'allume au foyer de nos passions les plus élevées, une autre presse s'est développée comme une plante parasite sur le tronc qu'elle épuise: elle s'efforce de guérir la France de la fièvre politique par la recette trop sûre du scepticisme, et voudrait l'hébéter et la corrompre afin de se préparer des lecteurs. Des spéculateurs en scandales, asservis aux besoins de leur triste industrie, prennent, pour étaler aux regards du pays les plaies qu'il faudrait lui cacher, autant de soin que nous en pouvons consacrer à mettre au

grand jour les vertus qui l'honorent. L'Académie est heureuse, grâce à l'occasion fournie par une prévoyante sollicitude, de proclamer l'indissoluble accord du beau littéraire avec le beau moral, en opposant une fois chaque année à d'énergiques peintures le tableau vivant d'une nation saine et forte ; elle se complait à introduire solennellement le chœur des humbles dans cette enceinte, théâtre de triomphes dont le caractère habituel n'est pas l'humilité. Il est bon que ces modestes vainqueurs la traversent avant de rentrer dans l'obscurité à laquelle ils échappent pour un jour, en y laissant, avec le parfum de leurs vertus, cette utile leçon que les plus belles victoires sont celles qu'on remporte sans y aspirer.

Quelle surprise n'aurait pas éprouvée durant les longues humiliations de sa vie l'ancienne esclave à laquelle est aujourd'hui dévolu le premier prix de Montyon, s'il lui avait été révélé qu'un jour viendrait où des actes qu'elle croyait à la fois très naturels et très cachés seraient exposés devant cet auditoire, et lui mériteraient une récompense à laquelle elle ne se savait aucun titre ! L'Académie s'est félicitée sans doute d'avoir pu donner, par cette désignation, un nouveau témoignage d'intérêt à la cause de l'émancipation qu'elle a si longtemps servie ; mais lorsqu'elle a fixé son choix sur la négresse NYPHÉE, elle s'est déterminée par des motifs qu'il suffira d'exposer pour constater qu'en la couronnant nous avons rempli un devoir de stricte justice.

On voit depuis bien des années se promener à Toulon, sur les quais du Mourillon, un vieillard derrière lequel marche dans une attitude respectueusement attentive une femme à l'aspect sauvage, dont les vêtements en lambeaux contrastent avec la propreté recherchée de son maître. Ancien colon de la Guadeloupe, celui-ci a connu en d'autres temps toutes les jouissances qu'apporte une grande fortune ; mais sa ruine, que préparèrent des circonstances malheureuses, fut achevée par le tremblement de terre qui renversa la Pointe-à-Pitre. Fixé en France, M. Peillon put, grâce à des secours reçus de sa famille, vivre durant plusieurs années sans éprouver de trop pénibles privations ; mais ces secours, qui ne tardèrent pas à devenir plus rares, cessèrent à l'époque où son grand âge les aurait rendus plus nécessaires. Dans l'abandon où s'achevait sa vie, un seul bien demeurait au malheureux octogénaire, le dévouement d'une négresse dont il s'était fait suivre, dévouement sans bornes, qui pour être parfaitement libre depuis qu'elle avait touché la terre de France, n'en était devenu que plus ardent. Suppléer par ses efforts aux subsides des Antilles qui n'arrivaient plus, cacher à M. Peillon l'origine des petites sommes qu'elle se procurait par ses rudes labeurs, en attribuant aux amis d'Amérique le rôle souvent prêté aux oncles de ce pays, telle fut la

constante étude de l'infatigable servante. Par quelles ressources pourvoyait-elle aux besoins de son maître, et comment parvenait-elle à le tromper pour ménager sa délicatesse ? C'était là le secret dont elle se croyait maîtresse. Elle l'a gardé longtemps, en effet, et ce n'est pas sans peine qu'il a été découvert par les chefs éminents de la marine sous le patronage desquels Nymphé s'est trouvée présentée aux suffrages de l'Académie française. Ce secret le voici :

Pour cette femme, malgré les infirmités inséparables d'un âge fort avancé, la nuit est presque sans repos, car elle la consacre à gagner le pain du jour. Entre ces petites industries ignorées, ressource précaire des malheureux qui les exercent, il en est une qui a fixé, après d'autres tentatives moins heureuses, les préférences de la *vieille Dada*, surnom habituel donné à la négresse par les enfants du Mourillon. Tandis que M. Peillon repose, sa discrète nourricière se dirige, d'un pas furtif, vers le rivage, afin d'y pêcher des oursins, qu'elle court vendre au marché avant le réveil de son maître. Lorsqu'au souffle de la tempête la lame déferle avec force et la couvre d'écume, la négresse est heureuse, car la pêche sera probablement abondante, et quelque petite douceur viendra surprendre le vieillard à son lever. Mais si les premiers rayons du jour caressent les vagues endormies, cette fête de la terre et du ciel ne réjouit pas le cœur de l'Africaine, car plus la mer est belle, moins la pêche est bonne, et quand les oursins manquent, un déficit au budget quotidien la contraint d'implorer la pitié de quelques bonnes âmes. Celles-ci n'ont jamais refusé la digne servante, mais pour prix de leurs aumônes, elles ont réclamé des confidences ; puis, au tort de la curiosité est venu se joindre celui de l'indiscrétion, et c'est ainsi que Nymphé, dont l'accoutrement étrange provoqua si longtemps les railleries de l'âge *sans pitié*, s'est trouvée dénoncée tout à coup, par une coalition de curieux et d'indiscrets, à l'admiration de la France. L'Académie a la confiance que le sentiment public ratifiera le choix qu'elle a fait de la servante de M. Peillon pour lui décerner un prix de 3,000 francs.

A côté de cette vertu cachée que toute une ville coudoya vingt ans avant de l'entrevoir, l'Académie en a distingué une autre d'un caractère très différent, puisque l'acte qu'elle récompense, instantané comme le sont presque toujours les résolutions magnanimes, a été accompli en face de toute une population pour laquelle il faut un grand exemple en même temps qu'une sérieuse leçon.

Dans le courant de l'été dernier, une des tranquilles vallées qui séparent la France de l'Espagne entendit retentir une fusillade sur les pics qui la dominent. Trois militaires engagés dans une tentative avortée d'insurrection, vivement poursuivis par les troupes espagnoles, passèrent

notre frontière et pénétrèrent dans la petite ville d'Arreau, portant au front le signe de la défaite et de la proscription. Deux de ces hommes étaient blessés, l'autre ressentait les premières atteintes d'une fièvre typhoïde qui l'a conduit aux portes du tombeau. Exténués de fatigue et couverts de sang, sombres d'aspect et presque farouches, ils implorèrent une hospitalité qui leur fut partout refusée, la crainte comprimant la pitié jusque dans les cœurs les plus honnêtes. La nuit approchait, et la mort peut être avec elle, lorsque Raymonde Olive, une humble ménagère déjà connue dans toute la contrée par son ardente charité, s'approcha des trois malheureux tombés de lassitude au coin d'une borne, les conduisit dans sa demeure et les installa dans sa chambre en se faisant leur garde-malade. Un médecin visita leurs blessures ; il les déclara graves, mais curables, au moyen d'un traitement difficile, dont les prescriptions repoussantes furent appliquées par Raymonde Olive avec une minutieuse exactitude.

Se consacrant à cette œuvre pieuse avec une sollicitude qui fit parfois oublier aux deux blessés ce qui s'oublie le moins en ce monde, la famille et la patrie absentes, elle veillait en même temps au chevet de leur compagnon d'infortune, dont l'état fut plusieurs jours considéré comme sans espoir, et auquel elle dut faire administrer les derniers sacrements de l'Eglise. Le zèle éclairé déployé durant deux mois par cette généreuse fille dans l'accomplissement d'une tâche qui dépassait la mesure de ses forces comme celle de ses ressources, est attesté dans l'enquête ouverte sur ces faits par le juge de paix du canton d'Arreau, d'après les instructions de M. le sous-préfet de Bagnères. Dans le cours de cette enquête ont comparu, avec les trois réfugiés espagnols, un grand nombre de notables, unanimes pour déclarer que ces étrangers sont probablement redevables de la vie aux soins de Raymonde Olive. Aucun secours n'est venu soutenir la pauvre ouvrière dans l'entreprise à laquelle elle s'est vouée avec cette audace qui défie la prudence et en triomphe presque toujours ; aucune subvention de l'Etat ne lui a été attribuée, parce que le sol réglementaire accordé aux réfugiés par le gouvernement français à la suite de l'échauffourée d'Aragon n'était payable qu'au dépôt formé à Bagnères, où ces trois malheureux n'auraient pu se rendre sans courir le risque évident de succomber en chemin. Si l'application rigoureuse des prescriptions administratives peut sembler regrettable en une telle circonstance, elle a eu l'avantage de laisser à Raymonde Olive tout le mérite de sa belle action et l'Académie s'est empressée de s'y associer en lui accordant un prix de 2,000 francs.

A ces deux prix elle a joint six médailles de 1,000 francs pour des actes très divers par leur nature, mais auxquels elle a cru pouvoir

attribuer la même valeur morale. La première médaille, portant le nom de son fondateur, M. Souriau, a été accordée à Jean Prévôt, surveillant de la navigation à Libourne, premier lauréat du concours de 1843, dont notre regretté confrère, M. Flourens, fit connaître au pays les actes héroïques. A cette époque, le nombre des sauvetages accomplis par Prévôt montait à vingt-sept. Il résulte d'un mémoire signé par les autorités de la circonscription maritime, que ce chiffre s'élève aujourd'hui à soixante-trois. Avoir en vingt-cinq ans arraché, au péril de sa vie, trente-six personnes à la mort, de tels services peuvent être placés en regard des plus glorieux et paraissent appeler la même récompense. Les faits constatés dans ces documents sembleraient invraisemblables s'ils n'étaient établis par des attestations authentiques. Toutefois, les nombreux actes de dévouement qui honorent le nom de Jean Prévôt n'ont pu dérober ce vieux marin à l'application d'une mesure générale, et l'intrépide sauveteur, accablé d'infirmités, a perdu, depuis l'année dernière, avec les fonctions de surveillant de la navigation, le traitement qui l'aidait à vivre. C'est afin de lui donner une compensation nécessaire à sa vieillesse que l'Académie, dérogeant à ses usages, a résolu de le couronner une seconde fois.

A côté du vieil athlète dont le nom reparaît dans nos concours après un quart de siècle, vient se placer une fille qui, jeune encore, s'est dévouée à une maternité d'adoption dont elle a su porter la charge avec une douce fermeté. Marie Trémolet, domiciliée à Buzoins (Aveyron), avait pour amie une voisine, mère de cinq enfants. Celle-ci mourut, laissant un mari dissipateur qui ne tarda pas à dévorer le faible patrimoine dont il avait la garde. Emue de compassion pour ces malheureux en bas âge demeurés sans aucun soutien, Marie Trémolet a voulu remplacer auprès d'eux l'amie dont elle avait reçu le dernier soupir, et qu'elle avait peut-être, à l'heure suprême, consolée par une dernière espérance. Ce dévouement l'a conduite à repousser diverses propositions de mariage faites dans des conditions avantageuses, puis à quitter sa résidence pour s'établir dans une autre commune, afin d'y rencontrer pour ces enfants des moyens d'instruction plus faciles. Par les soins assidus de Marie Trémolet, ces orphelins sont pourvus aujourd'hui d'un état qui leur assure une existence honnête. C'est donc avec justice qu'ils rendent à celle dont le cœur a su trouver ces inspirations que la nature semblait avoir réservées aux mères, un hommage auquel se sont spontanément associés un grand nombre de témoins, tous d'accord pour attester l'intelligence de la jeune fille dans cette œuvre de persévérante tendresse.

Une pensée non moins généreuse a inspiré Mlle Guenin, qui a con-

sacré quarante ans à la fondation d'écoles de filles dans le département de la Haute-Marne. A l'aide de ces stimulants, dont les nobles âmes ont le secret, elle est parvenu à créer pour le sexe dont le concours fera surtout fructifier l'instruction primaire dans nos campagnes, une douzaine d'écoles libres ; et ces établissements, installés par ses soins, se sont, pour la plupart, transformés en écoles municipales, que continue d'animer l'excellent esprit de leur fondatrice.

Mlle Guenin ne pouvait manquer de fixer le choix de l'Académie, toujours empressée de témoigner sa sympathie pour un intérêt populaire d'un ordre aussi élevé.

Elle a placé au même rang dans son estime et dans ses récompenses trois servantes d'un grand cœur, dont la fidélité a grandi au milieu des plus cruelles épreuves, sans jamais rester au-dessous d'elles. Marie Plachat, attachée au service d'un établissement métallurgique à Clichy-la-garenne, a longtemps partagé les souffrances qu'entraîna pour son maître l'imprudente application de nouveaux procédés scientifiques à l'industrie qu'il se croyait appelé à transformer. Après avoir épuisé ses forces pour assister celui-ci dans la partie la plus pénible de ses travaux, elle en a dépensé le reste en allégeant, par un labeur sans relâche, pour la famille de cet homme déçu dans toutes ses espérances, les angoisses de la misère, partage trop fréquents des inventeurs placés dans l'alternative des grands succès et des grands revers. Une autre servante, Anne Théron, de Nancy, âgée de 77 ans, est depuis sa jeunesse au service d'une famille dont le chef, pourvu d'un emploi administratif, laissa en mourant cinq enfants dans un état voisin de l'indigence. Continuer à les servir sans recevoir de gages ne fut pas pour Anne Théron un sacrifice, car son cœur leur appartenait bien plus encore dans le malheur que dans la prospérité. Mais bientôt la mort de la mère de famille vint imposer à la noble servante un devoir plus difficile : elle dut, à l'aide de quelques ressources personnelles, pourvoir, à peu près seule, à l'éducation du plus jeune orphelin ; et c'est pour cette tâche heureusement accomplie que le choix de l'Académie s'est arrêté sur elle.

Des motifs à peu près semblables ont fait attribuer une médaille de 1,000 francs à Marie-Anne FABIÉ, de Montpellier, placée chez une personne tombée d'une situation élevée dans le dénuement le plus complet. Anne Fabié a fait plus que de rester au foyer commun après la catastrophe ; elle s'est senti la force de le quitter pour entrer au service d'étrangers, afin de s'assurer des ressources dont la destination est connu de tous à Montpellier. C'est ainsi qu'au moyen d'un salaire péniblement gagné elle a pu, depuis cinq ans, pourvoir seule aux besoins de la personne pour laquelle elle s'est imposé la plus

poignante des douleurs, celle de s'en séparer. On lit donc avec plus d'émotion que de surprise ces mots sortis du cœur dans une lettre écrite par la maîtresse si justement reconnaissante d'Anne Fabié : " C'est à elle seule, et à ce miracle d'abnégation continu que je dois de vivre encore, malgré les épreuves qui ont brisé mes forces, mais dont j'aurais tort de me plaindre, puisqu'en me les imposant, la Providence a placé, pour m'assister, un tel ange sur mon chemin."

L'Académie attache un prix tout particulier, et l'on ne saurait s'en étonner, à honorer les dévouements de cette nature. Les révéler, en les couronnant, c'est protester contre l'une des misères de notre temps, l'esprit de la domesticité au sein de quelques grandes villes. Après la chute des sociétés antiques et la destruction de l'esclavage, qui en était la base, le christianisme avait agrandi le cercle de la famille en proclamant l'égalité naturelle des êtres rachetés au même prix et réunis au pied du même autel. Cette communauté d'origine et d'avenir comblant l'abîme ouvert entre les hommes par les accidents de la naissance et de la fortune, imprimait à la différence de leurs conditions le caractère d'un fait transitoire, sans influence sur la fixation de leurs destinées définitives. D'autres idées ont engendré d'autres mœurs, et celles-ci conduisent à poser un problème dont il est difficile de méconnaître la gravité.

Dans le contrat de louage intervenu entre des parties condamnées à vivre ensemble en n'ayant à mettre en commun que leurs impatiences mutuelles, quel lien moral les rattachera désormais l'une à l'autre, quel baume guérira les blessures, inévitables résultat d'un contact quotidien ? A mesure que se relâche l'association formée par l'analogie des habitudes et la longue durée des services, les domestiques devenus étrangers à la famille, quoique résidant sous son toit, se transforment, aux yeux du maître, en témoins opportuns et en auxiliaires fâcheux quoique indispensables. Après les machines à coudre on souhaiterait volontiers des machines à servir, car celles-ci seraient à la fois et plus dociles et plus discrètes. Si de pareils sentiments peuvent être soupçonnés par ceux qui les provoquent, et si l'égalité des droits politiques rend plus pénible encore la dépendance personnelle, faut-il beaucoup s'étonner que les maîtres apparaissent trop souvent aux yeux des serviteurs comme de purs et simples capitalistes, avec lesquels il est naturel de traiter d'après les rapports ordinaires entre l'offre et la demande.

Les sciences économiques auront à résoudre cette difficulté avec beaucoup d'autres. En attendant, l'Académie se complait à constater combien la religion du foyer conserve encore de croyants et de martyrs ; elle est heureuse de montrer par d'éclatants témoignages recueillis

dans la plupart de nos départements, quelle puissance exercent en France, malgré de très périlleuses excitations, les saines traditions de la société domestique qui, pour prix de quelques ennuis, assurent aux familles où les serviteurs vieillissent à côté de leurs maîtres, la douce compensation d'attachements éprouvés.

On peut regretter que le pays ne soit pas en mesure d'étudier, avec l'attention que les membres de cette compagnie ont le devoir d'y apporter, les documents réunis depuis 1821 pour ces concours annuels. Les vivantes réalités qu'il rencontreraient devant lui feraient voir, avec une évidence qui ne saurait obscurcir aucun sophisme, quelles idées ont la puissance de dilater le cœur de l'homme, et à quelles eaux se rafraîchissent encore nos vieilles sociétés, lors même que le grand nombre boit au courant de ces eaux salutaires sans en connaître la source. Une autre conclusion pourrait ressortir de cette étude : tant d'actes de vertu accomplis avec un si joyeux courage par les plus petits et les plus pauvres mettraient hors de doute cette vérité trop méconnue, que nonobstant les chances diverses de la vie, l'égalité existe sur la terre dans le bonheur comme dans le devoir, et qu'aucune condition n'a reçu privilège des seules jouissances véritables. Sous quelque forme qu'il se produise, l'oubli de soi-même procure à quiconque s'en trouve capable l'intuition instantanée de cette beauté morale qui nous apporte la plus puissante des forces et le plus vif des plaisirs. Il en est du soleil de l'âme comme du soleil qui nous éclaire : sa lumière luit pour tous. L'indigent luttant contre la faim, l'ouvrier succombant sous le poids de son travail, le prisonnier auquel sont mesurés l'air et l'espace, se réchauffent, en dépit du sort, aux rayons de cet astre sacré quand leur cœur est assez haut pour en recevoir et en concentrer les flammes.

Ni la richesse ni la grande culture de l'esprit ne sont nécessaires à l'épanouissement de la fleur qui parfume notre vie mortelle, et nul n'est déshérité du droit d'en respirer les fortifiants aromes. Ni le vrai, ni le beau, ni le bien ne sont, grâce au Ciel, le domaine réservé du petit nombre ; et de tout lieu, si humble qu'il soit, on peut s'élever, par un élan généreux, sur les hauteurs où perce l'azur des horizons sans fin. Une noble jeune fille dont l'Académie a couronné les œuvres, et dont avec autant de justice elle aurait pu couronner les vertus, a montré, par un éclatant exemple, que la poésie est moins l'expression des choses à travers lesquelles elle se reflète que la respiration naturelle d'une grande âme. Le *Journal d'Eugénie de Guérin* constate ce qu'une existence écoulée dans un milieu modeste, sans autres incidents que ceux de la vie usuelle, peut recéler de hautes aspirations et laisser en s'éteignant de traces lumineuses. A la voix de celle qui les évoque, les personnes les plus vulgaires s'y trans-

forment, pour ainsi dire, en venant prendre leur place dans l'ordre universel, et se couronner sous sa main d'une sorte d'auréole.

On dirait qu'une transfiguration semblable s'opère chez tous les êtres voués à la pratique assidue du bien, en quelque condition qu'ils se rencontrent. Ils brillent dans l'ombre comme la lampe d'un sanctuaire, et s'élèvent au-dessus de l'humanité dans la mesure où ils la servent. Si leur visage garde la trace des passions vaincues et des douleurs surmontées, il porte plus visible encore l'empreinte de la sérénité qui suit la victoire. Lorsqu'on a goûté la douceur de l'immolation volontaire, la *joie des larmes* dont parle le poète est surpassée par la joie de la privation acceptée et choisie. Les satisfactions que l'homme se refuse ne sont pas celles qui profitent le moins à son bonheur, car tout le secret du grand art d'être heureux consiste à restreindre le champ de nos désirs pour élargir celui de nos devoirs, de manière à nous occuper toujours des autres plus que de nous-mêmes.

Si cette pensée se dégageait naturellement des faits qui viennent de passer sous nos yeux ; si nous l'emportions tous comme un souvenir de la fête où l'intelligence couronne la vertu en s'inclinant devant elle, la fondation de M. de Montyon aurait eu certainement la plus heureuse fortune. Ce n'est rien hasarder que de la lui garantir aujourd'hui. L'idée qui l'inspira, d'abord incertaine et confuse, s'est précisée par les formes diverses sous lesquelles elle s'est produite, et plus encore peut-être par les vives controverses qu'elle a provoquées. A l'imputation d'appliquer aux choses de la conscience les procédés d'encouragement en usage pour l'élève du bétail et l'extension des cultures fourragères, l'Académie a répondu par l'établissement d'une solennité très nouvelle sans doute, mais à laquelle les sympathies du pays et son émotion toujours croissante ont bientôt assigné son véritable caractère. Elle a cherché dans l'ombre des lauréats, non pour les récompenser, mais afin de les donner en exemple ; à ce pays auquel ne manque aucune distraction et que fatiguent tant de spectacles, elle a présenté, avec l'autorité qui s'attache à l'indépendance de ses jugements, le tableau le plus propre à l'honorer lui-même et à le rassurer en présence des obscurités de l'avenir.

Un juge, disait le philosophe Architas, est un autel auprès duquel les malheureux vont chercher un asile.

Aristote disait que ceux qui entrent dans la carrière des sciences doivent jeter l'œil sur ceux qui les devancent et non sur ceux qui les suivent.

Les bienfaits, disait Xénophon, sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes.

MGR. TIZZANI.

L'Archevêque de Nisibe, Mgr. Tizzani, grand aumônier de l'armée et professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de la Sapience, se livre à un travail sur les *Conciles généraux*. Ce travail, qui formera trois volumes, est près d'être achevé ; le premier volume, embrassant les *Conciles d'Orient*, est sous presse, et paraîtra en septembre ; le deuxième, allant du premier Concile de Latran au deuxième Concile de Lyon, et le troisième, du Concile de Vienne au Concile de Trente inclusivement, seront publiés en novembre.

On sait que le docte Archevêque de Nisibe est aveugle, et c'est une figure ecclésiastique remarquable, dans cette vieille Rome où l'on rencontre encore, grâce à Dieu, les types les plus achevés et les plus nobles de la dignité, de la science et de la vertu humaines.

Sa taille est haute ; son visage, empreint d'une sérénité particulière aux aveugles, a de l'attrait ; d'abondantes touffes de cheveux gris s'échappent de sa coiffure noire assez semblable, pour la forme, au *camauro* des Papes. En dépit de son infirmité, qui semblerait le condamner au repos, il garde une activité extraordinaire et vit comme si ses yeux n'étaient pas à jamais fermés, au milieu des bibliothèques dont les catalogues lui sont tous connus.

Sa mémoire est si sûre qu'il dit souvent à ses secrétaires embarrassés pour trouver un document : " Prenez tel volume, de tel rayon et cherchez à telle page ; cela doit y être." Les dates elles-mêmes rarement lui font défaut. On dirait qu'il a devant lui, sous le regard de son intelligence, les personnages historiques de toutes les époques.

A deux heures après minuit Mgr. Tizzani se lève et écrit jusqu'au moment où il commence sa préparation pour la sainte messe, qu'il dit vers les six heures. Je dis qu'il écrit. A l'aide d'un garde main qu'il s'est fabriqué lui-même, il trace au crayon, sur de grandes feuilles de papier, des caractères qu'un secrétaire spécial est chargé de reproduire dans la journée. C'est ainsi que des volumes d'histoire ecclésiastique, des Mémoires sur l'archéologie, des controverses, des leçons pour la Sapience, et de nombreuses correspondances sont dus à ce savant et infatigable Prélat.

Le manuscrit de son ouvrage sur les *Conciles généraux* est en italien ; mais il demeurera inédit. Le R. P. Doussot, dominicain,

prieur. de Sainte-Sabine et digne héritier des grâces et des vertus du P. Besson, le traduit dans notre langue.

“ L'Italie, disait Mgr. Tizzani à notre correspondant, l'Italie est en révolution : elle ne lit pas. Traduits en français, mes trois volumes seront lus par les Italiens instruits, qui, tous, entendent votre langue.”

Ce trait-là ne peint-il pas l'état où le régime de la morale et de la liberté piémontaise a réduit l'Italie ? Cependant, Mgr. Tizzani ne veut pas que son œuvre s'imprime et se vende hors de Rome, et c'est à Rome qu'on devra la demander. Il l'a dédié à *Mgr. Lucien Bonaparte, protonotaire apostolique*, ce qui s'explique par la date de cette dédicace, que l'Archevêque n'a pas voulu changer parce qu'elle lui est très chère et parce qu'elle écarte tout soupçon de flatterie.

L'Univers.

DIS-MOI POURQUOI ?

Oh ! dis-moi pourquoi, jeune fille,
Je ne puis te voir sans émoi ?
Pourquoi ton regard si tranquille
M'inspire une sorte d'effroi ?
Dis-moi pourquoi mon cœur désire
S'enchaîner sous ta douce loi ?
Pourquoi tout le jour je soupire ?
Dis-moi pourquoi ?

Dis-moi pourquoi dans ton absence
La tristesse assombrit mon front ?
Pourquoi mon cœur à ta présence
Bondit et palpite plus prompt ?
Dis-moi pourquoi ma vue errante
Cherche la tienne malgré moi ?
Pourquoi ta voix est enivrante !
Dis-moi pourquoi ?

Dis-moi donc pourquoi ton sourire
Porte le trouble dans mes sens ?
Dis ce qui cause mon délire :
Définis-moi ce que je sens :
Dis-moi pourquoi ce trouble extrême
De jour en jour s'accroît pour toi ?
Ah ! je le crois, c'est que je t'aime.
Voilà pourquoi !